



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UNIVERSITÄT DE L'ACADEMIE

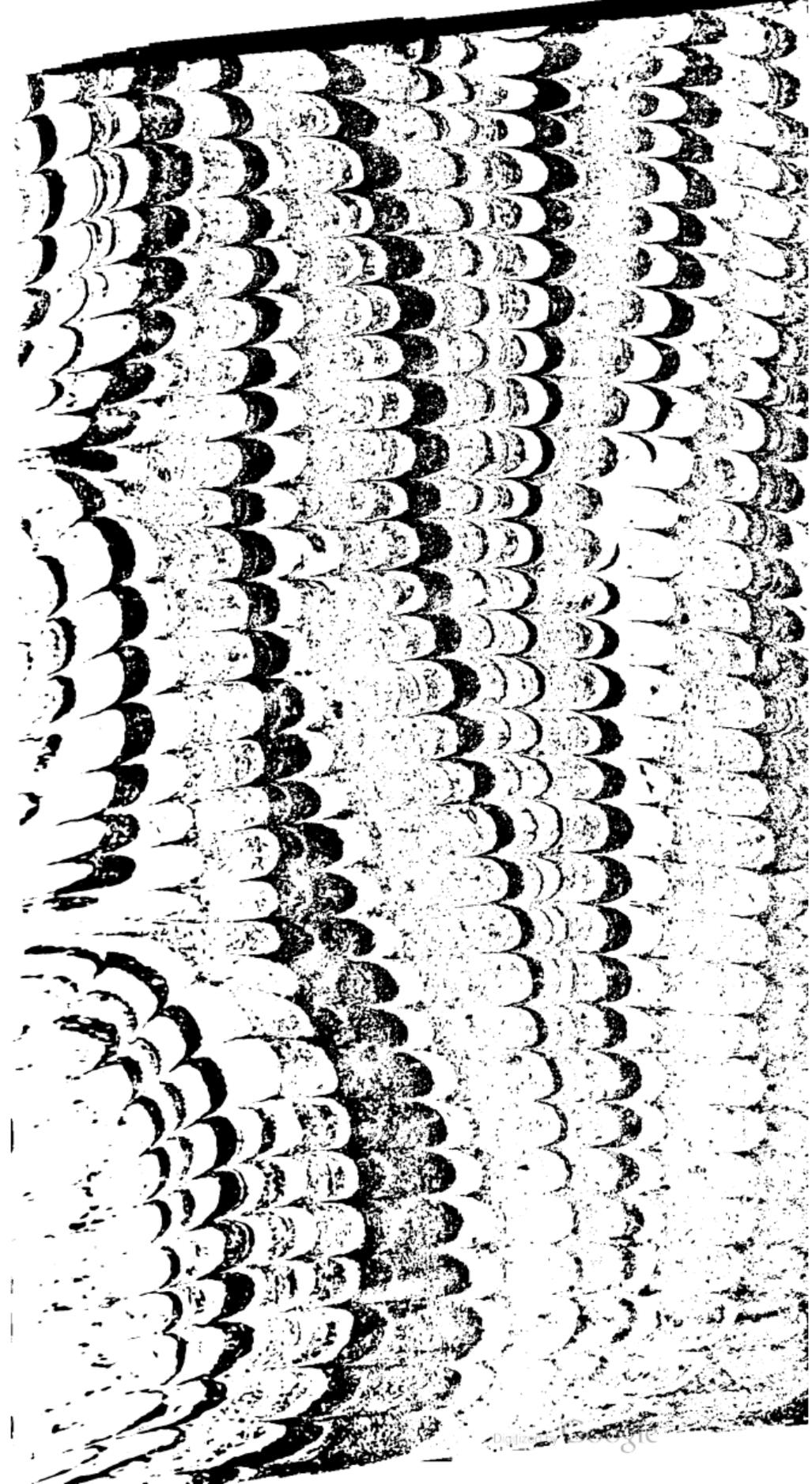


Ecc Libris

Petri Adamoli

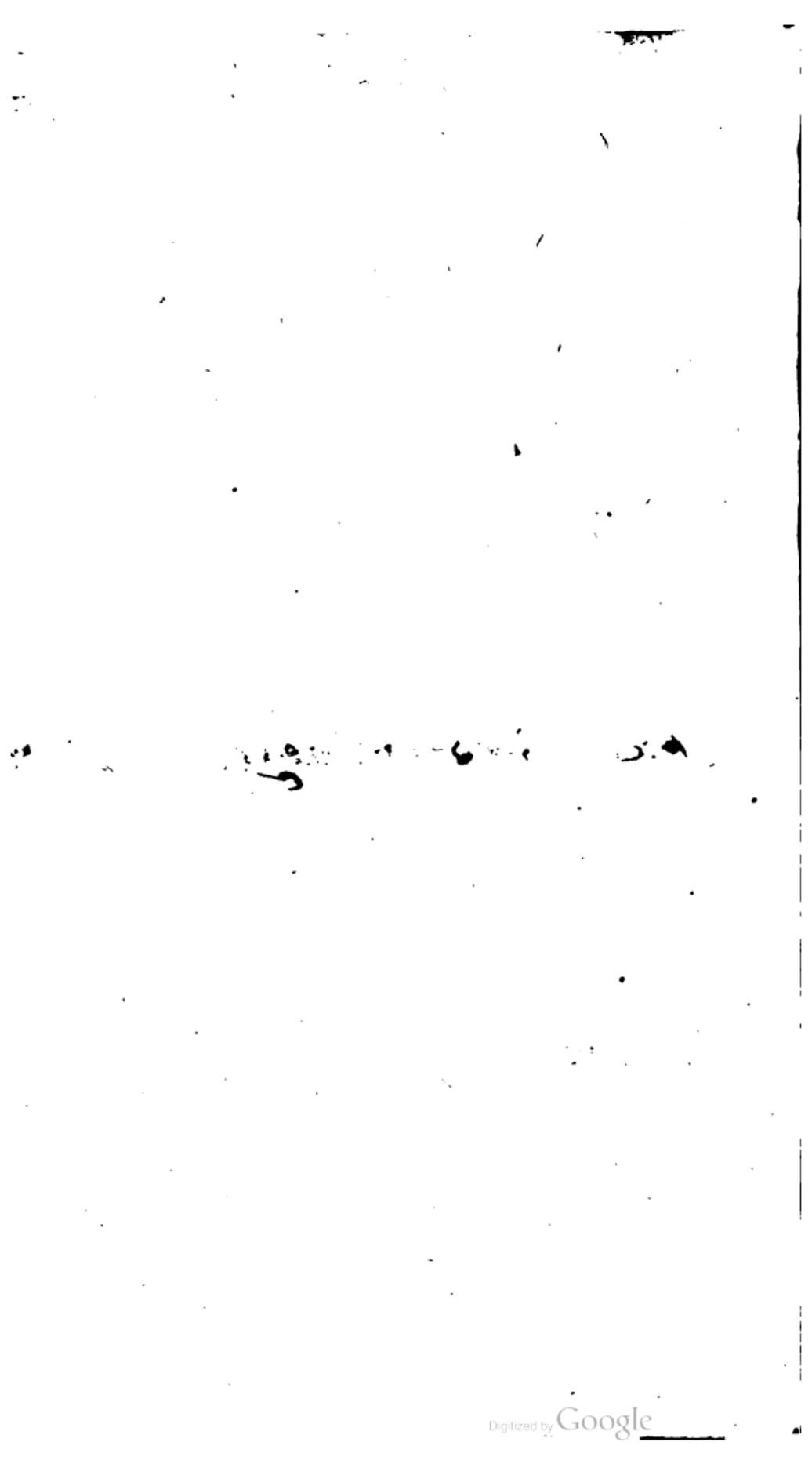
*Regi à Consiliis, à portibus
pontibus, transitibus que
urbis Lugdunensis ac
veteris Provinciae Summi*

17 33



~~139-13466~~ 30-937

808976



808976 ~~808979~~

HENRI CORNEILLE

AGRIPPA DE NETTESHEIM,

Sur l'incertitude, aussi bien
que la vanité

des SCIENCES & des ARTS.

*Ouvrage joli, & d'une lecture tout
à fait agreable, traduit par*

le celebre Sr

Antoine de Guédeville

M. DE GUEDEVILLE.

TOME TROISIEME.



L E I D E N

Chez THEODORE HAAK, 1726.

CHAPITRE SOIXANTE ET
DOUZIEME,

DU

C O M M E R C E.

Vous plaît-il, que par une courte description, je vous définisse le Commerce? le Commerce est l'Art de fouiller par tout, & tres-finement, pour deterrer le lucre caché; l'Art d'engloutir avec une avidité dévorante, tout le profit, qui se presente; l'Art de n'être jamais content de ce, qu'on a, & de se rendre toujours malheureux par un desir insatiable de trouver, en cherchant de quoi grossir le capital. Au reste: le Commerce ne laisse pas d'être d'une fort grande utilité à la République: c'est un lien, qui nous unit avec les puissances étrangères, & qui nous procure l'amitié des autres nations: il est aussi d'un puissant secours pour la vie privée, & particulière. Ce qui fait, que

Qq

la



la plûpart des politiques y attachent une espèce de nécessité. Pline croit même, qu'on est redevable de son invention au penchant des mortels à subsister commodément.

Aussi plusieurs illustres, & savans personnages ne se faisoient point une honte du titre de marchand : s'il en faut croire Plutarque, Thales, Solon, & Hipocrate, quoique trois maîtres Clercs, se mêlerent du negoce. Mais faisons ici une remarque judicieuse : Dans la profession des Sciences, & des Arts, nous embrassons l'une pour le plaisir ; nous estimons l'autre pour son travail ; nous suivons celle-là, à cause de la vertu, & de l'honnêteté, qui y sont attachées ; nous venerons celle-ci par rapport à la verité, à la probité qu'elle enseigne : avec tout cela, de ce que ces Disciplines sont nécessaires, profitables, & faisant gagner de l'argent, agreables, laborieuses, il ne s'ensuit nullement par une conséquence immediate, & nécessaire, que elles soient honnetes, louables, & justes. Ainsi en va-t-il du Commerce. Le negoce est utile, nécessaire, laborieux ; il a
 tous

tous les avantages qu'il vous plaira: cependant les vendeurs à étalage, à boutique, ou à magasin; les marchans, les Facteurs, les Courtiers, les Usuriers, les Banquiers, les changeurs, & tous les autres supots du negoce, ne laissent pas de passer chez les conoisseurs pour un genre d'hommes, qui exerce un métier bas, sordide, & contraire à la pureté des moeurs, & cela, parceque leurs mauvaises ruses, leurs fraudes, & tromperies ne sont point à vendre, & que, quand elles le seroient, on ne pourroit les acheter sans crime. Cet Art, ou, pour parler plus juste, cet Artifice-là, n'est point d'un mortel, ne pour quelque chose: il n'est point d'une ame droite, juste, equitable; enfin il n'est point d'un honnête homme: qui dit bon marchand, dit un mortel, qui ruse, qui trompe, qui fourbe, qui ment, un mortel, dont la mauvaise finesse est le maître ressort, & le pire de l'affaire, c'est qu'il fait le tout, comme par office, par conscience, & par devoir.

Voïons si ce jugement est injuste, & calomnieux: tout marchand, tout Facteurs n'achetter- il pas dans un endroit;

avec un dessein formé de revendre ailleurs le plus cherement, qu'il lui sera possible, le plus au de là de la valeur, & du prix de son achat? plus il profite sur la marchandise, plus il passe pour habile dans son métier: un privilege, qu'il s'arroge singulierement, c'est, suivant les conjonctures, & des que le cas le requert, c'est de mentir, de jurer à faux, de tromper, & d'en imposer. Ni scrupule, ni honte, pourvû que l'argent soit au bout; le Gain, le Gain! ce seul mot le justifie, & lui tient lieu d'*Absolution*.

Bien plus: les Negocians, par une morale, qui, si elle est vraie, ne fait guère d'honneur aux loix, se vantent, que elles leur permettent de tromper de la moitié. Effectivement comme l'*Engeance Trafiquante* consacre toute sa vie à l'Idole du Gain, & de la *Tbesaurisation*, ou amas des richesses, nous pouvons, sans tomber dans le Jugement temeraire, croire fermement & sans aucun doute, qu'ils bronchent souvent sur le Chapitre de la *Bonne Foi*, tombant même non rarement dans des scarts frauduleux, qui, s'ils étoient décou-

couverts, & averez; donneroient de la pratique au Boureau. Vous devez, Messieurs, poser pour un Principe incontestable; que, pas un negociant ne sauroit faire fortune sans le secours de *Dame Tromperie*: Saint Augustin, c'est à dire, un des plus grans Saints de l'Eglise, & du Paradis, est mon garant: un marchand, dit cette Aigle de l'ordre *Doctoral*, ne sauroit rien gagner s'il n'appelle la fraude à son secours. En voulez vous une preuve?

————— *Plenius æquo*

*Laudat venales, quas vult extrudere
merces:*

*Il vous debute par priser, & surfaire sa
marchandise beaucoup plus que elle ne vaut.
Voilà deja une imposture. Cette seule
raison-là prouve à bout portant, mais
cer argument-ci est bien d'une autre
invincibilité:*

*Perjurata suo postponit Numina Lucro
Mercator, stigiis non nisi dignus aquis
Le Negociant aime mieux remplir son cof-
fre fort, que de craindre Dieu. & ne le
point offenser par de faux sermens: qu'il ail-
le donc à tous les Diables, c'est le fort, qu'il
merite.*

Il y a bien des sortes d'Acteurs sur la scène du Commerce; ou plutôt il n'y en a que de deux, ou tout au plus trois espèces: l'un achète, & l'autre vend, l'un apporte, l'autre transporte; l'un est le créancier, l'autre le débiteur; celui-là paie, celui-ci reçoit; un autre n'est, que pour tenir les livres de compte: mais, la moindre apparence de profit, tous généralement sont des parjures, des trompeurs, des imposteurs; &, par cet attrait-là, il n'est aucun risque pour l'ame, pour le corps, pour la Fortune, qu'ils ne courent volontiers: ils ne cultivent même leurs parens, leur Alliez, leurs meilleurs amis, que par un motif d'intérêt. Ainsi comme s'il n'y avoit en ce monde-ci, ni dans l'autre aucun repos, aucune consolation à espérer, ils passent toute la vie dans une ardente recherche du Lucre, & de l'opulence.

Impiger extremos currit Mercator ad Indos;

*Per mare pauperiem fugiens, per saxa,
per ignes:*

*Le Marchand, toujours alerte pour le gain,
penètre jusqu' à l'extrémité des Indes, s'ex-*

po-

posant courageusement aux rochers, aux ecueils, aux tonnerres, à toutes les horreurs de la Mer; & cela crainte de tomber en nécessité.

Entrons par plaisir dans le détail des friponneries du Negoce: il s'y en commet dans toutes les marchandises; & consequemment presque dans tous les biens, que la nature fait aux mortels, & que le bon Dieu produit pour nôtre bien heureuse espèce sur où dans dans nôtre Globe. Tromperie par tout: dans la laine, dans le lin, dans la soirie, dans le drap, dans les etoffes, dans la pourpre, dans l'ecarlàte, dans les pierreries, dans les perles, dans les parfums, dans la cire, dans l'huile, dans le vin, dans les grains, dans les chevaux, dans toutes les bêtes; enfin gneralement dans tous les genres du commerce: tout le monde fait cela, tout le monde en est pleinement convaincu; & il n'y a que celui, qui n'a point eu occasion de l'éprouver, qui puisse le revoquer en doute.

Mais ce n'est là, que le moindre mal: vraiment il y en a d'autres bien plus importants! ce sont, oui ce sont ces

Qq 4

mau-

maudits negocians , qui courant jusqu' aux extremitez de la terre, nous apportent des marchandises dommageables , nuisibles , & pernicieuses : ces mauvaises denrées ne sont rien moins que necessaires à la conservation de la vie ; elles servent , à quoi ? Au luxe , à la pompe , au fard , au jeu , à la mollesse , à la volupté : ce sont donc autant de pieges , autant de filets , qu'on jette sur la face de nôtre Europe. Effectivement par ce que ces matieres sont rares , & delicieuses , le beau sexe , & les Jeunes gens les recherchent avec ardeur. Cependant , & à bon compte Messieurs les marchans enlèvent tous les ans aux Roïaumes , & aux Provinces des sommes prodigieuses. D'ailleurs , apportant chez nous les vices des nations éloignées ; gâtant les bons usages , changeant les manieres louables du pais , allumant la passion des nouveautés , & des productions étrangères , remplissent la societé civile de coutumes des plus detestables.

Ce sont ces Harpagons , qui par des associations établies en depit de la raison , de l'equité , du droit , & meme

des

des loix, exercent des monopoles, par le privilege extorqué de vendre seuls certaines marchandises. Ces insatiables mettent tout en oeuvre pour faire venir entierement de leur coté les richesses de la multitude; c'est de quoi ils font toute leur application. Plus en rond, que les autres, ils ecartent par la grandeur de leurs offres, tous les aspirans; faisant monter la marchandise à un prix si haut, si excessif, que pas un de leurs concurrens n'oseroit en approcher. Ainsi maîtres du champ de Bataille, ils sont les seuls acheteurs; après quoi ils vendent comme il leur plaît; or il leur plaît toujours de vendre tres cher.

Parmi ces trompeurs de profession, combien s'en trouve-t-il, qui munis d'un gros capital qu'ils doivent tout entier, s'eclipsent, disparoissent tout d'un coup, pour ne revenir de long-tems, ordinairement jamais: ils transplantent dans un autre endroit, ils y recommencent la même manoeuvre; mais pendant ce tems-là les créanciers, païez en banqueroute, crient, se desolent, poussant quelque fois le desespoir jus-

Qu 5

qu?

qu' à s'ouvrir eux mêmes la porte de l'autre monde en s'etrangeant. Ce sont ces pestes publiques, qui embarassent, qui tourmentent les Citoïens par des signatures, & par des obligations: ils vous savent enraciner les dettes, mais d'une maniere si profonde, si penible, si funeste; & si inevitable, qu'il n'y a pas moïen de les arracher: mais les faisant pulluler en cercle, une dette engendre l'autre; si bien que, par ce manège tout à fait diabolique, ils étouffent, & renversent les villes.

Ces sangsues, toujours attachez à l'usure, & aux interets de l'argent tirent la substance de tout le peuple. N'ont-ils pas quelque fois la noirceur de rogner la monnoie? mais pour en faire hauffer, ou baisser la valeur, suivant que la chose accommode leur execrable avarice, c'est sur quoi ils sont tres-attentifs; & cela au grand dommage de la Republique, tâchant de penetrer dans les secrets de l'Etat dans le Conseil de la Regence; & recueillant soigneusement tout ce, qui se dit en ville sous le manteau, ils ne manquent pas de porter, & de vendre ces Anecdotes aux
en-

ennemis. Gens toujours prêts, pour une grosse recompense, à attenter sur la vie d'un Prince. Enfin, rien qu'ils n'entreprennent, rien qu'ils ne supportent, rien qu'ils ne mettent en vente, par la rage, par la fureur de la passion *pecuniaire*, toute leur profession consiste absolument en mensonge, en deguisement, en paroles obscures, & ambiguës, en *espionnage*, en fraudes, en piéges, en fourberies manifestes.

Cela étant, Messieurs, hé! pouvez-vous en douter? puis que c'est moi, moi, qui vous le dis, cela étant, les anciens Carthaginois avoient bon nez: ces Republicains avoient tres-sagement réglé, statué, ordonné, que les marchans étrangers logeroient dans des Auberges, qui ne seroient que pour eux, ne voulant pas, qu'ils eussent aucune communication avec les Bourgeois: au reste, le chemin de la grande place, ou du marché, leur étoit ouvert, mais pour le porte, & les endroits les plus intérieurs de la ville, il ne leur, étoit pas même permis de les regarder.

Messieurs les Epidauriens pouvoient la precaution bien plus loin, s'aperce-

Qq 6

vant,

yant, dit le grave, & sententieux Plutarque, que leurs gens se gâtoient par le commerce des Illiriens; & craignant que leurs concitoyens, corrompus par la contagion des étrangers, n'excitassent dans la ville des nouveautéz, qui en troublassent le repos, que fit le Gouvernement? par une loi faite exprés; on choisissoit tous les ans parmi le peuple un personnage muni de toutes les qualitez requises à l'execution du Projet: la commission de cet *Elu* étoit, de se transporter en Illirie; & d'y trafiquer toutes les marchandises, que chaque Epidaurien lui avoit demandé.

Platon, ce divin mortel, conoissoit bien les suites dangereuses du negoce. Les marchans, selon lui, sont une peste, dont la contagion peut pervertir les moeurs les plus innocentes. Aussi veut-il, que dans une Republique bien policée il soit expressement défendu d'apporter dans la ville aucune friandise des pais étrangers; qu'on ne permette point aux citoïens de voïager avant quarante ans; & qu'on renvoie dans leur patrie ceux, qui se trouvent dans le pais sans y être nez. La raison de ce legi-

lla-

flateur en idée, c'est, que par la fréquentation des autres peuples, les membres, qui composent une société sagement réglée, les porte à négliger, puis à se dégoûter tout à fait de la frugalité, de l'économie, & des mœurs de leurs Ancêtres; endroit par où, presque toujours les Villes, & les Républiques se plongent dans des dereglemens affreux; l'impudicité; l'adultère, toutes sortes de debauches, & de luxe, toutes les passions vicieuses, & criminelles y reynant avec la dernière licence. Lion, & Anvers, ces deux belles, & grandes villes, qui se sont rendu si fameuses par le Commerce, éprouvent aujourd'hui ce malheur-là, c'est le déplorable fruit, qu'ils ont tiré de leur opulence.

Aristote, dans les oracles de Politique, veut que les villes, pour conserver leur innocence, se tiennent extrêmement sur leurs gardes, contre le mélange des passagers, & quant aux Négocians? Il défend, sous peine de son indignation, de les mettre au nombre des citoyens, ni de les honorer du droit de Bourgeoisie. Et dit ce génie su-

Q. 7.

près.

prême, & Universel, les marchans se plaisent à mentir; ils tourmentent les gens sur le marché, par leur empressement importun à appeler les acheteurs; ils causent du tumulte parmi le peuple; & ils apportent la discorde, & la division. Il ne falloit pas moins qu'un Aristote pour faire une decouverte de cette importance.

Je ne saurois finir là dessus, mes Freres sans fulminer de terribles Arets: tremblez gent negociante! presque dans toutes les anciennes Republicues, le marchand étoit par la loi exclus du Senat, du Conseil, & de toute Magistrature; passe pour cela, mais, ce qui devoit faire fermer toutes les Boutiques, tous les magasins, le croiriez vous, Messieurs? le metier de marchand a été foudroïé par les sentences de tant de Theologiens, que je n'en fais pas le nombre; & les Saints Canons defendent cette mauvaise profession, cet Art trompeur, & scelerat à tous ceux, qui professent la pureté du Christianisme. Ne vous imaginez pas, que cette morale, dont l'infraction doit être sans doute la meilleure partie du domaine.

ne de Satan, & le plus beau Fleuron de sa Couronne, non, Messieurs, ne vous imaginez pas, que cette morale là parte de mon cru, j'ai Dieu merci, plusieurs cautions; & toutes tres-solubles; les voici: Saint Gregoire, Saint Chrysostome, Saint Augustin, Cassiodore, & Leon.

Il est possible, dit Jean Bouche d'or, vulgairement Chrysostome, qu'un marchand soit agreable à Dieu: Qu'aucun Chrétien ne soit donc marchand; ou si quelque bêtise veut embrasser cette profession-là, qu'on n'en fasse point à deux fois, il faut sans misericorde, le jetter hors de l'Eglise. Et pour l'incomparable Augustin? ni les marchans, dit ce diffus, & prolix Pere, ni les soldats ne peuvent jamais faire une vraie penitence.

CHAPITRE SOIXANTE TROISIEME,

DE

LA QUESTURE.

Les questeurs ne valent guere mieux que les marchans: c'est une espèce de mortels, qui communement sont voleurs, serviles, mercenaires, puisqu'ils travaillent pour un morceau de pain, grossiers, d'une ame basse, & rempante; mais hardis, & impudens: leur Art consiste en un merite convenable à de telles gens; savoir lire, écrire, & calculer, voilà toute leur habilité. Au reste, leur maniere de voler est si adroite, si ingenieuse, qu'on ne doit pas les confondre avec les voleurs du commun; ce seroit leur faire tort, ce seroit les deshonerer. Il n'y a point sur la terre d'hommes mieux entendus à prendre le bien d'autrui: par le seul moien de ces mêmes doigts, qui leur ser-

servent à compter, à supputer des sommes immenses, ils deviennent opulens: mais aussi vous conviendrez avec moi, qu'ils ont les doigts si bien frotez de glu, si remplis d'hameçons crochus, que quand ils ont une fois mis la main sur la monnoie, quelque leger, quelque *fugitif*, quelque *habile*, que soit l'argent, fût-il aussi glissant, que le serpent, l'anguille, l'espèce reste, & on a toute la peine du monde à l'arracher.

Les Questeurs, ou Financiers, valent pourtant mieux, ou du moins ne font pas si mauvais, que les marchans, par un endroit; & le voici: le marchand trompe tout le monde, & n'est bon que pour soi: mais les questeurs n'en veulent, qu'à l'épargne, qu'au Trésor des Rois, des Princes, des Grans; & d'ailleurs ils partagent genereusement leur vol avec le public, en le dissipant, de bonne grace, aux femmes, au jeu, en bonne chère, en bâtimens: à nourrir des parasites, des chevaux, des chiens &c. Il arrive même assez souvent, que devenant vieux, & sages à leurs dépens, ce gros bien, qu'ils ont ramassé insensiblement, & peu à peu, par

par le parjure, par la *rapine*, par le larcin, & par la sceleratesse, ils nous laissent une posterité digne d'eux; des successeurs, qui par une depense prodigieuse au lit, à la table, à la chasse, soit avec le chien, soit avec l'oiseau; enfin n'omettant rien de tout ce, qui peut assouvir leurs desirs voluptueux, mettent d'abord en morceaux la succession paternelle; & puis la reduisent à rien.

Les questeurs se mêlent aussi d'usure; ils extorquent des presons par leurs delais affectez; ils accumulent les dettes; rien moins, que scrupuleux sur la collusion; produisant de faux comptes; alterant les obligations, & les signatures; decachetant les lettres, & les re-fermant avec un cachet contrefait, ils ne manquent pas non plus d'habileté pour faire certaines incisions à la monnoie; & même ils marient quelque fois l'or, & l'argent avec les metaux subalternes: par ce dernier endroit il y a une grande union entre eux, & les chimistes: quantité de ces gens-là sont initiez au mystere du grand oeuvre, & s'ils n'ont pas assez d'esprit pour exercer la Chimie, du moins ils la favorisent de tout leur pouvoir. Mais

Mais il me vient ici une pensée, Messieurs, si nous voulons nous en rapporter au Prince des Orateurs, vous voiez bien, que j'entens Cicéron, il ne faut pas rejeter tout à fait le commerce; sur tout, lors qu'il est ample, étendu, copieux; & quand faisant venir des marchandises de toutes parts, il ne contribue point à la corruption des mœurs. Selon ce grand genie, il est même fort juste de louer les marchans & les questeurs, lorsque après avoir gagné tout leur foûs, ils achètent des terres, & s'appliquent à les cultiver. Mais qu'est ce que c'est, Messieurs, que cultiver la terre? peut-être, avec tout vôtre esprit, seriez vous bien embarrassés à me repondre. Or je veux vous apprendre moi, la nature de cet Art, qui fait tant de bien aux humains & sans le secours du quel, nous passerions mal nôtre temps.

CHA

CHAPITRE SOIXANTE ET
QUATORZIEME,

• DE

L'ACRIBICULTURE.

Ce travail-là donc, qui dans son enceinte embrasse, selon moi, & ce n'est pas peu, le paturage, la pêche, & la chasse, étoit si estimée dans le vieux tems, que les Empereurs Romains, les Monarques les plus puissants, & les Ducs, ne se faisoient point autre fois un upe honte, un deshonneur de mener la charruë, d'ensemencer un champ, & de planter les arbres. Diocletien, ce zeté défenseur de la Religion du Diable, ce fameux, massacreur de Chrétiens, & qui a donné à l'Eglise des milliers de martyrs, Diocletien, dis-je, s'étant dégouté de l'Empire, s'avisa de se faire laboureur. Le Roi Attale abdiqua, ou du moins il
qui-

quita l'administration publique, pour exercer le même métier. Cyrus, ce celebre Roi de Perse, & qui fit sur nôtre Boule un passage si bruiant, & si eclatant, faisoit gloire de montrer à ses amis un beau jardin de sa façon, & un bon verger, qui étoit de son ordonnance, & de son arrangement. Le grave, & *moralissime* Senèque se divertissoit à planter des planes pour avoir l'ombre agreable de leur beau feuillage; à creuser de sa propre main, de cette main, qui a écrit tant de belles choses, des réservoirs; à faire des aqueducs; & ce riche Philosophe ne se trouvoit jamais mieux, qu' à la campagne. Enfin, c'est à l'Agriculture, que nous devons les surnoms des familles Romaines les plus illustres: car enfin, s'il n'y n'y avoit point eu de fève, de lentille, de pois chiche, & de pois, nous n'eussions jamais eu l'honneur de connoître les Fabius, les Lentulus, les Cicerons, les Pisons; & voiez quelle obligation nous avons à ces legumes-là! Je suis sûr, que vous ne vous attendiez guere à une decouverte si docte, & si curieuse; c'est pourtant de ce front-là
que

que elle part ! mais c'en est assez , si non pour vous instruire à fond de l'Agriculture , au moins pour vous en donner une haute idée ; passons à ses branches.

CHAPITRE SOIXANTE ET QUINZIEME,

DU

P A T U R A G E.

Par la même raison, de la pâture des animaux sont venus les Junius, les Bubulcus, les Satilius, les Taurus, les Pomponius, les Vitulus, les Vitellus, les Porcius, les Catons, les Annius, & les Capers. Romulus, & Remus, les Fondateurs de cette injuste, & tyrannique puissance, qui mit sous le joug une bonne partie de nôtre espèce, portoi-ent la houlette ; & je ne sai même, s'ils ne gardoient point les cochons : pour quoi non ? le fameux Sixte V. Pape de Rome ; & soi disant le Monarque U-
ni-

niversel les avoit bien gardé! De la vile condition de berger; le cruel Diocletien, au grand malheur du Christianisme, monta sur le Trône de l'Univers. Ce Spartacus, qui faisoit fuir les Aigles Romaines, tant elles le craignoient, avoit été Pasteur de Troupeaux non parlans; Paris, qui par l'enlèvement de sa maîtresse Helène, fit un cocu, dont les cornes furent si horriblement ensanglantées; Anchise, ce bon homme, qu' Enée son fils le pieux porta sur ses epaules; Endimion, cette beauté mâle, & si attirant, que la Lune, prit la peine de descendre du Ciel tout exprès, pour patiner avec lui; Poliphème, le *Monocule*, & grand mangeur d'*Adamites*, ou de chair humaine; Argus au cent yeux, encore ne voïoit-il goutte; tous ces Messieurs-là conduisoient les Bêtes à la pâture.

Les Dieux même ne croïoient pas ravaller la Majesté divine, ni commettre la moindre indécence en s'abaissant jusque-là: le Seigneur Apollon, quoique le père du bel esprit, voulut bien garder ses troupeaux d'Admet Roi de Thessalie; Mercure, l'inventeur du Fla-

Flageolet, fut le Prince des Bergers; & son fils Daphnis succéda à cette belle couronne. Pan étoit par un droit singulier le Dieu des pasteurs de bêtes à quatre piez; & Prothée, le *change forme* étoit Dieu, & berger tout ensemble.

Mais il ne seroit pas juste d'oublier ici le peuple Theocratique, & favorisé d'en haut, d'une dilection toute particulière, amenons donc sur cette bella scène quelques uns des Patriarches, des Juges, & des Rois du peuple Hebreu: les plus grans hommes de cette nation-là, qui, soit dit chemin faisant, est la racine, & la tige de toutes les autres; ceux que le vrai Dieu a le plus honoré de ses bonnes graces, furent des meneurs de *quadrupèdes*. Tels étoient Abel le juste, Abricham père de plusieurs nations; Jacob Fondateur immédiat du peuple choisi. *Item*, Moïse législateur, Prophète, Secrétaire, & confident de la Divinité; enfin, David ce Monarque, que Dieu aimoit tant, quoiqu'il le mit quelque fois furieusement en colere.

Dans l'ancienne Grèce, les plus illustres

Iustres étoient Professeurs en Bergerie: d'ou vient, qu'on nommoit les uns *Peliarnes*, les autres *Polimeles*, & les autres *Polibures*; ces trois surnoms designant la quantité d'agneaux, de moutons, & de beufs, y compris les taureaux, & les vaches, qui composoient les troupeaux. Tout le monde sait, que l'Italie, cette vaste, & agreable contrée, est redevable de son célèbre nom à la jeune bête, qu'on appelle VEAU; car les anciens Grecs nommoient les veaux, *des Italiens*. De plus: les Bosphores de Cimmeric, & de Thrace, tous les deux, la Mer Egée, Argos; & Hippian, tout cela ne tire-t-il pas son origine étimologique du passage des beufs, des chèvres, & des chevaux? la Numidie, Province d'Afrique, prend son nom de terme *Paturage*.

Mais voici Messieurs, une verité, sur laquelle vous devez élargir vos oreilles; & vous la graver si profondement dans l'esprit, qu'elle n'en sorte jamais: Après que nôtre Pere Adam, de longue, & sotte memoire, eut fait son funeste coup de desobeissance, nos premiers freres n'avoient point d'autre métier,

Rr

que

que le *Pastorat* : ces *Coindividus* l'entendoient bien ; car, dites moi, je vous prie, de quelle utilité cet Art-là ne nous est-il point ? premierement, il fournit, à la cuisine plusieurs fortes de viandes : mais outre cela combien d'autres douceurs ? Ecoutez bien, mes freres : du lait, du beure, du fromage ; & cet article-là est pour la bouche : touchant le vêtement ? la laine, les peaux, & les cuirs. Vous remarquerez, Messieurs, que c'est la chute, le péché mortel, & *mortifere* de nos premiers parens, qui, par occasion, nous a procuré toutes ces belles, & bonnes choses-là : car Dieu avoit fait les nouveaux mariez tout nus, pas même de chemise ; & , qui plus est, il leur défendit du moins indirectement, tout aprêt de *Gueule*, leur donnant pour mets, pour toute nourriture, les productions de la terre dans le naturel : mais en recompense, oh qu'en ce tems-là la terre, & la nature sa mere étoient d'excellentes *Affaisonneuses* ! le plus habile cuisinier du Monarque le plus friand, n'en approche point.

CHA-

CHAPITRE SOIXANTE ET
SEIZIEME,

DE

L A P E C H E.

La pêche, & la chasse se présentent ici de compagnie; mais nous les écouterons l'une après l'autre. A vous pêche! les anciens Romains aimoient beaucoup cet Art-là, & ils en faisoient si grand cas, qu'ils alloient tout exprès, dans des Vaisseaux aux pais étrangers, pour y pêcher des poissons inconnus en Italie; & trouvant le moien de les transporter tout vivans chez eux, ils les jettoient dans leur mer à peu près, comme on jette la semence dans la terre; croiant en cela procurer un bien considerable à la Republique. Ces conquerans du mond se faisoient aussi un grand honneur d'avoir des reservoirs magnifiquement pratiquez, & peuplez du poisson le plus rare, & du plus grand

Rr 2

prix.

prix. Enfin les principaux de Rome portèrent des surnoms de poisson; & ces epitetes restèrent aux familles, comme les Licinius, les Murènes, les Sergius, les Dorades, &c. Aussi Cicéron donnoit à Lucius, à Philippe, & à Hortense, à cause de leurs beaux reservoirs.

Nous lisons, que l'Empereur Auguste se plaisoit à pêcher au hameçon; & selon Suetone, Neron, monstrueux en tout, eût des filets d'or, de pourpre, & d'ecarlate. Les manieres de pêcher sont differentes; mais elles reviennent toutes à une; car il n'y a point de poisson, qu'on ne puisse prendre avec le hameçon, la seine, ou le filet; avec la nasse, le dard, le rateau, & le poison. Quelcun pourroit me contester cela, mais un homme comme moi ne s'arrête point aux exceptions. Mais deux particularitez amoindrissent beaucoup le merite, & la gloire de cet Art là: l'une est que, suivant ma medecine, le poisson est un mechant manger, & fort ennemi de l'Estomac: l'autre, c'est que de tout tems, le poisson n'est point du goût de la Divinité; on n'en a jamais servi

fervi sur sa table; on n'en a jamais mêlé parmi ses offrandes: montrez moi, je vous en defie, mes freres, montrez moi un seul sacrifice en poisson; je suis sur, que vous y perdrez vôte Latin.

CHAPITRE SOIXANTE ET DIX-
SEPTIEME,

DE

LA CHASSE TANT
A LA VENAISON,
QU'AU GIBIER A PLUME.

Ces deux exercices-là consistent dans le même artifice, que la pêche: mais ils exigent plus de force, & de fatigue, & plus de recherche. D'ailleurs on y emploie tant de divers outils, tans de differens instrumens! Des pieges, des pameaux, des lacets, des trebuchets, des toiles, & je ne sai combien d'autres atrapes: on s'y sert aussi de la glu, des oiseaux de proie, com-

R r 3. me

me Faucon, Epervier, &c. de chiens, du loup cervier, enfin presque de toutes les Bêtes apprivoisées, qui sont propres à flairer, à fureter, & à prendre. Pour vous dire franchement ce que je pense de cet Art-là, n'en déplaise à ses nobles artisans, fussent ils couronnez, c'est un Art detestable. Est il une occupation plus vaine? on court, on se fatigue, on se tourmente, on combat d'une nuit à l'autre contre la peine, & cela, pour quoi! pour s'animer, de gaieté de cœur par un pur motif de divertissement, & de plaisir, s'animer, à la cruauté contre les bêtes. Effectivement, la chasse est un Art barbare; il est tout tragique, puisque, par un principe de volupté, on y cherche le sang, & la mort, chose qui devoit faire horreur à la nature, & à l'humanité.

La chasse, depuis l'ouverture des siècles a toujours été l'occupation favorite, & dominante d'hommes scelerats, & de ces gros pécheurs, qui vous avalent l'iniquité, comme un verre de vin. l'Écriture nous a cité Cain, Lamech, Nimbrot, Ismael, Esäu, tous reprovez

vez, remarquez bien, le Saint Esprit nous les peint comme de vigoureux, & robustes chasseurs; & tous ceux, que nous voions dans l'ancienne economie, qui ont fait la guerre aux bêtes, digne occupation d'une image de la Divinité! ce sont les Iduméens, les Ismaélites, & d'autres nations, qui ne conoissoient point le vrai Dieu. Ne doutez nullement, Messieurs, que la Tirannie n'ait trouvé sa naissance dans la poursuite des Brutes; & qu'ainsi la chasse ne soit là vraie mere de la violence, & de l'oppression: qui, à votre avis, qui a commencé le premier à vouloir maîtriser les hommes, & à compter pour rien la vie de ses semblables? quelcun qui s'étant accoutumé, s'étant endurci au meurtre, au massacre, au carnage des bêtes, s'étant comme roulé, comme vautré dans leur sang, a appris par là à mépriser la loi de Dieu, & celle de la nature.

Cependant les Rois de Perse regardoient la chasse, comme l'image la plus ressemblante de la milice; & ils la cultivoient, ils s'y appliquoient, ils l'estudioient sur ce pié là. Effectivement

la chasse aproche assez de la guerre, & de sa plus grande horreur: vous y voiez ce pauvre animal, cette bête innocente, à la quelle on s'est attaché, & qui a fait courir si long tems, vous la voiez au milieu d'une troupe de chiens voraces, & actuellement en fureur, qui lui déchirent les entrailles, qui la mettent tout en sang: le barbare chasseur en vit, ce cruel spectacle est le plus agreable endroit de son amusement; c'est ce qui le dedommage de toute sa peine; & il regarde comme un jeu une mort, qui devoit naturellement le faire fremir.

La malheureuse proie étant ainsi foulée aux piez par une Armée de chiens, on la porte en pompe, & en triomphe au logis; tous les vainqueurs accompagnent la capture; & alors on procedé d'un grand serieux à la curée, & à la dissection. La chose se fait en grande ceremonie, on prend bien garde à n'emploier, que les termes, & que les usages prescripts; autrement ce seroit commettre un crime contre les regles, & contre la formalité. Insigne folie, qui sans doute, insignie folie des chasseurs!

seurs! pour s'attacher trop à ce passe-tems, qu'ils nomment l'ombre, la figure de la guerre, ils effacent chez eux les impressions; les sentimens de l'humanité; & ils deviennent plus bestes feroces, que ces animaux meme, sur les quels ils s'exercent, & qu'ils poursuivent avec tant d'acharnement.

On peut dire, que tout bon chasseur éprouve la metamorphose d'Acteon, & qu'il est transformé en bete sauvage. Plusieurs de cet ordre là sont montez à un si haut degré de phrenesie, & de fureur, qu'ils en ont aquis le titre d'ennemis de la nature; en cela semblables à ce Dardanus, dont il est parlé dans l'Histoire fabuleuse.

On attribue aux Thebains l'invention d'un Art si detestable: aussi ne valloient-ils rien ces maudits Thebains: ils se distinguoient par la fraude, par le larcin, par le parjure; gens abominables, execrables, gens à bruler, à exterminer, à cause de leurs incestes. Des Thebains l'Art, & les Regles de la chasse passerent chez les Phrigiens: autre nation, non moins impudique, non moins Paillardes; mais tolle, & le-

Rr. 5.

gc

gere; il ne faut donc pas s'étonner s'ils étoient en grand mépris aux Atheniens, & aux Lacedemoniens; car ces deux peuples faisoient profession de serieux, & de gravité. A propos des Atheniens: des que ces prétendus sages, rompant la Loi, qu'ils avoient fait contre la chasse, eurent introduit cet Art-là, & son exercice dans leur Republique, tout d'abord Athène la grande fut prise par l'ennemi.

J'admire donc comment Platon, cet Philosophe tout divin, ce Prince des Academies, s'est oublié jusqu' à louer, & recommander la chasse: je l'excuse, & lui pardonne néanmoins: apparemment Platon aura eu en uûe les bons effets, que la chasse peut produire, le but honnête, qu'on peut s'y proposer; enfin la nécessité, où on peut se trouver de la mettre en oeuvre: mais que Platon soit l'Avocat de la chasse, qu'il là louë; qu'il y exhorte ses Republicains chimeriques, à cause du plaisir, que les chasseurs de profession trouvent à prendre, & a faire mourir impitoyablement les vivans *irraisonnables*, & muets de la terre, & de l'air; que Pla-

Platon approuve, qu'on mette sa volupté à depoupler ces deux éléments, & à détruire par-là un des plus beaux ouvrages de la nature, je veux dire la bête? c'est ce qu'on ne me persuadera jamais: je brûlerois mes livres; je jetterois au feu tout mon Grec; & tout mon Latin; je renoncerois à. . . . enfin je ne sai es, que je ne ferois point plutôt que de me *deplatoniser* jusque là.

Je ne disconviens point Messieurs, qu'en certains cas la chasse ne soit nécessaire, & conséquemment honnête. Quand Meleagre tua à la chasse ce sanglier affreux, qui désoloit la Calidonie, ce n'étoit pas par divertissement; ni pour son plaisir; ce brave citoyen ne pensoit, qu'à rendre service à sa République, en delivrant sa Patrie d'un monstre, qui la ravageoit. Et lorsque Romulus faisoit main basse sur les cerfs, cherchoit-il à passer agréablement son tems, ou à se donner des leçons pratiques de la guerre? Desabulez vous de cela, Messieurs; le Bâtisseur de la ville la plus puissante, la plus célèbre, qui fût peut-être jamais, faisoit ce carnage pour procurer une meilleure pâture à

lui, & à ses camarades; n'avoit-il pas raison? plût à Dieu, que ses successeurs, que ses descendans n'eussent jamais fait plus grand mal! oh qu'ils eussent épargné de trouble, & de sang au genre humain.

Il y a une autre espèce de *Tuerie*, qu'on appelle la chasse à l'oiseau: celle-ci n'est pas tout à fait si cruelle, que l'autre; mais elle n'a pas moins de vanité: de là sont venus les *Oiseleurs*, ou parce que ils s'occupent à tuer, & à prendre des oiseaux; ou à cause que, comme parle divinement le Prophète Baruc, par les oiseaux, ils jouient dans les oiseaux du Ciel, voila bien de l'*oisellerie*.

On pretend, que Ulyse le captieux inventa cette sorte de chasse: ils content, que ce Heros, tout paîtri de ruse, & de mauvaise finesse, fut le premier qui, après la destruction de la malheureuse Troie, apporta en Grèce des Oiseaux de proie; afin que ceux qui souffroient de cette longue, & ruineuse expedition, par la perte de leurs parens, de leurs amis, & peut être de leur bien, trouvaissent quelque consolation dans ce

NOU.

nouveau genre de plaisir, & de volupté. Cependant, Ulysse ne voulut point permettre à Telemaque son fils de prendre ce divertissement-là.

Enfin, quoique dans le fond la chasse ne soit qu'un exercice servile, & mécanique, on en a fait une occupation si belle, & si relevée, qu'aujourd'hui la noblesse, méprisant tous les Arts honnêtes, & liberaux, n'estime rien plus, que la chasse, la regardant comme son élément. C'est où les Empereurs, les Monarques les Princes, les Seigneurs, & les gentils-hommes consomment la meilleure partie de leur tems, & de leur durée. Encore, s'il n'y avoit qu'eux, patience: mais, le dirai-je, Messieurs? ou plutôt, pourrai-je le dire, & pourrez vous l'entendre sans mourir d'indignation? ô douleur! cent fois, mille fois ô douleur! Toute la Religion, toute la Foi, toute la dévotion de nos Seigneurs les Evêques, de nos Reverens Abbez, & des autres Officiers Generaux de l'Epouse de Dieu le Fils, c'est la chasse. C'est là, où ils s'exercent de toutes leurs

for-

Rr 7.

forces, & où ils font voir une valeur heroique.

Spumantemque dari pecora inter inertia votis

Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem:

Son Eminence, sa Grandeur, sa Revenance, une fois armée à la Diane, & dans son equipage de chasse, défie tout ce qu'il y a de plus terrible parmi les bêtes féroces. Le Seigneur Prekat entre tant d'animaux lâches, & timides, fait des vœux ardens, prie Dieu de tout son cœur, qu'il paroisse un sanglier écumant; & qu'un lion roux, & farieux descende de la montagne.

Ainsi, des gens qui, par le devoir de leur sainte profession, devroient être des exemples de patience, s'occupent, tant que le jour dure, à chercher le carnage, & le massacre. De plus, la nature fait présent également à tous les mortels, des animaux, qui ne sont point domestiques; & par le droit d'occupant, ils appartiennent à ceux, qui s'en saisissent les premiers: mais il a plu aux grans, voire aux gentillatres, aux Hobbies, des'eriger en Tirans là dessus;

car,

car, par des defenses téméraires, le Seigneur se reserve le gibier, & la venaison. Par la même violence, on empêche le laboureur de defricher; on enlève l'heritage du païsan, & on lui ôte ses campagnes; on ferme les bois, & les prairies aux Bergers; tout cela, pourquoi? pour augmenter, pour étendre le paturage des Bêtes fauves, à *Pengrais*; & pour le Palais delicat, voluptueux de Monseigneur, qui seul a droit d'user d'une viande si ragoutante, si un païsan, si un laboureur, si un *manant*, a eut l'insolence de manger seulement un lapin, le voila criminel de leze majesté; & il devient, comme la bête, la proie, & la capture du Tiran le chasseur.

Lifons, depuis le premier mot jusqu' au dernier, le grand, & gros livre du Dieu Secretaire de la tres-Sainte, & tres-adorable Trinité; parcourons d'un bout à l'autre la Bible Sacrée, sûrement nous n'y trouverons point, non pas même dans les Histoires païennes, qu' aucun Saint, qu' aucun Sage, qu' aucun Philosophe ait fait le metier de chasseur. Saint. Augustin
apel-

appelle la chasse un Art des plus scelerats. Les Sacro-Saints Conciles de Colioure, & d'Orleans la condamnent, & la defendent au Clergé sous peine de brulure eternelle. Dans le droit Canonique non seulement un chasseur est exclus des ordres sacrez; mais on doit même, autant que la chose est possible, lui effacer, lui ratifier, lui ôter le caractere indelebile de la prêtrise, s'il en est revêtu.

Suivant nos Oracles, écrits, & moulez, Esau étoit chasseur, par ce qu'il étoit un grand pécheur. Jamais l'Ecriture ne prend en bonne part, ni la chasse, ni le chasseur. Soit donc *apert, notoire, certain, & incontestable* à tous ceux, à qui il apartiendra, c'est à dire, à tout le genre humain; y compris generalement tous les Individus de l'espèce, que la chasse est un exercice de reprobation; & il faut bien que cela soit, puis qu'il n'y a pas un Sage, pas un Saint, qui ne la rejette, & qui ne la condamne. *[il ya pourt. un J. huber]*

Bien plus: anciennement, lorsque les hommes vivoient dans l'Innocence, oh qu'il y a long tems! les Animaux
sur.

l'appellerois raisonnables, & les Animaux dits Irraisonnables, je ne fais point de mépris; car il semble, que c'est tout le contraire: quoi qu'il en soit, les hommes, & les Bêtes vivoient alors de la meilleure amitié de monde. Dans ce siècle d'or, la bête ne fuyoit point devant son Seigneur, & maître; elle n'avoit pas l'impudence de mordre son Roi, de le déchirer à belles dents, de le manger, de lui nuire; mais, connoissant son devoir, elle se soumettoit aveuglément en bonne, & fidèle sujette.

On a même vû cela dans les siècles beaucoup plus récents: on a vû, dis-je, des hommes qui, par leur grande Sainteté, mais Sainteté à miracles, loind'avoir rien à craindre des animaux muets, en tiroient de fort bons services. Les Lions ne faisoient ils pas la cour à Daniel, au lieu de le devorer? la vipere se garda bien de piquer Saint Paul, le Prophète Elie, Saint Paul, & Saint Antoine, ces deux célèbres Fondateurs, ou Patriarches des Ermites, ces trois *Béats*- là avoient chacun leur corbeau, pour Pere nourriffier, ou pour valet,
j'i

j'ignore le quel, mais pour Monsieur Saint-Gille; il étoit servi bien plus noblement; car une biche lui faisoit son menage. L'Abbé Saint-Hélène étoit bien un autre Ouvrier en *supernaturalisme*: *hais!* étoit-il à un Ane Sauvage, porte ma valise; & aussi tôt la bête feroce presenta ses epaules, n'ayant besoin ni de barque, ni de bateau; il se mettoit bravement sur le dos d'un crocodile, on ne dit point en quelle posture; & ce nouveau Passager le tenoit fidèlement sur l'autre bord du fleuve. Quantité d'Anachorètes, qui demeuroient dans les desertz, n'avoient point d'autres nids, d'autres cellules, que les Palais des bêtes sauvages, vivant dans ces antres, dans ces cavernes familièrement, & en communauté, tenant menage avec les Lions, les ours, & les serpens.

Car vous devez savoir, Messieurs, que c'est le peché, qui a gâté corrompu, perverti les bêtes: oui, c'est ce monstre, qui par son soufle infernal leur a inspiré l'instinct audacieux de nous attaquer, de nous poursuivre, & de nous fuir: *ergo* c'est la fatale, & funeste

celte *manducation* de la pomme, si le fruit defendu en étoit une, qui a donné lieu à toutes les inventions de la chasse. Car, comme dit admirablement Saint Augustin dans son troisieme je ne sai ~~quoi~~ sur la Genèse, Dieu ne crea pas bêtes avec du venin, quand elles sortirent de ses mains, non seulement elles n'avoient nulle mauvaise volonté contre nôtre espèce; mais même elles ne cherchoient, qu'à nous faire plaisir. Ce n'est donc que de puis le peché, que les animaux ont rompu avec l'homme, & l'Architecte de l'Univers changea cet article-là dans son ouvrage, pour nous châtier du crime de nos premiers parens injustement revoltez. Peut-on douter de cette vérité après le terrible Arrêt, que le Dieu des vengeances lança dans sa fureur contre ce maudit Serpent, qui fut le complice du Diable, pour nous perdre? Je mettrai une haine implacable entre toi, & la Femme; & entre sa semence, & la sienne. Cet Arrêt est la source, la vraie origine de la guerre, que les chasseurs, les pêcheurs, que tous les hom-

hommes font à leurs freres *Generiques*,
les autres Animaux.

CHAPITRE SOIXANTE ET DIX HUITIEME,

SUITE DE

L'AGRICULTURE.

Nous avons fait-là, comme vous
voiez, Messieurs, une assez jolie
digression: rentrons à present dans nô-
tre chemin. Les Auteurs, qui ont e-
crit des Arts *susdits* de l'Agriculture,
de la pâture, de la pêche, de la chas-
se, & de l'Oisellerie sont, Jeron, Phi-
lometer, les Rois Attale, & Arche-
laüs, les Generaux Xenophon, & Ma-
gon; & le Poëte Oppian: Item, Ca-
ron, Varron, Pline, Columelle, Vir-
gile, Crescence, Palladius; & la p'û-
part de ceux, qui sont venus après. Sur-
vant Ciceron, il n'y a rien de meilleur,
rien de plus agreable; enfin, rien qui
soit plus digne d'un homme vraiment
hom-

homme, que ces occupations-là, Il y a eu même des Philosophes, & non en petit nombre, qui ont mis en cela la félicité suprême, & le souverain bonheur.

Il ne faut donc pas s'étonner si Virgile donne au laboureur l'épithète de *Fortuné*; & Horace, celle de bienheureux. Aussi l'Oracle de Delphé déclara de sa voix divinement diabolique, qu'un certain Arcadien, nommé Aglaüs jouïssoit d'une *beatitudo* complète, par la raison, que se donnant tout entier à la culture d'un petit bien, d'ou il n'étoit jamais sorti, & bornant là toute sa fortune, son mépris pour tout le reste, le rendoit parfaitement heureux. Mais ces deplorables mortels, qui ont une si haute idée de l'Agriculture, ils ne savent pas les malheureux, qu'ils sont, que cette même Agriculture est le fruit du péché, qu'elle est une malediction du tres-haut.

Car enfin, mes Freres, lorsque Dieu, mettant Monsieur nôtre Pere, & Madame nôtre Mere, nos tres-honorez parens, à la porte du Paradis Terrestre, les envoya promener, il fulmina cette
sen-

sentence contre Adam dit le Prevaricateur : *la terre sera maudite en ton ouvrage ; tu mangeras ses productions dans le travail tous les jours de ta vie : elle t'engendrera des epines, & des ronces : tu vivras de son herbe ; tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, jusqu' à ce que tu rentre dans la terre, d'ou on t'a pris.*

Mais qui sont ceux, qui portent le poids, & le fort de cette horrible malediction ? ce sont sans doute les laboureurs, & les metaiers. Ces gens là passent toute l'année dans la peine, & dans la fatigue : il faut labourer, herfer, houer, semer, emonder, sarcler, faucher, moissonner, ferrer, tondre, vandanger, chasser, pêcher, &c. Dans ce grand nombre de differens & penibles exercices, combien de risques, combien de malheurs ? l'un, après avoir essayé tout ce qu'il y a de rude, & de tuant dans son Art, la grêle ravageant ses campagnes, la tempeête desolant, ruinant les moissons, déchu de ses belles esperances, il a la douleur de se trouver sans pain : l'autre perd son bétail par la mortalité, ou par la violence des troupes ennemies :
on

on a enlevé à celui-là la bête sauvage, on a pris le poisson de celui-ci. Sur tout cela, quelle scène dans la chaumière ! la femme pleure, & se desespere, les enfans crient ; toute la famille meurt de faim, & après avoir échappé, comme on a pû, de ce détroit affreux, on recommence à travailler sur nouveaux frais, & avec le même danger.

Si Dieu, pour contenter sa vengeance, n'avoit pas été obligé de maudire nôtre pauvre petit Globe, qui ne pouvoit mais de la grosse sottise d'Adam, on n'eût jamais eu besoin de charuê, ni de tous les autres outils, ou instrumens du labourage ; & sur tout, il n'y auroit eu ni chasse, ni peche ; car franchement ces deux sortes de brigandage me tiennent au coeur. La terre eut produit tout d'elle meme, & de son propre fond toûjours également belle, toûjours également féconde l'hiver aussi bien que l'Eté. C'oût été pendant les douze mois de l'année une meme saison ; mais à la fois, la plus fleurie, la plus fertile, la plus fructifiante que vous puissiez vous figurer.

O malheureux Adam ! Faut il ! Faut il !

il! la terre n'auroit rien engendré de nuisible, ni de dommageable; cette *Enfanteuse*, si souvent marâtre, & alors tout à fait mere, ne nous eut jamais fait que du bien. Point d'herbe venimeuse, & pestilentielle; point de ces Arbres, à qui, à cause de leur sterilité, on pourroit avec justice demander *que fais tu là? A quoi bon occupe tu cet espace de terre?* les viperes, les serpens, & tous les autres reptiles dangereux, aiant leur quartier separé, eussent fait bande à part; &, si vous ne voulez pas m'en croire, demandez-le à Bède, juge des plus competens en fait de vision: l'homme, maître absolu de tous les vivans materiels, & terrestres, auroit disposé des bêtes sauvages, pour porter, & pour traîner, comme nous disposons à present des animaux domestiques: ce n'est encore rien: d'un coup de sifflet nous eussions assemblé tous les poissons de la mer, nous eussions fait descendre tous les oiseaux du Ciel; & les uns, & les autres auroient executé nos ordres avec une soumission, & une exactitude admirable.

De

De plus: dans ce tems d'innocence, & de bonheur, l'homme seroit sorti du ventre de la mere un fruit meur, un ouvrage fini; enfin il seroit né un homme fait, naissant avec toute là perfection de la belle taille, & possédant l'usage de tous les membres, je vous laisse à conclure le reste. D'ailleurs, n'ayant besoin ni d'habit, ni de maison, ni de cuisine, ni de pharmacie, ou de remedes, &c. aucune inquietude n'auroit pu troubler sa felicité complète, & inalterable: comme dit un Poëte la nature remplissant generalement tous ses desirs, il se seroit senti riche, sans être sujet aux soins, & à tous ces facheux inconveniens qui accompagnent, & qui suivent l'opulence:

Terra cibum pueris, vestem vapor, herba cubile:

La terre l'eût nourri des sa naissance; l'exhalaison lui auroit tenu lieu de vêtement; & il ne lui eût point falu d'autre lit, que l'herbe toujours verte, & toujours molle.

Mais hélas! la peine du crime *Adamique* a tout soulevé contre nous; ce peché, pere de tous les pechez mortels,

tels, passez, presens, & à venir, nous a attiré la haine de toutes les créatures. En effet, par l'étrange, & inconcevable revolution de cette desobeissance, la terre ne donne rien, qu'il ne nous en coûte des peines, des sueurs, & des efforts: elle agit même à nôtre égard, cette terre, comme si elle nous reprochoit, que étant à présent indignes de vivre, elle ne nous supporte, qu'avec la dernière repugnance: car, en bonne foi, Messieurs' n'est ce pas précisément ce que la terre nous veut dire, lorsqu'elle engendre tant de choses venimeuses, mortelles, & que elle ne semble produire, que pour nous faire périr?

Les autres Elemens ne sont pas moins nos ennemis; ils ne se dechainent pas moins contre nous; combien de mortels la mer engloutit-elle par la tempête? a combien de navigateurs les bêtes monstrueuses, que elle nourrit servent-elles de sepulture, & de tombeau? l'air nous fait une cruelle guerre par les éclairs, par le tonnerre, & des orages furieux: le Ciel conspire nôtre destruction

Etion par ses influences pestilencielles, & contagieuses.

Outre cela, tous les animaux naissent nos ennemis; & comme si nous n'étions point assez persecutez de tous les etres, qui nous environnent, nôtre espèce travaille à sa propre destruction; & , comme dit le proverbe, l'homme est le loup de l'homme pour comble de malheur; & tous nos autres maux ne sont rien en comparaison de celui-ci; nous sommes entourez de Diabes; ces Esprits impurs nous tentent en cent manieres differentes; & cela pour nous faire tomber, s'ils peuvent, dans ce supplice de feu qui *surpasse tout entendement humain*; & dont la durée ne doit jamais finir.

De tout ce, que nous venons de voir, il resulte evidemment, Messieurs, qu'à proprement parler, l'Agriculture n'est autre chose, que la perte de nos plus grans biens; qu'une invention de peine, & de travail; & que la plus grande incommodité de la vie. Prenons-là cette Agriculture avec toutes ses dependances, telles que sont le paturage, la pêche, & la chasse, quelle est la

fin, quel est le but de ce grand art? Remedier à la sterilité de la terre; nous procurer une nourriture, dont nous manquerois absolument sans une telle precaution; nous munir contre la rigueur du froid par la depouille des animaux; enfin, eviter pour un tems, ou plutôt adoucir cette fatale mort, dont tout avertit, & tout menace nôtre miserable nature.

Avec tout celà, Messieurs; l'Agriculture ne laisseroit pas d'être fort louable, si se bornant à nous soulager dans nos besoins, à nous consoler dans nos maux, elle n'enseignoit point par des ecarts condamnables, à forcer la nature, en lui faisant produire tant d'effets prodigieux dans la culture des plantes; tant de *monstruositez* dans les entes, dans les greffes, dans la metamorphose des Arbres. Cette corruption s'étend même jusque sur les bêtes; on apprend à unir les ânes avec les chevaux, les chiens avec les loups, & tant d'autres accouplemens opposez à l'institution du Createur; à son ordre, à sa loi, pour la distinction, pour la propagation des espèces.

De

De plus: ces vivans à qui la nature accorde toute liberté dans l'air, dans l'eau, & sur la terre, les tenir enfermés, les emprisonner dans des cages, & dans des volières, dans des piscines, & des réservoirs, dans des parcs, des écuries, & des étables, en vérité, mes Freres, n'est ce pas une oppression des plus criantes? mais nôtre barbarie va bien plus loin: on crève les yeux à d'innocens animaux, on les châtre; & on les met dans un cachot pour les engraisser; dans vuë de les manger plus voluptüement, cela ne vous fait-il point d'horreur? Il faut que Dieu soit bien bon, pour ne point envoyer sur la terre un autre deluge; mais un deluge sans arche, & sans *Residu*, alors Messieurs les hommes ne feroient plus de chapons pour le plaisir de leur gule.

Allons plus loin; la route est trop belle pour s'y arreter: touchant le lin, la laine, les peaux, le ver à soie, & toutes les autres largesses, que mere nature fait à l'homme, son mignon, pour se mettre sur le corps, combien altere-t-on toutes ces matieres par les fau-

ses couleurs de la teinture, par les incisions, & les piquures (de la façon, & par tant d'artifices semblables, que le faste, & le luxe ont inventé; & qui trop souvent tournent au malheur du genre, humain? Pline, ce celebre, & curieux examinateur de la nature, aussi bien que son Histoiresiographe, fait une belle, & curieuse remarque sur le lin: cette plante, dit-il en se plaignant avec une amertume, avec une douleur qui vous feroit pleurer, cette plante, née d'une petite semence, d'une graine des plus menues, & tantôt sur son pié dans un champ, & quelque tems après vous la voiez une voile, qui par le soufle leger, & inconstant du vent, fait courir les mortels de tous côtes; & comme s'ils ne couroient pas assez de dangers sur la terre; comme s'ils n'étoient pas assez malheureux d'être tous condamnez à rentrer dans son sein, par la fatale, & funeste necessité de mourir, ce lin, ou ce lin metamorphosé en voile de vaisseau, precipite les hommes au fond de la mer, & les fait manger aux Soles, ou aux autres poissons.

Je

Je supprime ici mille secrets pratiqués par les laboureurs, par les bergers, par les pêcheurs, par les chasseurs, par les oïseleurs &c. Ces prétendus secrets sont une folie ridicule; mais ils sont encore bien plus une superstition, la quelle étant contraire à sa loi, si elle ne le met pas de mauvaise humeur, du moins elle provoque son *CONROUX*. Ces expeditions chimeriques s'emploient à conjurer, & à calmer les orages, & les tempêtes: par leur vertu cachée, pourvu que la foi y soit, on amène les semences à une fertile, & copieuse recolte; on étarte tout ce, qui peut causer quelque dommage dans la campagne; on met en fuite les loups, & les autres bêtes feroces; on arrête les lièvres, & les cerfs; on empêche de courir tous les animaux, qu'on veut prendre; on apelle les poissons, & on les attrape sans le secours d'aucun instrument de pêche; on enchante la maladie, & la mortalité du bétail; & on fait crever avec de l'eau benite les chenilles, les mulots &c. De graves Auteurs, & je vous en ai nommé une partie, ont

écrit sur ces fadaïses- là avec autant de sérieux, que de crédulité.

CHAPITRE SOIXANTE ET DIX-NEUVIEME,

DE

L'ART MILITAIRE.

Passons maintenant de la charuë à l'épée : c'étoit dans le vieux tems, parmi les *Agriculturiens*, qu'on choisiffoit les gens de guerre; & au dire de *Vegetius*, de *Caton*, & de quantité d'autres Ecrivains, le labourage étoit la meilleure pepiniere des bons soldats. Suivant nos oracles sacrez, *Cain*, qui fut le premier combatant, & comme le Patriarche, le Fondateur de la *tuerie humaine*, étoit à la fois laboureur, & chasseur. *Janus*, & *Saturne*, les plus vaillans, & les plus anciens de la gent immortelle, avoient fait leur passage mortel dans l'Agriculture.

On croiroit donc, à juger des choses.

tes par l'aparence, que la science de Mars est quelque chose de beau: C'est elle, dit Valere Maxime, qui a produit la vaste puissance de l'empire Romain; cette puissance qui a reuni toute l'Italie sous un seul maître; qui a conquis tant de Villes également grandes, fortes, & opulentes, qui a subjugué les Princes, & les nations les plus formidables; qui a ouvert au peuple le plus belliqueux du monde, les embouchures, & les golfes de la mer; enfin qui lui a fait arracher, & franchir les barrières des Alpes, & celles du mont Taurus. Chez Ennius Scipion, l'Africain se vante de s'être ouvert le chemin du Ciel par le massacre, & par le carnage des ennemis. Cicéron, qui néanmoins avoit ses raisons de temperament pour mettre la Robe au dessus des Armes, soutient, que Hercule est monté aux Cieux, & qu'il s'est deifié par l'effusion du sang humain.

On prétend, que les Lacedemoniens, furent les Inventeurs de l'Art Militaire: aussi Annibal, avant de partir pour sa fameuse expedition d'Italie, voulut-il avoir un Lieutenant né, & natif de

Lacedemone. Sous la conduite, & par la direction de cet art sanguinaire, on a établi les Roïaumes, on a fondé les Empires, on a formé les societez Monarchiques, Aristocratiques, & Populaires; & pour l'avoir negligé, les puissances les plus redoutables, & les mieux affermies sont tombées dans une decadence, qui les a fait disparoître. Numance *la belliqueuse*, Corinte *la tres ornée*, Thèbe *la superbe*, Athène *la Docte*, Jerusalem *la Sainte*, Cartage *la Rivale de Rome*, & enfin Rome elle même, *la potentissime*, tous ces beaux, & bons Etats ont fondu, ils ne subsistent plus que dans le monde Historique. Or je vous demande, Messieurs, comment ces culbutes sont-elles arrivées? comment ces Colosses ont-ils été renversez? pour n'avoir point degainé quand il le falloit, ou pour avoir mal manié l'Épée par la lâcheté ou par la temerité des *Guerroians*, & sur tout par l'ignorance des Commandans, & de Generaux.

Voulez vous à present, voir en detail les loix de l'art Militaire? ces preceptes sont écrits d'une encre plus rouge

ge

ge, que celle du Dragon, puisque pour les écrire, ou pour les graver, on a trempé la plume, ou le burin dans le sang humain. Voici donc ces règles sanguinaires: prêtez vous y Messieurs de toute votre attention; vous ne savez pas ce, que Dieu vous garde. Mais n'allez pas prendre le change, s'il vous plait: quand je dis règles, j'entens les points sur lesquels un General doit être instruit: *Or sus*, écoutez des deux oreilles.

Tracer joliment, elegamment le plan du combat, ranger commodement votre Armée en Bataille, quand vous en aurez une, s'entend, attaquer l'Ennemi; le pousser; le presser; l'entourer; le battre à droit, à gauche, de front, en flanc, & à dos: tenir ferme, & combattre sous l'etendart, ou le drapeau du Capitaine; soutenir le choc; résister avec intrepidité aux efforts *urgens* de l'ennemi; le charger pour peu, qu'il plie; gagner du terrain; éviter, parer le coup qu'on vous porte; le recevoir avec une fierté dedaigneuse, & meprisante sur le bouclier; en devenir plus impetueux, & plus acharné sur l'en-

mi: entendre parfaitement le manège; ne point épargner l'éperon; conduire bien la bride; frirer, tourner son cheval comme une girouette: lancer trait sur trait, fleche sur fleche, dard sur dard; assener d'un bras nerveux, & adroit ses coups de lance, & de halebarde. Il faut attaquer l'ennemi en face, par les côtez, par derriere, selon les circonstances de tems, & de lieu; ne pensez jamais à faire descendre vôtre courage du cœur dans les jambes, avant que la victoire soit tout à fait desespérée. Avez vous le bonheur de mettre les ennemis en fuite? vous apercevez vous qu'ils commencent à tourner le dos? alerte! poursuivez vivement: egorgez, prenez, desarmez, pillez, atterrez, ramenez vos gens, rassemblez les, recueillez les débris de vôtre Armée; reparez-là, renouvellez-là, & si vous avez eu le malheur d'être battu, que cette disgrâce ne serve, qu'à vous animer, qu'à vous enflammer à la vengeance contre vôtre vainqueur! voila, Messieurs, les humains, les pieux, les charitables devoirs, tant de l'officier, que du soldat.

H.

Il est aussi du ressort de l'art Militaire d'enseigner à équiper une flotte, à bâtir une Citadelle, à fortifier un camp; à placer une garnison, à élever un rempart, à former une Terrasse, à vider un fossé, à creuser une mine, à fabriquer des machines, à bien choisir les Armes, à attaquer, ou assiéger une place fortifiée, à faire escorter un convoi à inventer des surprises, & des tromperies, à dresser des embuscades, à employer toute sorte de ruses, d'impostures, & de s'englorifier, quand elles réussissent. Encore une petite peinture de la Morale Militaire : je tomberai dans la redite : mais qu'importe ? on ne fauroit trop rebatre sur une belle chose, qu'est ce que c'est donc, que le droit de l'Epée ? faire impunément, & en tout honneur, par la raison du plus fort, tout ce qui peut tendre à la destruction, à l'extermination de son prochain. Par exemple : assiéger les villes, lancer des fleches, faire jouer les machines meurtrieres, & ruineuses, percer les murailles, renverser les tours, escalader les murs, mettre le feu par tout, demolir les Forteresses, dépou-

iller les Temples sans égard, ni respect pour la Divinité, piller, bruler, saccager les places prises d'affaut; mettre le bourgs, & les châteaux, les palais, tous les Edifices en un monceau de pierres; ravager les campagnes; se moquer des lois divines, & humaines, les fouler aux piez; forcer les femmes mariées, de quelque rang, de quelque qualité qu'elles soient; attenter à la pudicité des veuves; enlever les filles, ou les violer; des citoïens, blesser les uns, emprisonner les autres, emmener par force les uns, ou les transporter, & tuer, egorger, massacrer impitoïablement les autres. Enfin la guerre est une discipline uniquement occupée à tourmenter nôtre deplorable espece, & à la depeupler: le seul but de cet art barbare, c'est d'indiquer, & de fournir aux mortels les môiens de s'illustrer par la destruction des villes, & des societez; c'est de former de braves, & vaillans homicides, parricides, assassins, meurtriers; enfin le but de l'art Militaire, c'est d'eteindre toutes les impressions de la bonne nature, & de

TRANS-

transformer le cœur humain, en cœur de Tigre, & de loup enragé.

Sur ce pié là, il faut conclure, que le métier de Mars, ce métier au quel on a attaché tant de gloire, n'est, après tout, que *la Tuerie* commune d'une partie du genre humain; c'est un brigandage autorisé par le consentement unanime de nôtre espèce extravagante, & furieuse; & on peut dire, que les soldats sont des voleurs armez, qu'on paie pour le malheur funeste de la République.

Je fais ici un raisonnement: obligez moi, Messieurs, de la remarquer, car il me paroît fort, & je defierois Aristote, avec toute son Artillerie logique, & pedantesque, d'y repliquer. La guerre est incertaine dans ses événemens & dans son succès; c'est la Fortune, qui decide le procès; c'est elle, qui donne la victoire; & cette Reine de toute réussite, fait cela d'une autorité si absolue, elle juge la cause si despotiquement, que elle ne fait pas même l'honneur à l'Art de le consulter là dessus; c'est un fait si certain, si bien établi sur l'expérience de tous les siècles, que
vous

vous n'oseriez en disconvenir : puisque donc, c'est la Fortune, & nullement l'Art, qui fait vaincre, à quoi bon les stratagèmes, les Embuches, & tous les autres preceptes de la science Militaire? n'est-il pas vrai, que par tout où la Fortune preside, & domine, tous les efforts de l'Art sont inutiles? l'Argument est geometrique, *ergo* demonstratif.

Cependant le divin Platon est assez sot pour approuver, & même pour louer la guerre: qui le croiroit? ce mortel, qui n'en cédoit guère aux Dieux, ordonne dans sa République imaginaire, qu'on ait grand soin dans les petites Ecoles, d'instruire les enfans dans l'art militaire; & de les y appliquer des qu'ils ont la force de porter les armes. Cyrus, ce Monarque si vanté dans l'Histoire, & encore plus dans le Roman, disoit, que la guerre n'est pas moins nécessaire, que l'Agriculture. Je le pardonne à ces deux *illustriſſimes* Damnez: mais des Saints? des Saints se declarer partisans du carnage? quel scandale! néanmoins, Saint Augustin, & Saint Bernard, tous deux menant une
vie.

vie canonisable, tous deux Docteurs Catholiques dans l'Eglise du Seigneur, ont approuvé, je ne sai où, l'art de s'entrogger dans les formes. Les Saints Peres de Rome se sont bien gardés, dans leurs decrets de desapprouver la guerre, & loin de la condamner, eux mêmes la font quelque fois en personne, & en vrais Cefars. Jesus Christ & les premiers Professeurs de son ecole, c'est à dire les Apôtres, enseignoient pourtant une doctrine formellement opposée.

Enfin, dans la suite, malgré l'homme Dieu, & les anciens Officiers de sa divine, & toute puissante Couronne; oui en depit du Fils de Dieu, la sagesse, la bonté incarnée, & de ses disciples, l'art en question a obtenu un rang considerable dans l'empire de l'Espouse mystique: cela s'est fait par l'institution de toutes ces sectes de milice benite, & sacrée, qu'on nomme les Ordres de Chevalerie: toute la Religion de ces pretendus soldats de l'Eglise git dans le sang, dans le massacre, dans le brigandage, & dans la piraterie: mais on les enrolle sous le beau, & specieux pre-

pretexte de defendre la Foi, d'en faciliter la propagation; c'est plus qu'il n'en faut pour les consacrer, pour les rendre venerables, fussent-ils de francs scelerats.

A voir cette depravation effroiable, ne diroit-on pas, que nôtre bon Sauveur a voulu manifester son Evangile, non par la predication, & le ministere de la parole, mais par la force, & la violence des Armes; non par la persuasion, par la charité fraternelle, & par le mattire, mais par les menaces, & horreurs de la guerre, par le massacre, & le carnage des humains. Vous noterez, que ces Chevaliers ne sont pas contents de *Guerroier* contre les Turcs, les Sarasins, & les Idolâtres; eux soi disant chrétiens, combattent aussi sur terre, & sur mer, contre leurs Freres en Christ.

La milice, & la guerre engendrent même des Apôtres, ou Evêques, c'est la même chose; & en celà, peut-on voir une production plus monstrueuse? Il s'est même donné plusieurs Batailles au sujet du Souverain Pontificat; & comme dit fort bien ce Saint Evêque de

de Camore, ce n'a pas été sans avoir fait repandre le sang de ses Freres, que le Pontife est entré dans le Saint des Saints: mais en recompense, quand on a bien bataillé pour la Chaire inspirée, & infailliblement inspirante de Saint Pierre, celà, es stile Papal, s'appelle avoir éprouvé toute la constance du martire: si bien qu'au lieu, que les autres martirs donnent leur sang, & leur vie pour Jesus-Christ, ceux-ci d'une espece toute nouvelle, aqurent la glorieuse couronne du martire, à force de tuer des chrétiens.

Les Auteurs, qui ont écrit de l'art Militaire, sont Xenophon, Xenocrate Onozandre, Caton le censeur, Cornille Celle, Ignius, Vegetius, Frontin, Elien, Modeste, & quantité d'autres Anciens: les plus recens, Volturius, Nicolas de Florence, Jaques de Pourlis, & quelques autres, mais en fort petit nombre. Tous ces Docteurs n'ont traité, que la Theorie, ou speculation de l'art militaires, en quoi ils sont beaucoup moins dangereux, que les Professeurs pratiques de cette science là. Au reste, les titres, les dignitez, les de-
grez

grez de cette etude ne font pas les noms honorables de Bachelier, de Docteur, & de Magistrat : ce n'est pas non plus dans cette Ecole-là, que se font les Empereurs, les Ducs, les Marquis, les Barons, les Chevaliers, les Capitaines, les Centurions, les Decurions, les Cornettes, les Enseignes, & autres titres de noblesse, dont l'ambition, ou l'injustice est la vraie source. Les honnêtes, & venerables qualitez de cette Profession sont celles de voleur, de perceur de murailles, de Ravisseur, de coupe jarret, de Brigand, de Sacrilege, de Bretteur, de corruptueux du sexe, de maquereau, *solteneur de Bordel*, de *paraffier*, d'adultere, de traître, de concussionnaire, de larron de bétail, de Joueur, de blasphémateur, d'empoisonneur, de patricide, d'incendiaire, de pirate, de Tiran &c.

Voulez vous, Messieurs, voulez vous exprimer par un seul mot tous ces differens genres de vice, & de sceleratesse, prononcez seulement le nom de soldat. Qui dit soldatesque, dit la lie barbare des scelerats : gens poussez, par un mauvais instinct, à toute force

te

te de crimes. Chez cette nation perverse la licence de commettre généralement toutes les iniquitez, s'appelle une honnête, & noble liberté; cherchant de tous côtez à causer du dommage; regardant l'Innocence, comme une espèce de mort; & faisant tous ensemble comme un seul corps avec le Diable, qui est leur chef, aussi bien que leur Pere; & dont ils sont à la fois les membres, & les Enfans. *Son Corps*, dit Job, *ressemble à des boucliers en ovale, & de fonte; il est couvert d'écailles qui se pressent; & dont l'une est parfaitement jointe avec l'autre: il n'y a pas entre elles le moindre soupinail: elles sont unies, & comme collées ensemble; enfin, elles se tiennent d'une maniere si forte, si ferrée, qu'on ne pourra jamais les separer: elles tiennent ainsi les unes auprès des autres, par ce que elles se sont assemblé, réunies contre le Seigneur, & contre son vint, ou son Christ.*

Les parures de la milice, ce n'est ni la pourpre, ni le collier, ni l'Anneau, ni la Couronne; ce sont des blessures deyant, ou derriere; c'est un corps tout coulé de cicatrices. On ne fait ja-

jamais la guerre, qu'il n'en coute à une infinité de gens, ou le bien, ou la santé, ou la vie. D'ailleurs la pratique, l'exercice de cet art-là est la ruine des bonnes moeurs, des Loix, & de la piété; car la guerre combat formellement, diametralement nôtre Seigneur Jesus-Christ, sa beatitude, sa paix, sa *allé-
gion*, ou charité, son Innocence, sa patience, & toutes les autres vertus de ce grand prototype, de ce modele accompli.

Après cela viennent les recompenses, & qui sont elles, à vôtre avis, Messieurs? une fumée de noblesse acquise par l'effusion du sang humain; une extension de puissance, par une passion insatiable de dominer, de posséder: & qu'on gagne avec la damnation éternelle d'un grand nombre de pauvres ames. Car la victoire étant le but de toute guerre, on ne sauroit vaincre sans commettre un homicide; & au contraire, on ne peut être vaincu sans perir misérablement. Ainsi les soldats meurent en réprovez, & le peché, fort mauvais Auteur, leur fait une Epitaphe abominable.

Pour ceux qui tuent? ils agissent injuste.

justement, quand même ce seroit pour une bonne cause: car enfin, leur intention n'étant pas de combattre pour la justice, mais pour le gain, & pour le butin, ce sont des meurtriers impies à l'égard de ceux, qu'ils égorgent, qu'ils massacrent par un motif criminel. Si quelques uns sont tuez justement, le *Tueur* se met lui même au rang des boureaux, & merite qu'on lui rende les honneurs dûs à cette belle charge, au noble emploi *de maître des hautes oeuvres*; & comme les loix établissent des peines contre les brigands, contre les incendiaires, contre les ravisseurs, contre les homicides, contre les coupes jarrets, tous les guerriers, comme gens qui desolent le genre humain, quelque nobles, qu'ils soient, si la Justice étoit bien, & dûment administrée, étant dans le cas des malfaiteurs, devroient subir les mêmes peines.

CHA:

CHAPITRE QUATRE VING-
TIÈME

DE

LA NOBLESSE.

Elle tire son origine donc de la milice: & par une consequence des plus droites, & des mieux liées, cette beauté de sang, & de race, qui fait une si grande distinction dans la société humaine, cet avantage purement *ideal*, dont les hommes s'enflent si fort; la noblesse enfin, prend tout son lustre, tout son éclat du carnage, & des horreurs de la guerre; c'est-là le digne fondement de tous ces honneurs, qu'on rend à cette noblesse, & qu'on lui marque par des temoignages extérieurs de respect, & de veneration.

De cette source cruelle, in humaine, meurtriere, & toute licentieuse coulerent les presens, dont l'ancienne Rome honoroit ses soldats: tant de sortes de
Cou-

Couronnes: la civile, la murale, l'obfidionale, la navale; tant de dons militaires; les brasselets, les javelots, ces ornemens, qu'on nommoit *phalera*, les colliers, les anneaux, les statues, & les Images; tels étoient chez ce peuple tout consacré au Dieu Mars, dont il avoit la sottise de se croire descendu, tels étoient, dis-je, chez lui, les commencemens, & comme l'inauguration de la noblesse. Les Carthaginois donnoient à un citoien autant d'anneaux, qu'il avoit combatu de fois, ou qu'il s'étoit trouvé de fois dans les engagements, & dans les batailles. Chez les Iberiens on érigeoit sur le tombeau d'un mort autant d'Obelisques, ou d'Arcs de triomphe, que le defunt avoit tué d'ennemis.

Quand les Scites faisoient un repas public, & solemnel, le convive, dont l'épée étoit pucelle, & qui n'avoit jamais envoyé personne chez les morts, n'osoit prendre la coupe, qu'on portoit à la ronde, cela lui étant expressement défendu. Les Macedoniens avoient une loi bizarre, & bien honteuse à la nature humaine; quiconque avoit porté

T t

les

les Armes, & n'avoit oté la vie à aucun ennemi, on le faisoit marcher avec un licou, pour lui faire honte de sa poltronnerie, & de sa lâcheté.

Chez un certain peuple de l'Alemagne, un homme ne pouvoit pas travailler, par la fonction conjugale à la propagation de nôtre espèce, avant qu'il eût contribué à la détruire; & pour m'exprimer sans detour, afin d'obtenir permission de prendre une femme, il falloit aporter au Roi la tête d'un ennemi de l'Etat. Il est même arrivé, que l'indignation, que le ressentiment a poussé plusieurs gens à opprimer leur patrie, parceque, selon eux, on ne rendoit pas assez de justice à leur bravoure, & qu'on ne récompensoit point assez à leur gré, les grans services qu'on leur devoit. Cela se prouve par les fameux exemples de Coriolan, des Graques, de Silla, de Marius, de Sertorius, de Catilina, laissons passer ce dernier pour le nombre; mais sur tout, c'est ce qui paroît dans l'Histoire Romaine, par la rebellion trop efficace de l'ambitieux Cesar.

Si donc nous recherchons la naissance

cc

ce de la noblesse, nous trouverons, que elle en est uniquement redevable à une perfidie scelerate, & à la cruauté: en reflechissant sur son entrée dans le monde, il nous paroîtra visiblement, que elle s'est accruë par une milice mercenaire, & par le brigandage. Voulons nous creuser jusqu' à la source des Roïaumes, & des Empires: nous y decouvrons d'horribles, & barbares parricides entre les freres, & les parens; des mariages funestes; des peres detrônés par leurs enfans; des Princes egorgez, non obstant le lien sacré du serment de fidelité. Mais aprofondissons un peu ce grand sujet.

Après tout, qu'est ce que c'est que la noblesse? une forte iniquité, une dignité puissante, qu'on a reçu de la sceleratesse; une benediction, un heritage de toute ce qu'il y a eu de plus mechant dans la posterité humaine, & dans les generations. Les Histoires sacrées, & profanes, tant Anciennes, que modernes, nous convainquent de ce que j'avance ici. Peu après la creation de l'Univers, Adam déjà transgresseur, eut, comme bien savez, premie-

rement Caïn, qui fut laboureur de son metier; & ensuite le bon Abel, qui exerça la *Bergerie*. Par cette couple de Freres, il le fit dans la Famille de nôtre premier Grand Pere, comme un chemin fourchu: Caïn fonda la noblesse; & Abel la Roture: le premier, qui, vivant selon la chair, étoit cruel, & superbe, persecutant, par une opposition, qui dure encore, son frere, qui vivoit selon l'esprit, commit un Fratricide en égorgeant l'innocent Abel: mais la condition Bourgeoise, & populaire, fut retablie par Seth, le troisieme fils d'Adam.

Vous voiez donc bien, Messieurs; & si vous ne le voiez pas, c'est vôtre belle faute, que Cain debuta par un assassinat fraternel, à fabriquer la milice, & la noblesse: car se moquant des loix de Dieu, & de la nature; comptant sur ses propres forces; & usurpant la Domination, il s'avisa de bâtir des villes, de se créer Empereur; & par là, il commença, par la violence, par la rapine, par l'esclavage, & par les loix de l'injustice, de la tyrannie, à opprimer les hommes, que Dieu a fait libres,
&

& pourvûs du droit naturel, en suite, les mortels, aiant aussi meprisé les jugemens du Monarque suprême de l'Univers, toute chair s'étant corrompuë, s'étant souillée par des conjonctions, par des accouplemens illicites, & apparemment incestueux, ou monstrueux, de là nâquirent ces Geans, que le Saint Esprit apelle, par interpretation, & par excellence, *les puissans du siecle, les hommes fameux.* Voilà, mes Freres, la vraie, & la plus commode definition de la noblesse, n'en demeurez vous pas d'accord, & pouvez vous vous empêcher d'admirer une recherche si profonde, une decouverte si curieuse?

Ce n'est pas le tout: il s'agit de prouver cette definition; & voici comment je m'y prens: ces Messieurs les Geans, c'étoient de mauvais garçons, a fin que vous le sachiez: ils opprimoient les pauvres; ils faisoient gloire de voler, & le pillage frisoit leur elevation: fiers, orgueilleux de leur fortune, & de leurs richesses, ils ne visoient qu'à perpetuer, qu'à eterniser leur nom; & pour y reüssir, ils le donnoient aux contrées, aux villes aux

montagnes, aux fleuves
 & même à la Mer. Et
 Messieurs, car on ne pe
 ter; & d'ailleurs, je vou
 chement, naturellement
 ve un grand goût à la
 une fois donc, Cain est
 du vaste, & *illustre*
 noblesse: or ce Cain ne
 faut que je vous le pe
 ture: il avoit le naturel
 coeur faux, envieux, &
 cacher la noirceur de sa
 Dieu voulut bien lui fair
 ble reprimande, s'en so
 comme de rien: le sce
 à dissimuler sa colere, s
 lonté; & cela pour mi
 ourdir une trahison; il
 son frere, qui surement
 pre sang du côté de per
 car alors les cocus, & l
 ent encore dans l'aver
 que je croi, pas fort av
 en second homme en
 le blasphème à la malec

Voilà, Messieurs, vo
 res, & les plus ancien

la respectable noblesse, ce sont là ces vertus, ces esprits, ces naturels, dont, encore aujourd'hui, elle se pare, & se fait un si bel ornement: l'Architecte, l'Auteur de la noblesse, c'est le Pere de ces Géans, que Dieu, dans son repentir, fut obligé d'exterminer par le deluge universel, quelle peuplade pour l'Enfer! il ne garda de tout le genre humain, que Nohé, personnage juste, honnête homme dans les generations de Seth, Dieu ne conserva que lui, & sa famille, qui, sans les femelles, dont il n'est fait nulle mention, ne consistoit, qu'en trois mâles, savoir Sem, Cham, & Japhet.

Après l'Inondation generale, & les eaux s'étant refugié, je ne sai où, la posterité *Noamique*, à l'exemple des anciens Géans, s'appliqua aussi à bâtir des Villes, à fonder des Roïaumes, & Dieu les laissa faire. C'est pourquoi depuis Noé jusqu' à Abraham le Croïant, l'Ecriture ne dit pas un mot des Justes, s'il y en eut quelques uns, qui passerent sur la terre, comme il faut le croire charitablement pour l'honneur de nôtre espèce. La raison de ce grand

silence, c'est, que depuis le Deluge jusqu'au Pere, & Patriarche Abraham tous les hommes, ou tres-peu s'en luit, furent des Artisans de noblesse, c'est à dire, que, par l'impression du Fils de Noé, qui, par parenthèse, valoit pas le bon homme, il s'en alloit bien, les hommes retravaillèrent sur nouveaux frais, à ressuffiter la ferocité du plus fort, l'impieté, confusion, la puissance, la milice, violence, l'oppression, la chasse, luxe, la pompe, la vanité, & les tres *stigmates*, ou flettrissures de la blessé.

Destrois fils de Noé, Cham parvint à dominer sur tous les Roiaumes, mourut revêtu de cette Monarchie universelle, qui a irrité le grand, & voracious appetit de tant de Princes ambitieux: mais devineriez vous bien, pourquoi Cham fut élevé à ce pouvoir suprême? Je vous en défie: c'est qu'il étoit encore plus scelerat que ses frères, ce qu'il fit bien voir en plaisantant sur la turpitude, sur la *vergoigne* de son frere, qui, faute de conoître la vertu

vr

vante de son tres- bon, & tres mau-
vais ouvrage endormi dans le vin.

Pour parler en stile généalogique du
Saint Esprit, Cham engendra Nimbrot;
l'Écriture dit, qu'il étoit *puissant sur la
terre, & un vigoureux chasseur contre le
Seigneur.* Celui-là fit bâtir Babilône,
cette grande, & celebre ville, & il
donna lieu à confusion des langues.
Nembrot, Nimbrot, ou Nemrot, qu'
importe? Nembrot, donc entendoit
la Politique, & donna des regles sur
l'administration Roiale: il distribua
les degrez de noblesse, les honneurs, les
dignitez, les charges, les offices, &
Armes, ou les Images. Ensuite, &
delà vinrent les loix établies contre les
Roturiers; on introduisit l'esclavage,
& l'exaction tyrannique sur le peuple:
de là vint la coutume d'assembler des
armées petites, mediocres, ou grandes;
enfin, delà s'éleverent ces guerres san-
glantes, & ruineuses, dont le genre hu-
main est tout infecté.

Les Fils, & successeurs du Monar-
que Cham, furent Chus, dont les É-
thiopiens se vantent d'être descendus;
Mizraim, le fondateur de la société:

T t 5

Egi-

Egypienne ; & Chanaan , le germe
 & la tige des Cananéens : ces nations
 étoient braves ; opulentes , si vous voulez
 & nobles de la plus haute noblesse :
 avec tout cela l'Eternel n'en voulut po-
 int ; & loin de les adopter , comme son
 cher peuple , son peuple choisi , il les
 reprouva , il les maudit ; il en fit pré-
 sent avec une infinité d'autres , au grand
 Diable d'Enfer.

Après une longue enfilade de gene-
 rations , si j'étois bon Chronologiste je
 vous en dirois le nombre sans me trom-
 per d'une année. Dieu prenant enfin
 soin de sa gloire , & de sa vérité , se
 choisit *Derechet* un homme juste , &
 dont il avoit créé l'ame à son plaisir
 Vous voyez bien , Messieurs , que me
 voila venu à Saint Abraham : Dieu le
 forma tout exprès pour se susciter , au
 milieu de la corruption generale , une
 semence pure , un peuple santifié ; &
 pour le distinguer de toutes les autres
 nations , voulant une marque autre part ,
 que sur le nez , il ordonna le Sacre-
 ment de la Circoncision : Sacrement
oui da , Sacrement ; mais sans vertu ,
 sans grace ; & comme il ne consistoit
 que

que dans une operation douloureuse, on peut dire en jargon Theologique, qu'il agissoit *par l'oeuvre operée, ex opere operato*. Au reste quelque raison que le tres-haut put avoir pour marquer son peuple par cet endroit là, il faut toujours convenir, qu'une Theocratie valloit bien un prepuce.

Abraham eut deux fils, l'un de sa servante, & par consequent batard, nommé Ismaël; & l'autre de son epouse, *ergo* fils legitime, ce fut Isac. Or Ismaël devint farouche, & Archer, autrement *Tireur d'Arc*, homme noble, & puissant, Prince, & Chef des Ismaelites, aiant donné à sa race son nom, que sa nation a toujours conservé: Dieu le benit dans la guerre, & dans le brigandage; disant, *sa main sera contre tous; & tous leveront la main contre lui, & il plantera ses tabernacles vis à vis de ses freres: Dieu confirma donc sa noblesse dans la rapine, & dans la milice.*

Isac perseverant dans la Justice de son pere dont il avoit herité, faisoit paître ses troupeaux; & de sa femme Rebecca il engendra deux fils, Esau, & Jacob: Esau ne trouva rien moins, que

grace devant le Seigneur; il encourut la haine de Dieu, dont il étoit pourtant l'ouvrage; & effectivement c'étoit un haïssable *corps*: il étoit roux comme Judas, velu comme un ours; grand chasseur, portant la carquois; d'ailleurs gourmand, & si esclave de son ventre, qu'il eut la lacheté de vendre son droit d'ainesse, pour un plat de bouillie, ôh le goinfre! Je ne pourrois jamais le croire, si le Saint Esprit ne me le disoit. Ce vilain Monsieur ne laissa pas néanmoins de monter bien haut; il fut le puissant Prince des Iduméens; recevant du Ciel la benediction de la noblesse dans la rosée d'en haut, dans *le glaive*, & dans *l'excussion* du Joug.

Pour Jacob? c'étoit un grand homme de bien; & on ne peut rien lui reprocher, que d'avoir, si non friponné, du moins escamoté benediction de son Pere mourant. Obligé de se dérober à la haine de son brutal de frere, il se réfugia chez Laban, son oncle maternel, qui le fit Inspecteur, ou *Gardeur* de ses cochons, & autres bêtes plus considerables. Le Berger Jacob, epris des charmes de Rachel, sa belle Cousine,

ne,

ne, pour en obtenir la possession, servit sept ans, comme un pauvre esclave: au bout d'un terme si long pour un Amant passionné, on le marie, mais on le trompe en lui donnant l'ainée au lieu de la cadète: autres sept années de servitude, qu'il faut courir pour Rachel, bien entendu, que ce sera avec dispense de Dieu touchant la poligamie: l'Époux abusé entre donc dans la nouvelle carrière de service; & il la fournit avec tant d'ardeur, qu'au lieu, que l'impatience amoureuse auroit fait enrager tout autre, ces sept ans lui semblerent des heures. Jacob prit le nom d'Israël, nom, qu'il laissa si bien sa posterité, dans la suite, on apella les descendans *le peuple d'Israël.*

Dans la bigamie, ou, ce qui est la même chose, avec ses deux femmes, l'ami du tout puissant *procrea*, engendra une lignée nombreuse: il eut douze garçons; cette fécondité n'étoit pas sans un de ces misteres tipiques, dont l'Ancienne économie est si pleine, que elle en regorge. Crainte que vous n'ayez oublié les noms de ces douze Fils, les voici, & je veux les compter par

T t 7

mes.

mes doigts : Ruben , un ; Simeon deux ; Levi , trois ; Juda , quatre ; Issachar , cinq ; Zabulon , six ; Joseph sept , Benjamin , huit ; Dan , neuf ; Nephtali , dix ; Gad , onze ; & Asar , douze ; justement , il n'en manque pas un seul ; or ce furent ces douze *Jacobites* , qui partagerent l'*Israelitisme* en douze tribus.

Pendant que Jacob gouvernoit sa grosse famille , il arriva une aventure qui lui causa bien du chagrin ; mais il ne savoit guere , le bon Patriarche , ce que Dieu lui gardoit . Le celebre Joseph , vendu par ses freres denaturez , & qui crevoient d'envie contre ce *sonneur* innocent , fut transporté en Egypte : là instruit à la maniere du pais , il devint un tres-habile Docteur dans l'interpretation des rêves ; & son erudition Prophetique alla même si loin , qu'il voïoit clairement l'avenir au fond du verre . Joseph possédoit à fond l'art de l'economie ; si bien que par la finesse de son genie , naturellement des plus penetrans , il inventa de nouveaux expediens *burseaux* pour amasser une copieuse Finance , & pour multiplier les

im

impots, talent le plus estimé dans les Cours!

Aussi le Roi Pharaon conçut-il une haute estime pour cet étranger; & croiant ne pouvoir trop lui marquer de considération, il l'établit Prince sur toute l'Égypte: sa Majesté, pour cela, ne pouvoit pas s'empêcher de le créer Chevalier, suivant le cérémonial de la Cour d'Égypte; & vous ne ferez point fâchez de voir ce qu'on fit, si vous ne le savez déjà, de voir, dis je, ce qu'on fit pour métamorphoser un chetif esclave en Grand, en premier Seigneur du Royaume: le Monarque lui mit au doigt un anneau, apparemment un diamant de prix, il lui orna le cou d'un beau collier d'or; servant de valet de tailleur, ou de valet de chambre, il l'habilla lui même à la Cardinale, je veux dire de pourpre; savoir si Pharaon ne ceignit point l'épée, ne donna pas l'Accolade. L'Historien inspiré n'en dit mot, & peut-être est ce une omission involontaire: mais le Roi fit monter son nouveau Ministre, ou plutôt le Lieutenant général de sa Couronne, sur un char, probablement magni-
fi.

fique, comme si c'eût été pour un triomphe; & le Crieur public marchant devant, je ne sai s'il étoit à pié, ou à cheval, & s'il avoit sa trompète, il ordonnoit, *de par le Roi*, à tous les sujets, de tout sexe, de tout rang, & de tout etage, de reconoître la noblesse de Joseph; de le regarder comme gentil homme de bon, & franc alloi; & desormais de le respecter comme Prince de l'Egipte, sous le quel titre on devoit lui obeir aveuglément. Que ce Pharaon-là étoit bon Prince! la jalousie de la suprême Autorité ne le rongeoit point; ne craignant nullement de se donner un rival dans son favori.

Les Perses avoient une coutume toute semblable, & le Roi s'y prenoit de la même maniere pour ennoblir: c'est ce, que nous voions dans le livre d'Esther, lors que le Roi Artaxerxes fit Chevalier ce bon Mardochée, hebreu, & oncle de la Reine, le quel triompha si glorieusement de son fier ennemi, vous savez tout cela, comme vôtre *patenotre*. Cet usage de créer des nobles subsiste encore à present chez les
Rois,

Rois, & les Empereurs: mais souvent les motifs n'en valent rien: les uns achètent la *Gentil hommerie* à beaux deniers comptans; les autres aquerent la noblesse par le maquerellage; ceux là par le parricide; & ceux-ci par les empoisonnemens.

Plusieurs se sont ennoblis, & en même tems enrichis par la noirceur de la perfidie, & de la trahison: c'est ce que l'Histoire nous apprend d'Entichrate, de Philocrate d'Euphorbe, & de Philagre. La plûpart s'élèvent au degré de noblesse par la flaterie, par la medifance, par la calomnie, par la fourberie, & par l'imposture. Quantité sont devenus nobles en prostituant leurs femmes, ou leurs filles aux Monarques, en sacrifiant l'honneur domestique à l'Idole de la Fortune. Combien de Roturiers, voire de plus basse roture, *Gentilhommissiez*, par la chasse, par le brigandage, par les assassinats, par la forcellerie; & par je ne sai combien d'autres, ou nullement convenables, ou absolument criminels?

A propos Messieurs, où avons nous laissé Joseph? oh! je le voi, & je le re-

reprens. Ce Gouverneur de l'Egyp^te, étant tout puissant à la Cour, se maria, vrai semblablement à une haute, & riche Païenne; & il engendra de concert de compagnie avec sa moitié, Manassé, son fils aîné. Joseph, enflé de sa noblesse aventuriers, affrontant, méprisant sa race; & non sans commettre un gros péché mortel, fit cette déclaration également impie, & dénaturée: Dieu m'a fait oublier mes travaux, & la maison de mon Pere. Par cette raison-là le pauvre Manassé, païant pour la sottise de son Pere, ne reçut que la benediction subalterne, pour ne point dire *maudissante*; & son cadet Ephraïm lui fut préféré. Enfin Joseph, quoique fils de Jacob; & conséquemment païtri du limeon béni, du sang favorisé, n'entra point dans les bonnes grâces de l'Eternel; ou du moins il les perdit; & pourquoi? A cause qu'il étoit une personne de qualité, & que la condition de noble, loin d'être du goût de Dieu, lui déplait tres-fort. Oui, mes Freres; ce fut par cet endroit là, que son Altesse, le Prince d'Egyp^te ne fut point jugé digne d'avoir son nom
par

parmi les tribus d'Israël: toute la grace, qu'on pût lui faire, ce fut d'accorder cet honneur-là à Ephraïm, & Manasse ses deux *progenitures*. Encore ces deux Seigneurs, remarquez bien cela, n'eurent jamais aucun Prophète dans leurs tribus; & n'ayant absolument reçu que la plus petite benédiction, leur Fortune, toute temporelle, toute pour ce monde, ce ne consista que dans la force, & dans le grand nombre des Familles.

Or le peuple d'Israël passa plusieurs Generations en Egypte; & il exerçoit la *Bergerie* dans la terre de Gessen: ces étrangers, ayant provigné, pullulé en une grande, & puissante nation, devinrent suspects, & odieux à la Couronne, & à la noblesse d'Egypte; ce qui fit, qu'on resolut de les exterminer. Dans cette vuë-là on les attache à des ouvrages de bouë, & de brigue; on les accable des travaux les plus bas, & les plus durs, qu'il y ait; on les traite en esclaves du dernier rang; &, chose affreuse! pour ne point leur laisser de semence sur la terre, on se faisoit de tous les garçons, qui entroient au
mon-

monde, & on les jettoit dans le Nil, au grand contentement des Crocodiles.

Comment Dieu se sert de tout ! oh qu'il est bien vrai, que la sceleratesse, & le neant sont entre ses mains ; & qu'il en dispose comme de l'Etre, & comme de l'Equité. Ce cruel edit contre les enfans mâles des Israélites produisit une des grandes merveilles de la toute puissance. Un jour la fille du Roi, prenant le frais sur le bord de la Riviere, car il fait chaud en ce pais-là, voit un berceau nageant, & qui portoit un joli *poupon* : la bonne Princesse, frappée d'un spectacle si touchant, sauve l'enfant, l'adopte, & le nomme Moïse, nom qui signifioit l'aventure. Ce petit *Rechapé* fut donc nourri à la Cour sur le pié, non seulement de Prince du sang ; mais même de fils du Roi ; & comme on lui donnoit une education conforme à sa naissance adoptive, il fit avec succès tous ses exercices ; vous jugez bien, que les sciences sur tout le Catéchisme, la Theologie, la Foi du pais lui fut enseignée avec beaucoup de soin, & d'application.

Moi-

Moïse donc devenu gros Seigneur, & habile homme, fut nommé par Pharaon à la charge importante de Generalissime contre les Ethiopiens. Je ne fai si ce fut pendant la guerre, ou après la paix : mais il est certain de toute certitude, qu'il fut fiancé avec la Princesse fille du Roi d'Ethiopie. Une si haute elevation lui attirant beaucoup d'envieux, & d'ennemis, comme il arrive dans toutes les Cours, obligé de se bannir, il prend la fuite, & se retire à Madian : là, s'étant battu, en brave, pour quelques *pucelles*, contre des bergers de la contrée, cela lui valut un beau, & bon mariage avec une de ces filles, qui étoit celle d'un sacrificateur.

Enfin, Moïse, parvenu à la maturité de l'age, & de la sagesse, conut qu'il étoit Hebreu. A lors, il retourna dans son país natal, où renonçant à la noblesse, à toutes les grandeurs de l'Egipste, & fortifié, par une vocation extraordinaire de Dieu, il se mit à la tête du peuple d'Israël. Vous savez, Messieurs, combien ce Lieutenant du tres-haut, & qui, quoique dans un autre

tre

1004 *De l'incertitude, & van*
tre sens, étoit *Vice dieu*, comme
Saint Pere le Pape, vous sav
bien il opera de prodiges avant
voir arracher à l'Egipte la na
primée; les Miracles tomboie
me la grêle: Il en vint à son h
neanmoins: la mer s'ouvrit
eusement; elle se mit en haie
laisser passer; & Pharaon s'im
qu'il n'y avoit, qu'à courir ap
livrer aux poissons lui, & t
Armée.

Le peuple errant aiant furie
irrité le Ciel par la fabrique,
theose du Dieu Veau, Moïse
colere, comme de raison, pr
vec soi l'elite, & les plus bra
tribu de Levi, leur fit ce terri
mandement: *mettez tous des*
vos cuisses; & allant, & ven
chacun égorge son frere, son ami
plus proche: puis après cette ex
massacrante, qui fut environ d
trois mille hommes, le Vice-
donna sa Sainte benediction,
dit *vous avez aujourd'hui cons*
mains dans le sang, chacun dans
& dans son frere; & la benedi

Jacob, de Simeon, & de Levi est complete: les apellant des vases guerriers d'iniquité, dont la fureur est maudite, opiniatre, & l'indignation dure: nouvelle maniere de bénir; mais aparemment c'est un Mistere; donc silence à la raison.

Ce fut donc par cet insigne parricide, que la noblesse commença en Israël: car ce fut dans cette conjoncture-là, que Moïse ce grand Pasteur d'Israël, établit sur son troupeau des Princes, des chefs, des officiers d'Armée, des tribuns, des Centeniers des *quinquagenaires*: on choissoit pour cela dans les tribus, & dans les parentez, les hommes les plus courageux, les plus propres au combat; & celui qu'on croïoit surpasser tous les autres en bravoure, & en habilité militaire, on le faisoit le Prince, & le Juge de la nation.

Je dis *Juge*, Messieurs; car les Rois ne viarent que long tems après: ceux qu'on mettoit au Timon, & à la tête du Gouvernement, portoient le titre de Juges.

Josué, noble, robuste, & bon guerrier, qui avait mis plus d'une couronne

nc

ne par terre; enfin après Moïse fut revêtu de cette dignité. Josué acheva sagement sa carrière, & les accommodant pour le Gouvernement populaire; mais ces ordres tombèrent bien tôt dans l'oubli de la liberté, la grande peste pernicieuse de la monarchie, s'étant élevée, qu'on pourroit surmonter, ils n'épargnerent pas la tribu de Jacob. La tribu de Ruben, celle des douze, qui se divisèrent par cette division intestine, fut la plus pauvre, & benoit le Seigneur, qu'il n'en restât que des mâles; & comme ils s'étaient par serment à ne point épouser des raëlites, on leur accorda des filles des prisonniers de guerre, & il fut permis aux étrangers d'enlever par force les filles de Silo. De cette manière fut prononcée la benédiction sur la noblesse, par l'image du loup, q

sa proie, & qui le soir partage de la dépouille.

En suite les Hebreux revinrent à l'Aristocratie; & au Gouvernement des Princes; Abimelec, bâtard de Jeroboham, de la tribu de Manasse, acheta le Roiaume de Sichen par le sang de ses freres legitimes; ils étoient en si grand nombre, qu'on en auroit fait une bonne compagnie de gendarmes: enfin Messieurs, c'est tout vous dire, que, par un parricide solennel, & offert au Diable, en forme de sacrifice, il en immola soixante & dix sur une pierre, qui lui servoit d'Autel.

Au reste, lorsque tout le peuple d'Israël fit la folie de demander un Roi, le Seigneur en fut indigné; & s'il eut la complaisance de lui en donner quelques bons, il ne consulta, que sa fureur dans la plûpart des Monarques, dont-il lui fit present. Car à cette demande extravagante, & qui puoit l'ingratitude, *Jehova* se mit dans une grosse colere. De plus sa Majesté tres-divine voulut bien avertir ces aveugles *Theocratiques* du droit, que le Roi s'arrogeroit: Il prendra, leur dit-il, il prendra, de

haute lute vos fils, & vos filles
 en fera des cochers, & des p
ses de pain: il dimera à fa
 & par la raison du bon plaisir
 campagnes, vos troupeaux, vos
 tages, vos valets, vos servantes
 neralement tout ce, qui vous a
 & il se servira de ces exactions
 enrichir ses concubines, ses
 tous les fauteurs, tous les sup
 Tirannie, & de son oppression
 fin il mettra toute la nation sous
 sous un rude, & cruel esclavage
 quand *le Seigneur Roi* aura fait
 ses, ce sera le peuple qui les p

Quid quid delirant Reges p
Archivi.

Enfin Dieu, pour contenter s
 & à la dureté de leur coeur, se
 na, sans se déterminer pourta
 qu'il l'avoit resolu de toute ete
 leur donner un Roi: pour
 dans le tems son decret eternel
 ra les yeux sur un membre de
 de Benjamin, nommé Saul: c
 jeune homme puissant en force
 vigueur, d'une taille gigantesque
 si grand, que des epaules jusqu

il sur-passoit tout le peuple, c'est à dire, si je ne me trompe, qu'il étoit plus grand de toute la tête, que le plus grand homme de sa nation. Et afin de le rendre plus redoutable, Dieu mit bien avant la crainte, la terreur dans tous les esprits, pour faire respecter, & vénérer son Ministre, & son Vice-Roi.

He bien! ce Saül, avant de monter sur le trône, étoit honnête homme; que dis-je? Il étoit innocent, ni plus, ni moins qu'un enfant d'un an: & on ne pouvoit pas voir un plus beau naturel: eût-il une fois la Couronne sur la tête? fût-il Chef de la Noblesse? Hélas! le voilà scelerat, & enfant du Diable.

Dieu fut donc obligée de *deroyaliser* le personne, ou du moins la maison de Saül; & il transporta le Regne à David fils d'Isaï, de la tribu de Juda, ce petit berger, qui ne pensoit qu'à ses moutons, fut donc apellé au scèptre d'Israël: mais mania-t-il ce scèptre avec autant d'innocence, qu'il avoit porté la houlette? oh qu'il l'en falut! Infecté de cette contagion pestilentielle de noblesse, il devint un homme de

peché, un sacrilege, un homicide, un Prince sans foi; & avec tout cela, la grace Dieu, qui fait que qui bon lui semble, déclare trouvé en David un homme de coeur. D'abord David demi Monarque; il regnoit & Isboset, fils, & successeur avoit son district au delà mais enfin le berger courut à la souveraineté générale; & fut élu sur tout le peuple & transférée à Jerusalem.

Ce David néanmoins, ne fut jamais en repos; il eut de grands troubles pendant son Règne; il se branla plus d'une fois. Mais dans le fond, avoit l'amour de la douleur de se voir pressé par son fils, qui s'étoit emparé de la couronne à Hebron; & la mort violente du rebelle Absalon fut un coup de poignard dans le coeur de ce tendre Père, Sibechra prit la place de l'Usurpateur. Au reste, Adonias, au

vid, eut aussi bonne envie de detroner son Pere; mais le bon homme l'en fit repentir: car, non obstant le droit de succession, il frustra Adonias de la Couronne; & en mourant, il etablit pour son successeur Salomon fils de Bethsabée, & nē dans l'adultere. Celui-ci fut proprement le Fondateur de la Monarchie des Hebreux; &, pour affermir son Trōne il dēbuta par l'injuste, & barbare parricide de son ainé. Salomon n'ayant plus de concurrent, & maître absolu de tout, ne fut pas meilleur que ses predecesseurs: ce Prince, quitant le droit chemin, s'abima dans la dēbauche du *Cotillon*; les femmes l'entraînerent dans l'Idolatrie; & cet oracle de sagesse, ce bel orgāne du Saint ēsprit, abandonna la loi de Dieu.

Au prevaricateur Salomon succeda son fils Roboam, autre scelerat, & pēcheur contre Dieu. A cause de ce mechant Prince, la Monarchie de la nation fut rompue: dix Tribus se separerent, & passant sottement d'un joug sous un autre encore pire, ce qui arrive souvent, elles se donnerent à Jeroboam, l'ayant

1012 *De l'incertitude,*
l'aïant choisi pour leur
peut-être le plus indign
y eût dans le tribu de
poissonna-t-il tout l'Israe
fant tomber les dix tribu
afreux de l'Idolatrie; de
sant en Samarie un gra
veaux, & tout cela po
sement de la benedictio
qui disoit: *Dan, couleu*
min, serpent cornu sur l
dant le talon du cheval,
ber le cavalier à la renver

Quant à la tribu de J
en repos sous la semenc
où se confirma la predi
de Jacob, que le Regn
enlevé à Juda jusqu'à la
fie. Or, quoique presc
mille du Saint Patriarc
bominable, Judas l'em
de beaucoup en scelera
res: n'avoit-il pas com
ble inceste avec sa belle
son propre fils dans la
milice du Cocuage? F
geance. Ce fut en réc
iniquité outrée; & su

gros péché contre nature, il reçut pour partage dans la benediction paternelle la durée du sceptre dans le Regne, & la force du lion, avantages qui concernent la noblesse.

Enfin Edom, & Jobné s'étant aussi separez des Rois, & du peuple d'Israel, se firent des Princes à leur fantaisie, ce qui remplissoit la promesse de Dieu à Esau, touchant *le secœiement du joug*. Mais enfin entre les Monarques de Juda, & d'Israel, on a de la peine à en trouver quatre, à qui on puisse, avec fondement donner le titre precieux du *bon Roi*. Ces Princes, avec tout leur attirail de noblesse, aiant donc été chafsez, les Juifs, c'est à dire la tribu de Juda, furent menez à Babilône, où ils souffrirent tout le malheur d'une dure, & cruelle captivité.

Après cette servitude, qui fut fort longue, Dieu, qui d'ailleurs avoit ses raisons, touché du deplorable état de cette nation esclave, procura sa delivrance, & la fit revenir à Jerusalem. Alors les Juifs, gouvernez par les sacrificateurs, par les Grans, & par des Magistrats populaires, vécurent quel-

que tems heureusement
 ges Républiquains. M
 fils d'Hircam, s'étant r
 re sur la tête, meurtri
 & de ses Freres, ressus
 Monarque des Juifs. C
 subsista sous plusieurs
 elle tomba tout à fait; &
 me, & plaisante espera
 rie moderne, elle tom
 du Regne d'Archelaüs
 lent, & lascif. D'abor
 réduite en Province par
 Conclusion: sous l'Emp
 Vespasien cette Nation
 haut, fut detruite: bar
 dispersée sur la terre,
 cutée par tout; ne sub
 par pelotons, qu'à for
 toujours dans une espè
 ce sont, Messieurs, l
 du terrible naufrage de
 peuple; & c'est la situ
 & pitoïable, où nous l
 aujourd'hui.

J'ai bien voulu, M
 donner cette longue e
 historiques, & tous tir

du Saint esprit, les aiant tous pris dans nos oracles sacrez. Peutêtre cette narration trop prolixie vous aura-t-elle provoqué au bâillement, & au sommeil : mais que vous auriez perdu ! car je n'ai pas dit dans tout cela un seul mot, qui ne fut nécessaire ; vous allez voir : tout ce que vous avez vû là étant certain, & penser autrement, ce seroit courir au fagot : donc des la naissance, & le berceau du monde, toute noblesse a commencé par l'iniquité, même chez le peuple de Dieu ; donc la noblesse n'est autre chose, que la gloire, & la récompense du dereglement public : donc chez la *Gent Noblifiée*, plus on se salit, plus on est beau garçon ; plus on s'enfoncé, on s'embourbe dans la sceleratesse, plus on se rend digne de fortune, d'honneurs, & d'élévation. Ces donc sont effraians ? d'accord : mais d'un autre côté, ils sont si justes ; oui, Messieurs, ces consequences sont une batterie si forte, que si tous les hommes entendoient aussi bien, que moi, l'Art de penser, & de raisonner, il n'en faudroit pas d'avantage, que ces donc, pour foudroier toute la noblesse ; non, il

n'est point de contredire
il se démontre ces trois

Le nature même i
morale, je vais vous le
joli trait d'histoire ; poi
je vous prie ; & plus
jamais : un certain Dic
brassé la Piraterie, ex
te belle, & commode
comme en tout metier
malheureux, & des h
Heros Corsaire fut p
gea digne d'être preser
Comment lui dit, à c
je ne veux pas menti
brave homme , com
faire le bas, & infam
rate? le conquerant re
à la quelle il ne s'att
qui neanmoins le pa
ptant; la voici, mot
me je la trouve.

Seigneur, parce qu
Brigandage dans un p
m'accuse de vol, & c
titres criminels, & l
faire, & de pirate, d
Mer: mais toi, à cau

tête d'une puissante Flote, on t'honore du superbe nom d'Amiral; ou d'Empereur: si tu étois seul, & prisonnier, on te traiteroit de voleur, de brigand; & moi, si les peuples m'étoient soumis, si j'en dispois au gré de ma passion, & de mon bon plaisir, on m'appelleroit Empereur. Quant au fond de nôtre cause? toute nôtre difference consiste en un point: c'est, que dans nôtre ordre, mon cher confrere, celui-là est le plus scelerat, qui prend le plus méchamment le bien d'autrui; qui viole le plus lâchement la Justice, qui viole le plus manifestement les loix de la nature, & de l'équité. Ceux que j'évite, tu les poursuis; ceux que, en quelque maniere, je respecte, tu les méprise: la mauvaise fortune, & la pauvreté me mettent dans une blamable nécessité de voler: & toi tu vole par une ambition, demesurée, & par une avarice plus qu'infatigable. Si le Destin s'adoucissoit à mon égard, peut-être changerois-je de train; mais toi? plus tu es heureux, plus tu te perfectionne en sceleratesse, & en méchanceté. Alexandre surpris de l'intrepidite du personnage; & baif-

fant peut-être la lance
 fon, & la verité, vou
 prit parti dans ses tro
 pût *guerrier*, c'est à
 tout bien, en tout ho
 les loix.

Venons maintenant
 des Païens: vous y ver
 noblesse ne git que dan
 la fureur dans le brig
 rapine, dans l'homici
 dans la chasse, & dans
 elle a coulé par tout o
 sources les plus corro
 s'est avancée par des
 plus mechans; & qu'e
 une tres-mauvaise, &
 clusion. C'est ce que
 ver, mais ce qui s'ap
 toute l'evidence de la
mo, par les quatre f
 chies; *Secundò*, & e
 plutôt fait, par tous l
 & Gouvernemens de
 noblesse. Commenço

La premiere Mon
 Déluge d'eau, car ce
 endra, qu'à la fin du n

le des Assiriens: Ninus en fut le fondateur. Cet ambitieux, se trouvant trop à l'étroit, trop resserré dans les bornes de sa Domination, s'avisa le premier de troubler le monde, pour allonger son empire; & pour, envahir toute la terre, s'il avoit pû. Vous me direz: comment nôtre Globes'étoit-il repeuplé si rapidement? Il semble que le genre humain ne faisoit que sortir de l'Arche. Peutêtre qu'en ce tems-là les enfans se faisoient d'une autre maniere qu'à present; & qu'on alloit bien plus vite en besogne dans le grand oeuvre de la propagation, quoi qu'il en soit, cette difficulté, qui n'est qu'une bagatelle, ne doit point nous arrêter. Figurons nous donc, que le monde étoit déjà pour lors, tout comme nous le voïons aujourd'hui. Sur ce pié-là Ninus inventeur du maudit prétendu droit du plus fort, ce qu'on appelle droit de conquête, s'appliqua à assujettir les mortels, & à les mettre sous le Joug. Dans cette vuë-là, ce premier perturbateur du repos commun fit à ses voisins des guerres sanglantes; il subjugua tous les peuples de l'Orient, & , re-

nant-la Fortune, & la Victoire comme enchainées, il conquit plusieurs grandes provinces; rendant par là son Empire àuffi formidable, qu'il étoit étendu entre ses *prouesses* les plus memorables; il se rendit maître de l'Asie; il gagna le Roïaume de Pont; & après avoir opprimé Zoroastre, Roi de Bactrie, il le fit mourir cruellement.

Ce createur du Conquerantisme ne fut pas mal païé de ses violences; le fait est singulier, & digne de vôtre curiosité; c'est Dion, de son métier grand Historien, qui le raporte. Ninus fut marié pour ses pechez, comme tant d'autres; & son epouse étoit cette fameuse Semiramis, qui, a l'honneur d'être conue de vous, Messieurs, & mes Dames, tout au moins de nom. Un jour l'Imperatrice, je m'imagine que ce fut dans un de ces momens, où la Femme triomphe toujours; & cela par la raison même que elle fait la fonction de moitié inferieure, & que elle a actuellement le dessous: cette Imperatrice donc demanda en grace, que elle pût avoir une fois en sa vie, le plaisir de regner absolument pendant

dant cinq jours ; la terme étoit modeste ; & elle ne pouvoit guere s'y prendre plus honnêtement. Aussi l'Empereur, qui dans cette occasion-là n'eut pas plus de nez, qu'un singe, consentit volontiers à ce, qu'on exigeoit de son Amour conjugal. Voila donc Ninus le premier sujet, ou esclave, l'un vaut l'autre, le voila, dis-jé, le premier sujet de sa femme.

En effet Semiramis, sautant du lit nuptial, car je ne puis m'ôter de la tête, que cette bizarre demande n'eût été entré comme entracte, ou comme intermede dans une scène amoureuse, elle saute donc du lit ; & se faisant apporter les ornemens Roïaux, elle met la robe de pourpre, elle se coiffe de la Couronne ; en un mot, elle s'équipe à l'Imperiale ; puis cette furie, montant sur le trône, afin que rien ne manquât à la formalité, ordonne a ses satellites de depouiller, & d'égorger son epoux, alors simplement le sieur Ninus, ce qui fut executé sur le champ.

Semiramis, devenuë, par cet horrible forfait, maîtresse de l'Empire ; & ne le jugeant pas assez vaste au gré de son

son ambition, elle l'a
conquête de l'Ethiopie,
même jusqu'aux Indes la
armes toujours victorie
cette Amasone, qui fit b
muraille, qui mit long-t
Babyloniens hors d'insul
dit Babilone inabordable
Enfin cette Heroïne sce
par Ninus second, ce P
batard; elle avoit tâché
cacher le crime, en faisa
ne mauvaise mere, expo
& dans la suite, par un a
eux au premier chef, el
son galant; jugez, par to
venez de voir, - jugez du
personnage: il n'y a eu qu
stres Couronnez; mais
un plus execrable, que c
femelle, obligez moi d
mer.

Ce fut donc, Messieu
ribles fondemens, que la
Assiriens, la premiere q
mé sur la terre, subsis
Sardanapale en fut le d
que: jamais Prince ne f

tueux : le croiriez vous ? toutes les femmes ensemble ; c'est pourtant beaucoup dire ; n'importe , je ne m'en dedirai point ; non , toutes les femmes ensemble n'auroient jamais pu composer un homme aussi effeminé , que ce Prince-la. Mal lui en prit : car Arbacte , Gouverneur de Medie , l'aïant surpris parmi des troupeaux de putains , *inter scortorum igreges* , le fit déloger en poste de ce monde-ci ; puis prenant sans façon , la place du defunt ; car il le tua si vite que ce mort n'avoit pas eu le tems de faire testament , il se mit la Couronne sur la tête ; & par là , il transplanta l'empire tout entier , *imperium omne* , de chez les Assiriens chez les Medes.

Mais il n'y demeura guère cet empire : Cyrus le transporta en Perse ; & Cambise son fils , *bâtisseur* de la nouvelle Babilone , aïant conquis plusieurs Roïaumes , obtint la seconde Monarchie ; & , selon la louable coutume , il ne manqua à la consacrer par le sang domestique de son frere , & de son fils. Cette puissance tomba en foiblesse ; elle fut même tres-mal sous le Regne de Nar-

Narfe, fils d'Ochus; & de ce dernier, assassiné Bagée, on donna la Couronne, fils d'Arsoes; & appelé Gademan: c'est la mort de qui dans la guerre contre Alexandre le Grand, le plus fameux pirate de terre, laissa de vivre en Perse.

Le Macedonien laissa le pays, ou, pour mieux dire, la Grèce. Or vous sçavez que le Seigneur Alexandre, par sa *Grandesse* prétendue, & que ceux, un enragé; puis qu'il s'immola lui-même, car il mourut d'un excès de vin; & qui plus est, de sa mere, contre son pere, & putatif, lors que Olinde, d'Albany, fit perir le Roi, tres-honoré Seigneur, & l'Auteur, & l'Autheur de la troisieme Monarchie.

Alexandre étant, en Perse, & pour employer l'Hiperbole, étant, & dans le tombeau, le

les Romains, montant sur la scène, établirent le quatrième Monarchie. Il est certain, que ces soi disant descendus du Dieu de la guerre, poussèrent le *Conquerantisme* beaucoup au delà qu'il n'étoit allé: mais en examinant, dès la fondation de Rome, l'ordre, & le cours des choses, nous trouverons, que cette vaste Puissance fut conçue dans la sceleratesse, & que ses progrès n'ont pas été plus innocens, ni moins criminels. Il ne sera donc point mauvais, avec vôtre permission, Messieurs, & si vous le jugez *expedient*, que je remonte jusqu'à la source, jusqu'à l'origine du Colosse le plus enorme, qu'il y ait jamais eu parmi les societez humaines.

Romulus, & Remus, Jumeaux, & enfans d'une Nonne, ou Vestale incestueuse, élevez à l'école d'une putain, à *meretrice educatis* fonderent en Italie la ville de Rome; & l'un de ces deux frères, souilla, comme un second Cain, par le meurtre de l'autre la première pierre, le premier fondement de l'edifice prodigieux, au quel il mettoit la main, il en sanglanta le com-

men-

mencement de son nouveau regne, & par consequent la semence, le germe de cet Etat immense, qu'on a nommé tant de fois, en mentant néanmoins, car il s'en faloit bien, qu'on a, dis-je, nommé l'Empire de l'Univers.

Ce Romulus, qui vouloit bien, qu'on le crût du sang des Dieux, & fils naturel de Mars, aiant rassemblé une troupe de bandits, & leur promettant l'impunité de leurs crimes, il peupla de cette honorable Colonie sa nouvelle bicoque, qui devoit se dire un jour, & qui se nomme encore aujourd'hui la Capitale du monde. Cette Bourgeoisie scelerate étant toute masculine pour la propagation d'une si noble, & si digne engeance, le Monarque naissant enleva ses voisines, & les maria avec ses Coupejarrets, permettant à chacun de se choisir une femme selon son goût, & son appetit. De ces conjunctions violentes, & forcées, nâquirent des Geans; c'est le nom, que je donne à ces Romains, qui firent trembler toute la terre.

Pour revenir à l'union conjugale de ces illustres Citoyens, le Fondateur, aiant,
par

par une alliance frauduleuse, & par des Jeux trompeurs, attiré les Sabines, ces innocentes femelles, tant femmes que filles, qui y alloient d'aussi bonne foi, que les agneaux vont à la tuerie, ces loups se jetterent sur ces pauvres Brebis; on les contraignit, le poignard à la gorge, à se marier, chacune à celui, qui la demandoit; puis, & quand les parens, & les epoux vinrent reclamer, revendiquer leur bien, on les egorgea cruellement. Le feroce Romulus commit encore un autre forfait plus noir; car s'étant associé au Gouvernement Titus Tadius, venerable vieillard, & tres-honnête Chef de sa République Sabine, il le fit perir misérablement, ne l'ayant pris pour collegue qu'à cette intention-là.

Ce furent là les commencemens de l'Empire Romain, qui, après avoir été gouverné deux cens quarante trois ans par des Rois cruels, se coua sous Tarquin le superbe le joug d'une Roiauté insupportable; & cela au sujet du viol de la belle Lucrece, dont la chasteté seroit tout à fait hors de soupçon, si, au lieu de ne se tuer, qu'après coup, elle

elle s'étoit poignardée en se défendant. Vous ne savez peut-être pas au reste, que Dieu a mis un raport de châtement entre les deux Fratricides Cain, & Romulus : comme ses successeurs du meurtrier d'Abel perirent à la septième generation par ses eaux du Déluge; de même les successeurs du meurtrier de Remus, cessèrent de regner au septième Roi, par le tumulte, & le soulèvement du peuple; avoüez moi, Messieurs, que la decouverte est heureuse.

Mais quoique la ville de Rome eût secoué le pouvoir arbitraire du sceptre, elle ne put pourtant pas echaper à la tyrannie, lors qu'après cette inondation populaire, l'administration publique fut transferée aux Grans. En effet, quand on eut chassé les Tarquins, un certain Brutus, homme de qualité, fut honoré, fut revêtu le premier de la dignité du Consulat : celui-ci, pour affermir un Empire, qui devoit assujetter tant de nations, voulut, non seulement egaler en inhumanité Romulus, fondateur de cet Empire, & son premier Roi; mais il s'appliqua même à le surpasser.

passer en fait de parricide, on ne peut mettre sur le compte de Romulus, que la mort de son Frere: mais le severe, & impitoyable Brutus fit fouïeter, & decapiter sur la grande place ses fils encore tout jeunes, & autant de Vitellius, freres de Madame son Epouse; & je ne sai si, dans ces execution, il ne fit pas lui même l'office de bourreau.

Après que l'Empire Romain eut subsisté pendant plusieurs siècles sous le Gouvernement des Consuls du Senat, du peuple, & de plusieurs Magistrats; après quantité de bourasques, & de tempêtes de la part de quelques particuliers mutins, & ambitieux, enfin il finit par l'oppression de Cesar, personnage aussi corrompu par le debordement du vice, qu'il étoit habile, & invincible dans la guerre. Antoine, homme abîmé dans la passion criminelle fut un de ses successeurs; & par sa mort Octave Auguste demeura le maître absolu du timon. Ce fut lui qui commença la quatrième Monarchie; & quoique aucun Prince ne l'ait jamais surpassé en douceur, en clemence, en humanité,
il

il ne laissa pas de cimentation avec le sang: Cesar neveu, l'avoit fait l'heritier de sa Dictature, & de pendant, par une ingratitude il fit mourir le fils, & la Oncle avoit eu de la belle n'ayant égard, ni au nom fait, ni à la proximité; même touché par l'enfance victimes innocentes.

Auguste eut un grand nombre de successeurs, qui tous furent & les plus puissans Monarques de la terre, & ils s'en regardoient les propriétaires, & comme les seigneurs. Dans cette longue suite de Princes, combien de tyrans & de monstres par leur infamie & cruauté? Un Tibere, un Neron, un Heliogabal, un Galien; tant d'autres barbares de la nature humaine! on auroit dit, qu'ils les formoit tout exprès pour le tourment de l'humanité & si les Animaux brutes étoient capables de reflexion, ils ne pourroient résister à ces Empereurs, sans n'être pas hommes.

Après cette longue tyrannie, dont le Monde reçut une secousse si rude, qu'on craignoit un bouleversement general, parut sur le Théâtre le Grand Constantin : ce Prince aiant tué Maxenee, dont les Romains detestoient la barbarie, & l'impudicité, fut déclaré Auguste par un Arrêt du Senat. Ce nouvel Empereur fit rebâtir Bisance : opposant comme Rivale cette ville à la Capitale du Monde, quoique il l'eût nommé Constantinople, ou *ville de Constantin*, il voulut qu'on l'appellât aussi *la nouvelle Rome*; & comme il en fit la residence des Empereurs, on peut, en sureté de conscience avancer, qu'il reporta l'Empire de chez les Romains chez les Grecs. Vous voyez, Messieurs, que c'étoit là paier fort mal, & en fausse monnoie la grande obligation, qu'il avoit au peuple, & au Senat de Rome; car enfin, il ne pouvoit pas leur jouer un plus mauvais tour. Vraiment- il fit bien autre chose! voulant consacrer sa ville de Constantinople par une *Dedicace* ensanglantée, comme Romulus avoit consacré Rome, il fit égorger les deux Licinius, l'un Mari, & l'autre

fil de sa soeur; & ce Constantin dit le Grand, n'épargna pas même ni sa chair, ni ses os, ni son sang, puis qu'il fit mourir sa femme, & ce qu'elle avoit engendré de son fait conjugal. L'Empire demeura chez les Grecs, ou plutôt il fut partagé, sous le même maître, entre l'Orient, & l'Occident, jus qu'à Charle Magne, qui porta dans la Germanie le titre d'Empereur, quoi qu'il n'en eut pas l'autorité.

C'en est assez sur les Monarchies. Par courons maintenant la naissance, & la chute de quelques unes des autres Couronnes: nous trouverons, que ces puissances n'ont pas commencé sous de meilleures auspices, que elles ne se sont point étendu par une sceleratesse moins enorme; & qu'elles n'ont pas fini par de moindres dereglemens.

Je veux, pour menager votre patience, supprimer les parricides de Dardanus, & par quel forfait, ce maître scelerat forma un Royaume dans la Grece. Je ne parlerai point non plus du Gouvernement des femmes, qui monterent sur le trône, en egorgeant leur maris, ce qui paroît manifestement, dans la tres-
ve-

veritable Histoire des Amafones, Mais
décendons dans les têmes moins reculez,
& qui approchent plus de nôtre gene-
ration.

En Espagne, sous l'Empire de Theo-
dofe, Athanaric Goth de nation, chaffa
les Alains, & les Vandales, qui s'étoi-
ent emparé de ce pais-là. Suintilla fut
le premier Roi des Goths, qui devint
Monarque de toute l'Espagne; & cet-
te Monarchie, *Gothiquement* Espagnole,
tomba, & se cassa le coû sous le regne
de Roderic, parce que ce Prince, *pa-
illard* comme un bouc, avoit violé Ju-
lie, fille d'un Gouverneur de je ne fai
quelle Province. Aux Goths succede-
rent les Sarafins. Dans la fuite sous le
Regne de Pelage, les premiers, aiant
recouvré quelques endroits, ce fut a-
lors que les Princes, quitant le titre de
Roi des Goths, furent nommez Rois
d'Espagne. La ville de Leon fut quel-
que tems la Capitale du Roiaume; &
cela dura jusqu'à ce, que Ferdinand fils
de Sanctius se fit nommer Roi de Ca-
stille; & tuant son frere Garcie, il a-
quit, moiennant Dieu, & cē *Fratri-
cide* là; le Roiaume de Navare. Ro-
main,

main, leur frere de Pere, & né d'une concubine, grand, & feroce guerrier, fonda la Couronne d'Arragon.

Quant au Portugal ? son premier Roi fut un Alfonse, né de Henri de Lorraine, & de Tiresie, fille d'Alfonse Roi de Castille: le petit fils du dernier fut un heros dans la guerre; dans une seule Bataille il défit cinq *Roitelets* Sarasins; & le souvenir de cette glorieuse victoire, se conserve encore dans les Armes de Portugal: mais cet Alfonse tout martial avoit un coeur de Tigre pour sa mere; car cette Princesse, qui aimoit mieux se marier, que bruler, aiant convalé en secondes noces, le Roi son fils la fit jetter dans une prison, il la condamna à y finir ses jours; & quelque instance qu'on pût faire, quelques sollicitations, quelques prieres, qu'on pût mettre en oeuvre, ce fils dénaturé fut inflexible; se moquant même là dessus des censures, dont mere Eglise le frapa, il dit tout net, qu'il iroit plutôt à tous les Diables, que de revoquer son Arrêt, & que de mettre sa mere en liberté. Enfin tous ces Roiaumes d'Espagne,

spagne, furent aquis, ou confirmez par la scelerateffe. /

Faut-il passer la mer; Allons en Angleterre: tous ces Contes pieux, & dévots, qu'on nous débite sur l'origine des Anglois, & de leur premier Gouvernement, ce ne sont presque que des drogues, tirées de la Pharmacie fabuleuse. Après ces tems si vieux, qu'on n'y voit goutte, les Isles Britanniques furent conquises par plusieurs peuples, savoir, les *Pictes*, les *Scots*, les Danois, les Saxons &c. & il est certain, que ces insulaires furent successivement gouvernez par plusieurs Rois. Enfin, sous Guillaume le Normand, l'Angleterre fut paisible; & ce conquérant assura sa Monarchie par le meurtre d'Atolli Roi des Saxons, & son parent. Guillaume affermit si bien, pour soi, & pour sa posterité, sa belle, & riche conquête, que sa succession subsiste encore, mais toujours distinguée, toujours célèbre par de fameux parricides.

Je laisse à côté les Roiaumes de Bourgogne, & de Lombardie, Roiaumes fondez par les plus sages peuples d'Allemagne, dans la Gaule, & en Italie:

Gondaut, & Alboin en furent le Au-teurs, & leurs Etats s'accrurent aussi par la violence, & par les parricides les plus cruels: si je vous conttois tout cela, vous en auriez horreur. Passons donc au plus vite; & arrêtons nous un peu sur cette belle France, dont la puissance fait tant de bruit,

Cette Couronne doit son être, & sa naissance à Pharamond fils du Duc Meroué: ce Pharamond s'étant avisé de quitter l'admirable pais d'Alemagne, pour entrer bien armé dans les Gaules, ce que personne n'avoit jamais fait, je veux dire aucun bon Alemand, fut établi le premier Roi des François: mais, à vôtre avis, Messieurs, quelle tournure d'homme étoit ce que ce conjue- rant. Jamais l'espèce humaine ne produisit un plus mechant individu, sa barbarie, & sa ferocité vont au delà de tout ce, que je pourrois vous en dire; qu'on me fournisse des termes, & puis je tâcherai de vous faire son portrait: ainsi son depart fut un profit *tout clair* pour nôtre chere, & venerable patrie.

La posterité de ce mauvais Roi dura
jus-

jusqu'à Childeric III. qui, pour sa faineantise, n'ayant de la vigueur, & de la bravoure, que sur les Dames, fut detroné, & *enfroqué*; car on le precipita du trône dans le fond d'un couvent. Pepin, Maire du Palais fut mis en sa place; & ce fut par une perfidie plus noire, que l'encre, qu'il attrapa la Couronne, & qu'il forma le seconde race de la Monarchie Françoisse; & outre cela, il affermit sa Roiauté toute fraîche, il l'affermi, dis-je, par le meurtre de Grifon son frere.

Cette seconde race dura jusqu'à Louis VI. fils de Lothaire, le quel Louis empoisonna Blanche son Epouse pour crime d'infidelité conjugale: si toutes les Reines, ou Princesses suivoient ce mechant, & detestable exemple, elles ne laisseroient pas de procurer souvent, & occasionnellement un grand bien à la nation, & à ses voisins. A Louis VI. succeda Hugue Capet, chef, & tige de la troisieme race: c'étoit un homme de la basse Bourgeoisie, car on le fait fils d'un Sacrificateur de la Déesse *Gueule*; & pour parler vulgaire, on a dit, écrit, & *moulé*, que Hugue

Capet étoit fils de boucher : d'ailleurs, brave, Breteur déterminé, se battant comme un Lion ; il aimoit le sang, aiant (peut être) pris cette inclination-là dans l'Ecole antiphilosophique, & massacranche de la tuerie. Par cette valeur intrepide, & par d'autres adresses qu'on ne spécifie point, Hugue Capet avoit gagné les bonnes grâces de Messieurs les Parisiens, qui, aparamment en ce tems là fleurissoient dans le fort de la *Badauderie*.

Le Roi mort, Hugue Capet s'étant révolté contre Charle oncle paternel du Monarque défunt, & l'héritier légitime du Roïaume, ou plutôt qui en étoit actuellement le Monarque, puis que les Rois sont, dit on, immortels dans ce Roïaume, & que *le vivant y saisit le mort*, Hugue, dis-je, assemble une troupe de maraudes ; il compose une Armée de scelerats ; puis se mettant à leur tête, il a l'insolence de marcher contre Roi : ce Prince lui aiant été livré à Orleans, il le mit en prison, où il fit mourir. Ce fut par ce parricide execrable, commis sur la personne sacrée de son Seigneur, & maître, que hu-

Hugue Capet, troquant un couteau de Boucher contre un scèptre, se *Royalisa* lui même, & se couronna de sa propre main.

Cet Usurpateur fut si bien cimenter sa puissance, que sa succession subsiste encore; &, prenez garde à ce, que je vous dis, mes freres, car je me mêle un peu de Prophetie, elle durera jusqu'à ce que quelque Roi *Capetien*, autre esclave de Venus la *paillardé*, la faisant tomber, cette longue succession, donne lieu à une quatrième race.

Ce ne seroit jamais fait, si j'entreprenois de passer ici en revûë l'origine de tous les Roiaumes, & de parcourir sur ce vaste sujet toutes les antiquitez de l'Histoire. Ce que je viens de vous dire de la maniere la plus concise, & la plus abregée, que j'ai pu, je l'ai traité à fond dans un autre volume; c'est là où j'ai peint la noblesse de ses couleurs naturelles; où je l'ai representé sous ses veritables traits: j'y ai fait voir, que tous les Roiaumes, que toutes les Principautez considerables, que toutes les grandes, & petites Monarchies ont commencé par le parricide, par la tra-

hison, par la perfidie, par la cruauté, par les meurtres, par les carnage, & par les autres crimes, les plus horribles, & les plus afreux : car ce sont-là les arts de la noblesse ; & en jugeant d'elle par ses Chefs, nous pourrons conoître aisement quels sont les autres membres de cette grosse bête, tous enclins, tous exercez à la violence, à la rapine, au massacre, à la chasse, à la débauche amoureuse ; & généralement au luxe, & à l'excès en toute sorte de genres.

Quelcun aspire-t-il au rang, & à la distinction de noble ? qu'il debute par se faire chasseur, car la chasse est le premier élément de la noblesse : en suite qu'il s'enrolle dans la milice mercénaire, s'engageant pour quatre, ou cinq sols par jour, à detruire son espèce, & à massacrer le plus de ses semblables, qu'il pourra. Le vraie bravoure d'un noble, c'est le brigandage ; & plus il montre de coeur à voler, à piller, à ravager &c., plus il merite la gloire de la noblesse. Celui, qui ne se sent point propre à la guerre, & qui pourtant voudroit bien s'ennoblir, qu'il achete des lettres de noblesse ; aussi bien lui
mê-

même at-il déjà l'ame venale: si ses facultez ne s'étendent pas jusqu'à pouvoir faire un achat, un marché de cette importance, qu'il se fourre à la Cour, qu'il s'y fasse un Patron puissant par son credit, & par sa faveur qu'il tâche de parvenir à la haute fortune d'être nommé le plaisant, le Boufon, le Parasite du Roi: que, par une autre machine si commune chez le peuple courtisan, il exerce le Maquerellage dans le noble *putanisme*: qu'il prostitue sa femme, & ses filles; qu'il soit le chevalier venerien de quelque dame *Lupanie*, qu'il épouse la maîtresse, dont le Prince s'est degouté; qu'il se marie avec une de ses bâtardes: ce dernier point es le suprême degré de la noblesse; car par cette Auguste alliance, le cocu devient en quelque maniere un même sang, un même corps avec le Monarque. Ce sont-là les voies, les échelles, les escaliers, par les quels on s'élève rapidement au fait de la noblesse.

Ceux qui veulent, qu'on les croie d'une origine la plus ancienne, & consequemment la plus noble, jusqu'où

ne remontent-ils point pour déterrer les Auteurs de leur race, & de leur Genealogie ? Ils citent parmi leurs Ancêtres, de vieux morts, & originaires des pais *Lointains*: des Troiens, des Macedoniens, des hommes errans, vagabonds, fugitifs, tout couverts des crimes les plus horribles, & les plus énormes: & cependant, le Ciel vous préserve de manquer à donner de grandes louanges à cette noblesse, qui a commencé par les forfaits les plus odieux, & les plus crians.

D'autres, quoique redevables de leur antiquité à la fornification, à l'Adultere, à la debauche, cachent sous de belles fables, l'infamie de leur leur origine; la fameuse Meleusine en est un exemple. Il en est qui effectivement se sont ennoblis par la sceleratesse; gens dont l'inceste, le violement de la pudicité, le rapt, & les autres crimes de l'Amour, causerent l'elevation. Baudoin, pour avoir enlevé la Princesse Judith, reçût de l'Empereur Charles le Chauve le nouveau titre de Comte de Flandre. L'Empereur Othon érigea en Marquisats le Piemont, le Montferrat,

Sa-

Saluce, Sienne, & d'autres pais pour le ravisseur de sa fille : car il arrive quelque fois ; & ce n'est pas un des moindres ressorts de la Politique, que les Princes, ne pouvant se vanger d'un affront, se font un mérite de récompenser, en conferant au coupable, & l'afroteur le titre de quelque dignité.

Au reste, il y a quatre offices, ou, si vous le voulez, quatre fonctions dans les quelles ces Messieurs les nobles mettent tout leur bonheur : cette avidité insatiable avec la quelle, contre, toute justice, contre la loi naturelle de l'équité, ils prennent, & possèdent le bien d'autrui : 2. La volupté, Idole qu'ils encensent nuit, & jour, & pour la gloire de la quelle, ils se plongent dans tous les genres du luxe, dans toutes les espèces de la lubricité : 3. La liberté, en vertu de la quelle, se mettant au dessus des loix, car ils les croient indignes de leur attention ; & toujours escortez par la force, par la violence, ils ne consultent que la passion, & font tout ce, qui leur plaît : 4. & enfin, l'Ambition, dont l'enflu-

re les élevant au dessus de leur fortune, & de leur état, les fait aspirer impunement, & avec autant d'insolence, que si toute morale étoit innocente à tout ce qu'il y a de plus sublime dans la Grandeur.

Enfin, savez vous à quoi on reconnoit l'habileté d'un noble ? à exceller dans le métier de chasseur, & par conséquent de meurtrier, à posséder, à droit, & à gauche l'art contagieux des Jeux de hazard ; à prouver, par de copieuses, & fréquentes *razades* la force de sa tête, & de son temperament ; à multiplier les assauts dans la guerre amoureuse ; à dissiper, hardiment, heroïquement, son bien dans le faste, dans le luxe, dans toutes sortes d'intemperance ; à se déclarer ouvertement l'ennemi de la vertu, oubliant ce qu'on est né ; & se souvenant encore moins qu'il faut mourir. Or la noblesse est en bien plus grande vénération, quand cette peste en mauvaises moeurs, s'engendre de pere en fils ; quand on en a hérité de ses Ancêtres *Illustriſſimes* : car.

*Si damnosa senem juvat alea, ludit, &
hæres*

*Bullatus, parvoque eadem movet arma
fritillo :*

*Si le Pere dans sa vieillesse marque de
la passion, son Gentilhomme de fils sera aus-
si un Jouëur de profession; & Dieu fait
comment il maniera les mêmes Armes avec
le petit cornet à dez.*

C'est donc par la pratique de ces belles vertus, que la noblesse se distingue le mieux. Mais il y a chez elle une autre sorte d'adresse, & d'artifice; & ce n'est pas là le moindre ressort de la machine: un noble, quoique franc scelerat, voulant paroître, homme de bien, & pour s'attirer la reputation d'un personnage des plus zèlez pour la probité, pour la pieté; pour l'humanité, pour la justice, & l'équité, pour la liberalité, & la generosité, quel est son manège? Il se montre d'un abord facile, & gracieux; il vous reçoit d'un air ouvert, & obligeant: & sous le masque de l'Hipocrisie il parle, en mortel, dont le cœur seroit un magasin de toutes les vertus. Ordinairement les nobles, sur tout les Courtisans, font ce
que

que dit l'écriture; *ils amolissent, ils adoucissent leurs paroles plus que l'huile; & quant à la personne, se sont des dards, & des javelots.* Aiant tous les jours à leur table des convives recherchez, on y mange magnifiquement; mais on n'y cause pas moins: le Seigneur traitant, faisant parler ses habiles conviez sur les matieres, dont il a le plus de besoin, on dispute fort, & ferme sur la Politique, & sur les divers Gouvernemens: puis profitant de ce qui l'accommode sur ce sujet là, & sur d'autres, paré d'un plumage postiche, il brille dans le conseil du Roi.

Les nobles ont aussi le secret d'employer l'avarice pour se procurer le nom, & l'honneur de la liberalité: ôtant à l'un pour donner à l'autre, ils agissent, en voleurs magnifiques, en genereux Brigands: s'appliquant, comme les anciens ont dit de Silla, s'appliquant injustement à enrichir les uns par l'apauvrissement des autres, au milieu d'une rapine continuelle, ils se trouvent toujours dans le besoin, toujours dans la nécessité. Ambitionnant la réputation de

de juste, d'humain, & de devot, ils embrassent volontiers le parti du pauvre, & de l'opprimé; il en détend avec chaleur la cause, & le procès contre le riche: mais comment? à condition, qu'on cessera de secourir l'affligé, des qu'on aura mis à sec le coffre fort de l'opulent,

Car enfin, leur intention n'est pas de soulager les infortunez; ils ne visent qu'à ruiner les riches; & c'est à quoi ils recontrent toujourns beaucoup de facilité. Ainsi à l'abri d'une fausse justice, d'une dévotion apparente; sous les dehors de la vertu, ils s'arrogent souvent une espee de toute puissance licentieuse: ils exercent leur violence, sur les Villes, même les plus puissantes; ils tourmentent le public en ennemis declarez; & dans, des cas, où l'autorité des loix defend à tous les autres d'esperer grace, eux, sous ce beau prétexte de noblesse, y trouvent de la gloire, & de l'honneur comme les anciens Geans. La noblesse se glorifie dans ses péchez; elle fait parade de son iniquité: comme les malins esprits, les nobles cherchent par tout à nuire; & si
nous

nous sommes fort contents du Diable, lors qu'il a la bonté de ne nous laisser en repos, & de ne nous point tenter; de même nous sommes bien contents de la noblesse, & nous croïons lui être fort obligez quand elle ne nous fait point de mal.

Ces nobles, ne tendant, qu'à imprimer la terreur, & meprisant l'amitié de leurs inferieurs, on peut dire, dans le stile de l'Escriture, *qu'ils mettent leur portion avec tous les scelerats*; pillant, & opprimant ceux même, qui leur marquent de la confiance, & qui s'abandonnent à leur protection. Je vous le dis, Messieurs; & je le redirois mille fois, il n'y a point pour les Villes un genre d'hommes plus pernicieux, que ces nobles, qui regorgeant d'amour propre, & se croïant infiniment au dessus de leur propre espèce, sont toujours enfléz d'un esprit de superbe, & d'orgueil. Aristophane avoit donc le nez bon, quand il propofoit aux spectateurs de sa Comedie, cette judicieuse alternative: *Messieurs, gardez vous bien de nourrir des Lions entre vos murailles: ou, s'il y en a déjà de grans,*

&

Et de tout élevez, ne leur résistez en rien.

Jadis les Suisses, tout Suissesqu'ils sont, se voiant opprimez par la Tirannie, n'en firent point à deux fois : ils massacrerent tous les nobles ; & chassant leurs enfans, ils en exterminèrent la race dans le país, comme on extermineroit des loups. Par cette belle, & glorieuse expedition, ces peuples secouèrent le joug de l'oppression, & se rendirent fameux : il y a plus de quatre cens ans, qu'ils se gouvernent eux mêmes, & à la suisse, avec encore plus de bonheur, que de sagesse, & que de puissance. Au reste ces Messieurs les Suisses ont de pere en fils, haï la noblesse, ce qui prouve le bon goût, & la grandeur d'ame de la nation.

Chez les anciens peuples, il n'y avoit point de compatriote plus agréable, ni qu'on jugeât plus digne de récompense, que le meurtrier d'un tiran : on faisoit gloire de l'égorger, lui, ses auteurs, ses satellites, & même ses enfans, quoique nullement responsables devant Dieu, ni devant les hommes, de la sceleratesse paternelle. En effet, suivant les moralistes, & les

Ca-

Casuistes de la Jurisprudence, il est permis en certaines conjonctures; non sans doute, *A la plus grande gloire de Dieu*, mais pour la plus grande utilité de l'Etat, il est, disje, permis de tuer des Innocens; & ces Docteurs sangui- naires aportent pour exemple, la po- sterité immediate d'un Tiran. on peut, disent ces *Rigoristes*, legitiment, & en bonne conscience poignarder, im- moler ces victimes innocentes de la so- cietè humaine; & celà, de peur que la Tirannie du Pere, ne repululle dans son *engeance*, & dans son sang. Ce fut par cet endroit là, qu' après la destru- ction de Troie, si Troie fut, les Grecs, pour supprimer l'occasion d'une autre guerre de dix ans, tuerent impitoiä- blement le joli Astianax, fils d'Hector *ergo* petit fils de Priam: mais ces Grecs, circonspects jusqu'à la barbarie, pour prévenir l'effusion du sang humain, n'eussent- ils pas incomparablement mieux fait d'être moins sensibles aux cornes, & au cocuage de Menelas?

Veut- on battre la campagne, dans la contrée de l'Histoire ancienne? nous trouverons chez Tite Live, Joseph, E-

Egesipe, Quinte Curce, Suetone, Tacite, Serenus, Tranquillus; & chez quantité d'Historiens d'une vieilleffe presque decrepité, que ça toujourns été une action, non seulement *licite*, & tres-permise, mais aussi des plus respectables, de tuer un Tiran, voire de l'empoisonner, comme on empoisonna Tibere, le troisieme successeur de Jules Cesar; & quoique on ait toujourns regardé le poison, comme un detestable instrument del'homicide, celui, dont on se servit pour faire descendre chez Pluton, ce méchant, & haïssable Empereur, rendit, à ce qu'on s'imaginait, la vie à l'Univers. Et dans nos sacrez Oracles, le meurtre d'Eglon par Aioth; de Sisara par Jehel, & d'Holoferne par la brave Judith, ces exemples ne prouvent-ils pas, que les Tirans sont fort bien tuez devant Dieu; & que on peut innocemment s'en de faire par quelque forfait, que ce puisse être? oui, Messieurs, dans les Annalles de la Sainte Bible, tous ceux, qui par l'action Phisique d'un forfait, ont delivré le peuple divin de la souffrance, & de l'oppression, tous ces gens-là ont été hono-

no-

norez ; comme les boureaux, ou Ministres du Dieu vivant ; tous ont place dans le Calendrier Judaique.

De plus, il nous paroît sur, & incontestable, que la noblesse ne vaut rien, non seulement par l'usage, & par a coutume ; mais que elle est même mauvaise de foi, & par nature : car parmi les bêtes, soit à plumage, soit à quatre piez, celles-là seulement ont le privilege la prerogative de la noblesse, qui semblent avoir été créés, non tant pour nuire aux autres animaux, sans en excepter l'homme, que pour les détruire : tels sont l'Aigle, le Vautour, le Faucon, l'Eprevier, le Corbeau, le Milan, l'Autruche, la Harpie de la Fable, la Sirene ; & autres monstres de la même fabriques ; j'avoüe, que je ne devois pas citer les bêtes fabuleuses ; hé ; qu'importe ? laissez les passer parmi les autres : ce n'est pas la premiere entorse, que j'aie fait à la raison : je vous prie de me le pardonner charitablement, chers Freres ; c'est le trop de savoir, qui met quelque fois vôtres précheur hors du bon sens. Mais revenons :

nons: où en étois-je? oh! je fai: c'étoit à la *Bétise*.

Il en va des *quadrupèdes* comme des oiseaux: le Tigre, le Lion, le Loup, le Leopard, l'Ours, le Sanglier, le Dragon, le Serpent, le Crapaud, voilà la *Gentilhomme*rie des vivans, qui ne raisonnent point, où qui raisonnent sans parler.

Ce n'est pas tout: vous ne croiriez peut-être pas Messieurs, que les creatures in animées ont aussi leur noblesse; & que cette noblesse est ce, qu'il y a de moindre, & de plus inutile chez elles. Par exemple: entre les Arbres, il n'y en a point, où du moins y en a-t-il très-peu de ceux, qu'on consacroit aux fausses Divinitez; & qui conséquemment sont réputez les plus nobles, qui ne nous preduisant rien à manger, ne sont bons, que pour le bâtiment, & pour le chauffage: tels sont le chêne, le Hêtre, le Mirthe, & plusieurs autres, que je supprime pour abreger. Entre les Pierres, est ce le marbre, sont ce les matériaux des edifices, sont ce les meules de moulin, dont on fait le plus de cas! point du tout: c'est du
Dia-

1054 *De l'incertitude, &*
Diamant, du Rubis, de
&c. dont les hommes font
& les pierreries reduites
valeur, qu'est ce que c'est
de la quinquaille, que la
donne, comme à des enfans
amuser. Il en va de même
metaux: cet Argent qui est
cet or, *plus nuisible que l'*
là les métaux régnans ;
est dans le monde d'un p
on les juge dignes d'être
tant carnage & par
sang ; enfin ces méta
par tout au grand malhe
humain.

CHAPITRE QUATRE VINGT
UNIEME,

DE

L'ART HERALDIQUE, OU
DE HERAUT.

La Noblesse a enfanté l'Art heroïque de Heraut ; & cette Philosophie se donne un grand mouvement pour inventer, & pour distribuer les Armes, & le Blason de la noblesse. Les figures symboliques, qu'on emploie pour cela, sont ordinairement les Images des bêtes ; du moins c'étoit l'usage dans le vieux tems : mais quelles bêtes ! Ce n'étoit, ni le cheval, ni le veau, ni la brebis, ni le mouton, ni l'agneau, ni le chapon, ni la poule, ni le cocq, ni le chien, ni le chat ; enfin pas un de ces animaux, qui sont esclaves de l'homme, & dont l'usage lui est nécessaire, ce seroit une honte, une infamie, & même un gros péché de faire entrer

• Y y

dans

dans le tableau de la noblesse, aucune bête domestique : il faudra que ce soient des bêtes féroces, cruelles, voraces ; enfin des bêtes sauvages. Il est si beau, si glorieux de montrer son extraction, & son beau sang par un animal, qui faisant peur à l'Image de Dieu, au soi disant Monarque universel de la *Béterié*, l'oblige, par sa seule présence, à courir, & à prendre la fuite !

Par cette belle, & puissante raison, les Romains choisirent l'Aigle, le plus vorace de tous les oiseaux ; les Phrygiens le cochon, bête pernicieuse s'il en fût jamais ; les Thraces la Marte, autre machine tres-malfaisante ; les anciens Goths une ourse, ou la femelle d'un ours, vous connoissez la Bête ; les Alains, lors qu'ils s'emparèrent de l'Espagne, un chat, bête également ravissante, & frauduleuse ; les anciens Gaulois, un Lion ; les vieux Saxons firent le même choix : mais dans la suite, les anciens Francs, s'étant établis en Gaule, firent l'honorable, & la digne *elevation* du crapaud ; & les Saxons ayant chassé le Lion, prirent le cheval, bête noble, & martiale : les Cim-
bres

bres portoient un Taureau, si vrai symbole de la force, & de la vigueur. Un Lion tenant un Dragon entre ses griffes, ornoit l'étendart du Roi Antiochus; ou du moins, c'étoit le cachet de ce fameux Monarque; Pompée portoit un Lion armé.

Chose assez surprenante, Messieurs! vous savez, sans doute, que les Oies du Capitole, par leur vigilance, & par leur cri, sauverent les Romains, dont les Gaulois alloient preserver le monde, oh quel service! hé bien! après un service de cette importance, ces vilains Romains eurent l'ingratitude de ne jamais vouloir souffrir dans leurs Armoiries un seul Individu de l'espèce *Anserine*; certainement ils méritoient d'être mangés des Oies. Quelques nobles, peut être, admettent le Cocq, & le Bouc: mais pourquoi? c'est, que le Cocq est tout paîtri de superbe; & que le Bouc est l'emblème de la lubricité: or comme vous savez, la superbe, & la lubricité sont les deux passions favorites de la haute, & puissante dame noblesse. Par la même raison, les nobles reçoivent le Paon, &

mieux le *pan* ; & ils l'introduisent dans leur ordre à cause du Faste. La Hupe a aussi cet honneur-là, par ce que cet oiseau, portant sur la tête une espèce de couronne, a quelque chose de Royal : mais il fait son nid dans les l'ordure, & dans les excremens ? J'en conviens : cette saleté-là néanmoins ne dégoûte point la noblesse ; elle a bon coeur, & preuve manifeste de cela, l'Empereur Vespasien ne poussa-t-il pas son extreme, & insatiable avarice jusqu'à taxer l'urine, & la mettre en parti ; ce Monarque alleguoit pour les raisons, que le gain, & la puanteur étoient incompatibles ; & que l'odeur du lucre étoit toujous fort agreable.

A present la plus part des petites bêtes ont la prerogative d'entrer dans les Armoiries des nobles ; à condition, que ce sera pour être un monument éternel de quelque ruine totale ; autrement on ne les recevrait point. De ce nombre-là sont les lapins, les taupes, les grenouilles, les sauterelles, les serpens, les fourinis venimeuses, les scolopendres, insecte à huit piez, qui, selon Pline, & à ce qu'on s'imaginait, a autre

tre fois detruit des villes entieres, & contraint des peuples, & des nations à lever le piquet, pour chercher ailleurs une demeure plus commode, & moins ruineuse.

Au reste, si les nobles veulent sur ce pié-là, nous leur abandonnerons aussi les moucheron, les punaises, les mouches, & même, s'ils en ont si bonne envie, par un redoublement, par un effort de generosité, nous leur cederons encore, & de grand coeur, les vessies, les taches, les ulceres; & pour bonne mesure, la peste avec toutes ses branches: car *jadis* Moïse, pour amollir le coeur de Pharaon, que Dieu avoit promis d'endurcir, fouïeta les Egypciens de ce trousséau de verges, & fit tomber tous ces fleaux sur la nation: oui Messieurs, nous ferons tres-volontiers ces riches presens aux nobles; aussi bien ne sont-ils jamais mieux ornez, que quand ils ont aquis au service de Venus, cette sale maladie, qu'on n'oseroit nommer.

Il en est qui fourrent dans leurs Armes, des épées, des sabres, des coutelas, des poignards, des besaiques, des

Scorpions, des Tours, des Fortereſſes, des machines, des feux, & tous les autres inſtrumens, que l'homme a inventé pour tourmenter, & pour depeupler ſon eſpèce. Les Scites avoient pour Armes la Foudre; les Perſes l'Arc avec le carquois; & les Coralliens une rouë, les Dieux avoient la même folie: Jupiter, avec tonnerre tantôt terrible, & tantôt ſourd, ce que un Rieur nomme *un tonnerre de poche*: Neptune avec ſon Trident; Mars ſa Javeline, Bacchus ſon Thirſe; Hercule ſa Maſſue, & Saturne ſa faux; telles étoient les Armoiries des Immortels.

Or toutes ces marques de nobleſſe, qui expriment, & repreſentent la cruauté, la rapine, la violence, la force, la témérité, & les autres vertus de la nobleſſe, ſont cenſées plus nobles, les unes, que les autres, ſuivant la deciſion des experts dans l'Art *Heraldique*, ou, pour parler plus intelligiblement, ſelon les Docteurs en Blafon. Quant aux nobles, qui au lieu de tous ces ſignes, & ſimboles de l'Inhumanité, n'ont dans leurs Armes rien que de paifible, & de doux, ils ſont d'une nobleſſe de plus

plus fraîche date, que les precedens; donc ils meritent beaucoup moins de respect, & de vénération. Ceux-là, comme Apollon, qui n'avoit que la Harpe; & Mercure son Caducée, prennent ordinairement des Arbres, des fleurs, des étoiles &c. d'autres se contentent de la variété, de la diversité des couleurs. Encore une fois, on n'estime point ces Armoiries; & cela par la raison, que ne portant aucun signe de guerre, de sang, & de ruine, on presume, que, loin de couler d'une belle, & glorieuse source, ces Armes sont venuës de rien.

Avec tout cela, Messieurs, vous ne sauriez croire, avec quelle folle sagesse, avec quelle absurde, & ridicule erudition, ces Herauts, munis, & revêtus de leur cotte d'Armes, *astrologisent*, & Philosophent, poussant même leur sublime, & profond savoir jusqu'à la Theologie: selon ces doctes rêveurs, ces savans Visionnaires, Saturne domine sur le Brun, & le Noir; & *partant* cette couleur-là designe la perseverance, la patience, & la taciturnité: Jupiter preside sur la couleur de Saphir,

ou d'Azur, ce qui fig
les François prétendent.

le, entr'eux le débat.

ne de l'or étant consacré

disent, que, à cause du

ce Roi des maux, & de

Jumiere du flambeau d

Jaune signifie le desir

Selon eux Venus règne

& sur le verd : le pou

marque les charmes d

son brillant de rose ; m

attribuent au pourpre

Trahison : quant au v

le monde, cette coule

sperance ; car lors q

commence à reverdir,

l'esperance des fruits.

sous la domination de

couleur, disent-ils,

simple, & sans melang

toutes les couleurs, c

té, la capacité, & la

Pour toutes les aut

lées, on les met sous l'

cure : comme cette p

& changeante, aussi

remment dans l'esprit

sité de couleurs : par exemple : le gris, par ce que il approché le plus du noir, signifie la tristesse ; la couleur de chair, tirant sur le sang, marque la douleur, ou la pensée secrète, & cachée de l'esprit : le jaunâtre, soit clair, soit enfoncé à peu près, comme la feuille tombante, ou comme l'herbe, qui commence à sécher, désigne le desespoir, & le soupçon. Il seroit trop long de rapporter ~~ici~~ toutes les conséquences impertinentes, qu'ils tirent de leur principe parfaitement ridicule : car enfin, sur quoi ne Philosophent-ils point ? sur les humeurs, & les temperamens, sur les saisons de l'Année, les mois, les jours, les heures, & les momens : ils courent les quatre coins du monde ; ils font leurs belles decouvertes sur les vents, sur les phenomenes, sur les planetes, sur les plantes, sur les pierres : que dis-je ? Ils poussent leurs reveries jusque dans les Sacremens, & les Misteres de l'Eglise, faisant entrer presque toute l'Apocalipse dans leurs chimeres, & dans leurs visions.

Voila donc, Messieurs, ce que c'est que la Philosophie *Heraldique* de ces

Y. y. 51

He-

heroïques Heros. Mais de finir ici cette matière souvenant d'avoir oublié l'Origine, il est juste, de le dire là dessus.

Enée Silvius fait d'un *Heraut* du terme *Heros*. C'étoit anciennement les *Sages*. Ainsi, dans la langue *Latine* *heraus* signifie un *Vieillard* qui est la même chose, *heros*. Mais aujourd'hui *heraus* neant, & qui même *heraus* à la guerre, attrapent *heraus* ducée, à baguette, pour la guerre, ou la paix; en *heraus* d'une basse, & servile *heraus* ennent *Herauts* d'Armes *heraus* ges, & les fonctions *heraus* subsisté depuis les *heraus* siècles, & subsistent encore.

Le premier *heraus* Institut *heraus* là fut le Pere *Bachus*, *heraus* conquis les Indes, fit *heraus* Harangue suivante: *heraus* vous affranchis aujourd'hui *heraus* de la guerre, je vous *heraus* sans; & je présents que

portiez le titre de *Heros*: vôtre emploi sera de procurer le bien de la Republique, de châtier les scelerats, de donner des eloges, & des recompenses aux honnêtes gens. Je vous decharge de toutes les autres occupations publiques: par tout où vous arriverez les Rois vous fourniront abondamment le nécessaire: vous serez ceux, à qui on fera le plus d'honneur: les Princes vous apporteront eux mêmes des presens, & condamneront leurs propres habits. On vous croira comme des Oracles, vous aurez horreur du mensonge, vous ferez le procès aux traîtres, qui maltraitent les femmes; & vous les couvrirez d'infamie: vous serez libres par toute la terre; il vous sera permis de passer, & de demeurer, où il vous plaira: qui conque aura la hardiesse de vous faire le moindre tort, soit en paroles, soit en action, il sera frappé de l'épée.

Après une longue suite de siècles Alexandre plus grand de nom, que d'effet, grossi beaucoup ces privilèges des Hérauts: il leur permit de porter l'or, la pourpre, l'ecarlats, & la Hoqueton, il leur permit même d'avoir des Armes:

roiales, & des Armoiries de Prince, en quelque endroit de la terre, & chez quelque nation, qu'ils pûssent se rencontrer. Si quel-cun avoit l'insolence de leur donner seulement une croquinole, ou de les toucher *du bout du doigt*; on lui faisoit subir la peine du crime capital; & ses biens étoient confisquez. Enée Silvius dit, que les Historiens Thucide, Herodote, Didime, Megaston, & Xenophon sont tous d'accord sur ces circonstances-là.

Le troisième bienfaïcteur de la Profession *Heraldique*, fut Octave Auguste: cet Empereur, ayant fondé la Monarchie Romaine, fit cette loi ci en faveur des Heraux: qui que vous soiez, qui avez servi dix ans dans nos Troupes, pourvû que vous aiez quarante ans; après avoir passé ce tems-là, soit dans la cavalerie, soit dans l'Infanterie, soiez dispensé de la guerre; soiez Heros, & soldat veteran. Defense à toutes personnes, quelles qu'elles soient, de vous mettre hors de la ville, de la grande place du temple, de l'Auberge, ni du domicile: Defense à tous
de

de vous citer en Justice pour crime, de vous imposer aucun fardeau, ni même de vous demander de l'argent : si vous êtes coupable, ne craignez que le tribunal de l'Empereur ; & pour les autres, dans quelque infamie, qu'ils soient tombez, soit Princes, soit particuliers, qu'ils craignent en vous un Juge, & un denonciateur : qu'on compte sur votre parole comme sur quelque chose de sacré ; & qu'il suffise que vous affirmiez une chose, pour en être persuadé, bien loin de vous donner un dementi : que généralement tous les chemins, & tous les lieux vous soient ouverts : qu'il y ait cet toujours pour vous table ouverte chez les Princes, & les grans Seigneurs : qu'on vous donne tous les ans du Trésor public de quoi entretenir honnêtement vous, & votre famille : que votre epouse legitime soit preferée à toutes les autres femmes ; qu'on juge des autres par votre sentiment ; & arbitre de la reputation, qu'on ait en opprobre, & horreur celui, que vous aurez déclaré infame : qu'il vous soit permis, à vous Seigneur Heros, de porter des Armes, des marques d'honneur,

neur, des noms, & des ornemens, qui pourroient même convenir aux Rois : en quelque endroit du monde, que vous trouviez, & quelque chose, qu'il vous prenne envie de dire, ou de faire, qu'il n'y ait rien en quoi vous ne puissiez hardiment vous contenter : qui osera vous affronter, ou vous faire injure, qu'on lui mette la tête, où il a les piez.

Enfin, Charlemagne, ayant transplanté chez les Alemans le nom de l'Empire; honoré des Titres, de Cesar, & d'Auguste, pour avoir, entr' autres exploits, subjugué les Saxons, & les Lombards, leur donna la distinction que voici : Mes soldats, leur di-t-il, desormais on vous appellera Herauts, compagnons des Rois, & Juges des crimes : vivez dans la suite sans peine, & agreablement; aiez soins des Rois au nom du public; reformez les abus, & tout ce qui se commet de honteux; suppléez à la foiblesse du beau sexe, pour empêcher qu'on ne l'opprime; soiez les protecteurs des pupilles, & des orphelins : que la sagesse de vos conseils serve de rempart aux Princes, & leur demandez avec confiance une pension
qui

qui puisse fournir à vos besoins, & vous faire vivre honorablement; si quel-cun d'eux à la dureté de vous refuser, qu'il vive sans gloire, & dans le mepris: que celui qui osera vous offenser, sache, qu'il est coupable du crime de leze Majesté. Mais aussi de vôtre côté, c'est à vous d'être attentifs à vôtre conduite; prenez bien gaade à ne point gêter par l'ivrognerie, par la licence, ni par quelque autre vice, un si grand honneur, un si beau privilege que vous avez justement merité par les travaux de Mars, afin que ce que nous vous accordons pour la gloire, ne tourne point au châtement que, si peut-être, vous tombez dans excès, nous réservons pour jamais à nous, & à nos successeurs les Rois des Romains, le pouvoir de vous infliger. C'est donc-là, Messieurs, cette magnificence des Herauts; ils font sonner bien haut la noblesse, & l'antiquité de leur ordre, à cause que, selon l'ancien usage, il leur est permis impunément de se mettre au dessus des plus grans de l'Etat.

CHA.

CHAPITRE QUATRE VINGT DEUXIEME,

DE

LA MEDECINE EN GENERAL.

Mais passons promptement de la milice, & de la noblesse à la Médecine : on pourroit la définir l'Art de tuer les hommes dans les formes : Art tout à fait mécanique, & qui néanmoins se vante d'appartenir à la Philosophie : il prétend bien même l'emporter sur la Jurisprudence ; s'arrogeant immédiatement le pas après le Théologie sur ce pié là, les Médecins sont en procès contre les Jurisconsultes ; les uns, gens d'Epée, les autres, gens de Robe ; & ces Messieurs plaident depuis long tems devant le tribunal de la Raison : voici comment les Médecins defendent leur cause : on ne sauroit disconvenir d'un fait, c'est que l'homme possède ici bas trois sortes de biens : l'Ame, le Corps, & la Fortune : le premier est l'objet du
Theo-

Theologien; le second du Medecin; & le dernière du Legiste. Ainsi les Medecins doivent tenir le second rang, autant au dessus des Jurisconsultes, que la force du corps, & la Santé l'emportent sur les avantages de la Fortune.

Cette grande affaire, mise un jour sur le bureau, le president qu'on ne nomme point, termina le proces par une demande, également ingenieuse, & plaisante: Messieurs, di-t-il, aux parties plaidantes, quel est le ceremonial de la potence? lors qu'on mene au gibet un homme atteint, & convaincu juridiquement de larcin, qui precede du voleur, ou du boureau? les plaideurs répondent sans hesiter, & comme de raison, que l'executeur suivoit le patient: j'ordonne donc reprit le Juge, que les Avocats iront devant les Medecins: marquant agreablement par là les reproches, qu'on fait à ces deux professions; & que vous entendez assez sans que je m'explique plus nettement.

Mais revenons à la Medecine; elle est partagée en plusieurs sectes. Il y en a une qu'ils nomment *Rationale*, ou *Sophistique*, ou *Dogmatique*: ses par-

ti-

visans ont été le célèbre Hippocrate, Diocle, Chrisippe, Carifin, Paraxagore, & Herosistrat. Galien, venu long tems après eux, embrassa aussi ce genre là; & s'attachant principalement à Hippocrate, il requiſit tout l'Art de guerir à la conoiſſance des cauſes, à l'examen des ſignes, aux qualitez des choſes, aux différentes habitudes, & aux divers degrez des corps. Mais ſomme cette Hereſie, ou ſecte-là s'applique beaucoup plus aux termes, & aux mots, qu'aux choſes mêmes, j'avoüe, que elle occupe une place aſſez conſiderable dans la Philoſophie naturelle: mais elle n'eſt pas fort neceſſaire pour la guerison des malades; je ne ſai même, ſi elle ne fait pas plus de mal, que de bien: car enfin cette Medecine Dogmatique pretend rendre la ſanté aux malades, & les empêcher de mourir, plutôt par de faux raiſonnemens, que par de vrais remèdes; & pendant que elle s'embarreſſe dans les brouſſailles, dans les ronces, dans les epines, en un mot, dans les figures, ſyllogismus, & argumens de l'ecole, ne conoiſſant point les deſerts, les bois, & les jardins, elle

le ignore la vertu des simples, des plantes, & des herbes, ce qui fait l'essentiel de la Médecine naturelle. Aussi Serapion déclare-t-il ouvertement, que cette Médecine *Rationale* n'appartient nullement à l'Art de guérir.

Il y a donc dans la Médecine un autre parti, tout à fait mercenaire, & mécanique; & c'est d'où les Médecins ont pris le nom, qu'ils portent encore aujourd'hui. On separe cette Médecine pratique, c'est ainsi qu'ils l'appellent, on la separe, dis-je, en deux branches, l'Empirique, & la Methodique. L'Empirique signifie *l'experimentale*: ses principaux Auteurs, & qui l'ont défendu avec le plus de zèle, & de chaleur, sont Serapion, Heraclede, & les deux Apollonius: ensuite chez les Latins, Marc Caton, Caius Valgius, Pompomius, Lencus, Cassius, Felix, Aronce, Corneille, Celse Plinie, & quantité d'autres.

De l'Empirique, Jerophile de Calcédoine forma la Methodique; & par une longue experience, maîtresse de toutes choses, il la reduisit en règles, & en préceptes. Quelque tems après.
Ascle-

Asclepiade, Themifion, & Archigène l'appuierent, la foutinrent, la confirmerent par des preuves puiffantes, & prefque invincibles. Mais celui qui y mit la derniere main, & qui la perfectionna, fut un certain Thefillus Italien, qui, à ce que dit Varro, fupprima toutes les Maximes des Anciens; & declama comme un enragé contre tous les Médecins de l'Antiquité.

Après tous ces Docteurs, plusieurs Philofophes des nations étrangères, & prétendues Barbares, montant fur la fcène, écrivirent de la Médecine; & entre ces peuples, les Auteurs Arabes fe rendirent fi fameux, qu'ils ont paffé chez bien des gens, pour les Inventeurs de cet art-là. Ils ne feroient pas même trop mal fondez, pour s'attribuer cette gloire-là, fi les originaux Grecs, & Latins, qu'ils fe font approprié par une pure ufurpation, ne faifoient voir manifeftement, que la Médecine a coulé d'une autre fource, que de l'Arabie. En vertu de cette prétention-là, les livres d'Avicenne, de Rafis, & d'Averroës, trois Médecins Arabes, ont eu la même autorité, que les ouvrages
d'Hip-

d'Hippocrate, & de Galien; & on compte si sûrement sur leur doctrine, que si un Medecin s'en ecarte volontairement, & par mépris, on crie après lui, comme après un homicide, un meurtrier, un assassin public.

Au reste, quoique les Factions, & les Cabales ne soient pas en grand nombre dans l'Empire d'Esculape; la guerre civile sur l'opposition des sentimens, ne laisse pas d'y être aussi vive, & aussi opiniâtre, que chez la nation Philosophique. Voiez les, je vous prie les uns, & les autres se battre à toute outrance, sur ce sperme, qui est la semence de la generation, & la matiere, qui perpetuë nôtre espèce: combien de differentes opinions! Selon Piragore le sperme est l'écume du sang le plus utile, ou l'excrement le plus profitable de la nourriture, suivant Platon un écoulement de la moëlle de l'Épine du dos; & celà, par la raison, raison de femmelète! vrai conte de vieille! par la raison dis-je, que les champions de Venus, actuellement en lice, sentent du mal aux reins, & entre les epaules. Alcmeon veut, que ce
soit

soit une partie du cerveau ; & le prouve en ce que la fonction *propagative* fait mal aux yeux ; or les yeux, dit-il, sont une partie du cerveau ; donc &c. la conséquence saute aux yeux.

Democrite le fait sortir de toutes les parties du corps ; & Epicure, pour avoir plutôt fait comme en le déracinant, l'arrache du corps, & de l'Âme. Suivant maître Aristote, c'est la portion *excrementeuse* de l'aliment *Sanguifié*, qui se distribue le dernier pour la conservation des membres. Les autres croient, que c'est un sang cuit, & blanchi dans le foie, & au feu des petits ou des gros témoins ; & leur raison, est que ceux qui, pour la gloire de l'Amour, s'épuisent, se mettent hors de combat, un excès de passion, & d'emportement, jettent des gouttes de sang tout rouge. Aristote, & Democrite ôtent absolument au beau sexe l'honneur du germe, soutenant, que la femme ne produit, qu'une je ne sai quelle sueur particulière, qui n'entre point dans la formation de l'Individu. Galien au contraire partage également entre le mâle, & la Femelle les matériaux de cet edifice

fi ce vivant, & admirable, qu'on apelle *l'Abregé du monde*; & s'il faut en croire ce célèbre Medecin, le Fetus n'a pas, d'un seul atome, plus d'obligation à son Pere qu'à sa mere.

De plus Aristote soutient, que le corps de l'Animal s'engendre immédiatement du sang; qu'il est aussi nourri de la manière la plus proche; & que le Spermême n'a point d'autre principe de generation. Mais le Seigneur Hippocrate pense là dessus tout à rebours; voulant que l'enfant conçu commence à se former en prenant sa part de chacune des quatre humeurs.

Les Arabes ont sur ce sujet-là une opinion, qui, je croi, n'appartient qu'à eux, & qui ne pouvoit naître que dans une cervelle *Arabique*: quantité de leurs Ecrivains se sont imaginé, que les Animaux même parfaits, pouvoient venir sans le secours de la conjonction amoureuse, sans semence, & sans germe; d'où ils concluient, que la matrice n'est nullement nécessaire, & qu'on ne s'en est servi, que par accident.

Quant aux causes naturelles des maladies: Hippocrate les met dans un état

tat

tat sans esprit; Jerophile dans les humeurs; Erastrate dans le sang des Arteres; Asclepiade s'en prend à des Atomes étrangers, qui se glissant par les pores invisibles du corps, derangent toute la machine organique: Alcmeon, de la *Surabondance*, ou de la disète des puissances corporelles; Diocle attribue ces causes *morbifiques* à l'inegalité des Elemens materiels; & sur tout au soufle. & à la respiration de l'Air; pour Straton, il croit, & non sans beaucoup de fondement, que toutes les maladies ne viennent, que du trop de nourriture, de la crudité des Alimens, & de leur corruption. Les Philosophes, & les Medecins ne sont pas plus d'accord sur la conversion, où digestion du boire, & du manger: Hippocrate, Galien, & Avicenne attribuent à la chaleur de l'estomac la coction des alimens: Erasistrate assure, que elle se fait dans le ventre; Plistonius, & Paraxagore pretendent, que non seulement l'estomac cuit les viandes, mais qu'il les pourrit: Avicenne, & ses Interpretes, entre autres, Jaque de Forlivo, ont poussé la conjecture jusqu'à l'im-

per-

pertinence; car par une grossiere, & insigne erreur; & sans respect pour cette espèce, qui a de si grans rapports avec la Divinité, il nous ont placé à la fois la cuisine, & le privé dans le corps, en disant, que la coction, & la matière fecale se faisoient tout à la fois dans l'estomac: dans ce vilain sistème l'haleine, & les tendres baisers seroient une drogue bien puante pendant la digestion.

Asclepiade, & ses sectateurs, niant absolument la coction *stomacale*, veulent que la nourriture soit partagée dans le corps toute cruë, ou du moins comme elle y est entrée; traitant tout, ce que les Anciens avoient dit sur cette matiere là de la doctrine vaine, & superflue. Je passe sous silence l'article de l'urine, article dont, pour l'indication du mal, ils n'ont encore qu'une connoissance imparfaite; je supprime aussi ces dièses, ces variations du poux, auxquelles les plus habiles ne comprennent rien.

Maintenant cet Hipocrate, qu'ils élèvent si haut, & dont ils font une espèce de divinité, j'ose avancer que,

Zz

pres-

presque en tout, il ne s'est pas tant éloigné du sentiment commun, qu'il s'est trompé honteusement : car dans le livre de la nature de l'enfant, il dit : l'oiseau se forme du jaune de l'oeuf ; & ce jaune est le germe ; le blanc de l'oeuf n'étant, que pour la nourriture, & pour l'accroissement du petit vivant : or Aristote, au livre des Animaux, Chapitre de leur generation, prouve évidemment la fausseté de cette thèse-là ; cet oracle de la Philosophie verbale, & de Boutine, fait voir à Alcmeon, qui suivoit-là dessus Hipocrate, que le blanc de l'oeuf est le germe, & le jaune la nourriture, Plin le naturaliste, n'avoit garde d'en juger autrement : l'animal, di-t-il, est *incorporé*, ou devient un corps par la liqueur blanche de l'oeuf, & l'aliment est dans le jaune. Mais d'ailleurs, est-il rien de plus faux, que cet Aphorisme d'Hippocrate, la femme n'est point sujette à la goutte, à moins qu'elle ne soit dereglée, ou tout à fait de *fleurie* ? l'experience nous apprend le contraire ; car on voit des femmes, que l'Eminence importune d'un certain Cardinal, que la Lune conduit, n'em-

pé-

pêche point d'être gouteuses dans toutes les formes.

CHAPITRE QUATRE VINGT TROISIEME,

DE

LA MEDECINE PRATIQUE.

De plus, l'art d'exercer la medecine, & de guerir les hommes, sur quels fondemens est il bâti? sur des experiences trompeuses, & sur l'imagination, la simplicité, la credulité du malade : cet art- là n'est pas moins meurtrier que salutaire : si bien que tres-souvent, & presque toujours il y a plus à craindre du medecin, & de science, que de la maladie même. C'est de quoi les Princes, & les maîtres de l'art conviennent de bonne foi; c'est ce qu'ils avoient franchement. Hippocrate confesse, que sa profession est fort difficile; & que l'exercice en est sujet à l'erreur : Avicenne demeure d'accord,

Zz 2

que

que la foi, & l'esperance du malade pour le medecin, & pour la medecine, opere souvent beaucoup plus, que le Docteur, & toute sa doctrine : du propre aveu de Galien, il est difficile de trouver un remede, quelque bon qu'il soit, qui n'ait rien de nuisible, & de mauvais : la speculation, la theorie de la medecine, dit un autre de ses supots, est agreable, par ce que, suivant la curiosité naturelle, on prend toûjours plaisir à savoir tout ce qui consiste dans les regles, & dans les preceptes d'un art : mais la pratique, & l'usage de cette science- là dependent absolument du hasard. Que les malades donc après celà, se croient heureux ; qu'ils s'arment de courage ; que, pleins d'une ferme esperance de guerison, ils s'abandonnent à des experiences dangereuses ! car, comme dit Pline, il est si d'eux de se promettre, qu'on recouvrera la santé, qu'il suffit, qu'un homme se dise medecin, pour le croire, pour se livrer à sa *Charlatanerie*, quoique on ne puisse pas courir un plus grand risque, que par une telle imposture.

C'est par cet endroit-là, que le plus souvent

souvent, en voulant guérir, on cherche à avancer sa mort: car celui-là passe pour le plus habile medecin, qui est vanté, & recommandé par l'apotecaire, qui s'entend avec lui, par la vûe du profit commun. Le medecin a aussi grand soin de gagner les garçons du faiseur de drogues; & ceux-ci, corrompus par la liberalité du charlatan, faisant comme une espece de maquerel- lage, pronent leur bien faicteur; ils n'e- pargnent point le mensonge sur ses beaux exploits, sur ses cures presque mi- raculeuses; enfin ils lui attribuent un savoir si rare, & si extraordinaire, que le pauvre malade, qui est la dupe de tout ce qu'on lui dit, le choisit avec le dernier empressement.

D'ailleurs, le medecin est un grand homme dans son art, s'il porte un habit magnifique, mais qui n'est pas à lui, s'il a les mains pleines de riches, & brillantes bagues; s'il peut fait accroire, qu'il est de fort loin du lieu, ou qu'il a beaucoup voïagé; s'il peut se faire passer pour être d'une Religion differente de celle du pais, Juif par exemple, ou Marane; s'il est d'une

impudence inébranlable, d'une effronterie la plus persuasive, la plus efficace, pour exalter les grans remèdes, qu'il n'a point, & qui, dit il, l'ont fait admirer & rechercher dans tous les endroits du monde, où il a pratiqué. Mais le maître ressort de la machine, le voici : disputer, & soutenir son prenostique avec une opiniâtreté à ne jamais demordre; étaler force Grec, force Latin, & même faire parade des langues étrangères, & barbares : citer quantité d'Auteurs, tous du métier ; voila ce qui fait la meilleure partie du *Guerisseur* ; & c'est du moins ce, qui donne aux sots une haute idée de sa science, & de son habileté.

Nôtre Hipocrate donc, armé de ce beau de-hors, grave comme un Caton, mais d'une audace presque martiale, sous le masque de charlatanisme, entreprend de guerir dans les formes, celui l'apelle ; & qui implore son secours : mais entrons un peu dans le détail de la pratique.

Premièrement le medecin vient chez le malade ; & , après les complimens ordinaires, il entame la manoeuvre doctorale : sur ce pié là, il regarde atten-
ti-

tivement l'urine qu'on a eu grand soin de lui garder, & dont on le régale à son arrivée; on lui fait le même honneur pour le bassin; & aux depens de son odorat, il en examine le contenu; allant même quelque fois jusqu'à goûter avec le doigt; le tout à la gloire d'un art, qui s'instruit par de si belles experiences: après ce prelude le prétendu Reparateur de la nature dérangée, s'approche du *patient*: il tâte le poulx, il fait tirer la langue; & il touche legerement superficiellement le bas ventre, ou les côtez, toutes ceremonies, qu'on doit observer sous peine d'un gros péché d'omission. Il faut aussi, que le medecin soit instruit à fond de la maniere, dont son homme à vécu; il exige de lui une espèce de confession generale; & il fouille si hardiment dans ce qu'il a de plus secret, que vous croiriez, qu'il pourroit par-là mesurer les élemens, & peser dans une juste balance les humeurs du malade. Ce manége fini, Dieu fait quel docte, & pompeux galimatias l'oracle, tout emphatique, prononce sur la cause, & sur la nature du mal!

En suite vient le RECIPE; & il ne faut pas demander, si on le fait le plus ample, & le plus copieux qu'il est possible. Quel magasin pour les ordonnances! Clistère; Saignée, purgation, Pilules; Onctions, Frixions, Cataplasmes, Machicatoires, Gargarismes, Sachets, Fumigations, Compositions, Sirops, Aposèmes, Juleps, Cordiaux, &c. Si la maladie est peu de chose, & si la personne attaquée est d'un temperament foible, & delicat, le Seigneur Esculape invente des adouciffemens; & tout ce qu'il juge devoir faire plaisir à une femme sensuelle, ou à un homme effeminé, il le commande, mais d'un ton, qui sent le Roi, & le Monarque absolu. Tantôt faisant mettre le malade dans un petit lit bien mollet, & branlant, il lui provoque le sommeil, en faisant tomber goutte à goutte l'eau d'une fontaine dans un bassin: tantôt il diminuë le mal par des lenitifs; & quelque fois ils vous rétablissent en ordonnant les thermes, ou bains publics, les viandes, les plus délicates, & le changement d'air.

Où pour mieux faire valoir sa puissance

sance *medecinale*, & en même tems pour s'attirer de l'admiration, il observe exactement les heures; & les jours, mettant à cette pratique là des misteres superstitieux, & ridicules; & faisant prendre ses remedes philosophiquement, en habile Phisicien, en grand Matématicien. Dans cette vûë-là, ce diminutif de Prince, s'arroyeant, un empire despotique sur l'Apoticaire, veut qu'il execute en sa presence tout ce qu'il a ordonné. Ainsi, quoi qu'il affecte de se précautionner, & de choisir les meilleures Armes, souvent il ne sauroit discerner le vrai d'une drogue d'avec sa Sophistique, ne conoissant absolument les remedes que de nom.

Le malade est-il d'une haute fortune? fait-il dans le monde une grosse figure? Alors le medecin, saisissant l'occasion de se mettre dans un credit, fait de son mieux pour prolonger le mal; & quoique, par une seule medecine, il pût tirer d'affaire ce grand Seigneur, il ne le guerit que peu à peu, & tout le plus tard qu'il peut. Autre finesse du metier: le Docteur quelque fois, n'ayant fait qu'aigrir, qu'irriter le mal par ses

•Zz 5,

me.

medicamens, avant de reparer sa faute, menant son patient jusqu'à la porte de l'autre monde, il le ramene insensiblement à la vie; & cela afin, qu'il soit dit, & publié par tout, qu'un tel medecin a fait la plus belle cure du monde, qu'il a presque ressuscité un mort. Lors qu'il lui tombe un homme, dont la maladie est considerable, ce medecin, voyant bien, que le mal n'est pas sans danger; & que la fin en est douteuse, savez vous, Messieurs, quel stratagême, quelle ruse il met en oeuvre? Prenant un air sévère, & se renfrognant, monami, declare-t-il au malade, vôtre salut depend uniquement d'un point, c'est que vous m'obeissiez aveuglement: après un tel arrêt, au quel le pauvre, & nouveau sujet n'a garde de resister, le Souverain prescrit un regime tout neuf; il defend, sous peine de la vie, à son esclave, la maniere de vivre à la quelle il étoit accoutumé; si on lui donne quelque chose *d'incontenu* dans l'Edit de sa Majesté, elle le fait ôter bien vite; & si la chose est de-ja faite, se mettant dans une furieuse colere, & traitant le malade de rebelle, elle le con-

condamne à mourir comme criminel de leze Faculté. Enfin dans une telle conjoncture, le medecin repête sans cesse à son homme, qu'il est en grand peril; lui insinuent neanmoins, qu'une bonne, & genereuse recompense lui feroit tenter les derniers efforts de l'art.

Si Monsieur le *Guerisseur* voit, qu'effectivement le malade pourroit bien partir, conseillant d'assembler le College de medecine il demande un Associé: il allegue pour raison, & par une fausse humilité, qu'il se défie de ses forces dans une cure de cette importance-là: mais souvent le motif secret de cette demande, c'est de tuer le malade avec plus de précaution, aiant peur que si on apelloit un autre medecin, & que ce dernier eût une meilleure réussite, il ne lui enlevât sa réputation, sa gloire & son profit.

S'il survient au malade un accident funeste, & mortel; ou peut-être, si le medecin, lui même, par la vertu meurtriere de son extrême la fait descendre subitement chez les morts, le Docteur a toujours de quoi se disculper: c'est

une fluxion apoplectique, & suffoquante; c'est un abcès tombé sur le coeur: c'est quelque autre cause imprevue, & qu'il étoit impossible de prévenir: le defunt est homicide de soi même; & il en a déjà répondu devant Dieu, en ce que il a contrevenu aux ordres de son guerisseur: ceux qui devoient garder le malade, l'ont négligé: & i's en meritoient châtiment; mes Collègues m'ont mal secondé; l'Apoticaire a péché dans l'exécution: enfin s'agit-il de la justification de l'Esculape? on trouve dix vingt raisons pour une: conclusion, tout malade a tort de mourir, & ne peut ordinairement s'en prendre qu'à soi: mais quand il a le bonheur d'échaper, il en a toute l'obligation au medecin.

Allons plus avant: je veux vous prouver par le temoignage de la medecine même, que la plûpart de ses supots ne sont que des scelerats. Car observez bien ce *car*; il est decifif, peremptoire, & tout à fait sans replique, car Pierre Appon, vous le conoissez, messieurs; c'étoit le meilleur ami des medecins, dit expressement, que la science
de

de la medecine est consacrée à Mars: or sans contredit, ce Mars est la plus odieuse, la plus haïssable de toutes les Planètes; il produit, par sa damnable influence, l'ingratitude, les querelles; &, pour renfermer tout en une seule idée, Mars est l'auteur de la malice, & de l'iniquité.

C'est par cette raison-là que communément les medecins sont gens de mauvaise vie, soit à cause que Mars, & le Scorpion dominant sur leur art; soit parce que, sortis d'une chetive, & sterile Souche; & puis engraissez, ils se sont enorgueillis; ne cherchant qu'à injurier, & qu'à outrager tout le monde. Ce Pierre Appon, que je citois tout à l'heure, & de qui j'emprunte ces grosses sotises, se fondeoit peut-être sur l'exemple d'Esculape: l'Antiquité fabuleuse dit, qu'étant sorti, comme un genie, ou, si vous voulez, comme une autre Minerve, de la cervelle féconde du maître des Dieux; & descendu sur la terre par la route lumineuse du Flambeau de l'univers, il s'avisa le premier d'inventer la Medecine. Celle avouée, qu'il n'étoit qu'en mortel; mais

il veut, que, pour le récompenser de sa riche découverte, il fut admis au nombre des Immortels. Suivant un grand nombre d'autres écrivains, Esculape eut pour mere une certaine Coronis belle femme, & *putain* incestueuse: les Prêtres d'Apollon, aux quels elle se prostituoit souvent dans le Temple, pour faire honneur à leur maîtresse commune, feignirent qu'un Dieu, s'en étant amouraché, l'engrossa d'Esculape.

Quoique il en soit de cette vieille histoire, tous les Auteurs conviennent sur un point: c'est que ce Fondateur de la medecine fut un Dieu d'une sceleratesse si outrée, que Jupiter, son Pere tout au moins *putatif*, fut obligé d'employer sa foudre pour le châtier & l'empêcher de faire du mal. Voici, en propres termes, ce que Lactance en écrit à l'Empereur Constantin: Esculape même, fils d'Apollon par un crime, ce Dieu qu'on exalte si fort, par quel endroit a-t-il mérité les honneurs divins? tout son mérite, c'est là guérison d'Hippolite: il est vrai qu'il mourut glorieusement, puis qu'on le jugea digne d'être foudroyé de la propre main
de

de Jupiter ; c'est ce que dit cet ancien Apologiste du Christianisme.

Sans nous arrêter à tous ces contes-là, il est certain, que les medecins sont de tous les mortels, les plus scelerats, les gens qui s'accordent le moins ; qui sont d'un plus mauvais commerce, & les plus sujets à mentir, la division regne si fort entr'eux, qu'il ne trouve pas un seul, non pas un seul medecin, qui approuve le remede ordonné par un de ses confreres, sans y diminuer, ajouter ; enfin sans y changer quelquechose : il va même souvent jusqu'à mordre l'Ordonnance, jusqu'à la dechirer à *belles dents* ; & cela pourquoi ? crainte qu'on ne prit pour un ignorant ; ou du moins du peur qu'il ne passât pas pour le plus habile, s'il ne retranchoit rien d'un conseil, qui pourtant est le meilleur ; ou s'il n'augmentoit pas l'ordonnance, quoique, souvent, elle de-ja trop forté de la moitié, disons hardiment, du total : ce que je vous dis là Messieurs, est d'une *notorieté* si bien averée, & si publique, que la jalousie & la discorde des medecins ont enfin passé en proverbe.

En

En effet, tout ce qui est du goût de l'un, l'autre s'en moque : on ne feroit compter sur leur pompeux, & magnifique *Jargon*, n'avancant rien que d'incertain, & de conjectural; toutes leurs belles promesses sont des bagatelles *volatiles*, & de purs mensonges : aussi chez le vulgaire, c'est à dire chez les Sots, quand on reproche, à quelcun son insigne fourberie, en lui dit, *tu mens comme un medecin.* Leur étude dominante, leur principale application c'est d'emploier toute la force de leur esprit à faire dans leur art de nouvelles decouvertes; croiez vous, Messieurs, qu'ils se donnent tant de peine par un motif d'humanité? nullement: ils ne visent, qu'à decréditer leurs predecesseurs, qu'à rendre meprisable tout ce que les Anciens ont dit, & fait de meilleur dans ce genre-là, quelle méchanceté!

De plus, le peu qu'un medecin fait, il le garde soigneusement dans sa tête comme un dépôt précieux; ils n'en font part à personne; ils croiroient fletrir la gloire de leur science s'ils s'abaissoient jusqu'à communiquer leur doctrine.

ne : ainsi par l'envie qu'ils portent aux autres, ils nous frustreront, au risque même de nôtre vie, d'un bien qui ne leur appartient point, & dont ils ne sont rien moins, que les propriétaires.

Outre cela les medecins, quoi qu'on les accuse d'Atheisme, ou d'Irreligion, sont extremement superstitieux : ils sont arrogans, de mechante conscience, superbes, & grans partisans de l'avarice : leurs mots favoris sont, *vous souffrez ? vous êtes malade ? prenez des remedes.* Pour peu qu'ils y trouvent leur compte, ils ont même le secret de changer la santé en maladie. Nous lisons un grand exemple de cette avarice dans Pierre Appon : ce medecin, qui pratiquoit à Bologne, & qu'ils surnomment le *conciliateur* ; étoit à la fois, si fier, si orgueilleux, & si interessé, si avide de gain, qu'il ne sortoit point de la ville pour un malade, à moins de cinquante pistoles par jour ; & le Saint Pere Honorius, l'ayant fait venir à Rome dans l'esperance, qu'il gueriroit sa personne sacrée, & infaillible, alors bien malade, Appon ne voulut point mettre la main à l'oeuvre, ni entamer la
cure,

cure, qu'on ne lui eût promis, par convention, & marché conclu, la somme de quatre cens pièces d'or. Pindare dit, que Jupiter lança son tonnerre sur Esculape, le pere de la médecine, par ce que, étant un Dieu fort avare de son naturel, il avoit exercé son art par intérêt, & d'une maniere nuisible, prejudicable à la Republique, puisque depuis ce tems là, la santé est devenue marchandise, & qu'il n'y a pas moïen de la reconvrer sans argent. Mais revenons aux medecins.

Si, par un coup de hazard, le malade est assez heureux pour échaper de leurs mains, c'est un applaudissement insupportable, & qui fait perdre patience aux conoisseurs: il n'y a personne qui puisse chanter, celebrer dignement la gloire d'un si grand miracle: le *Guerisseur*, vrai, ou faux, vous dira insollement: cet homme là est un second Lazare; & je l'ai tiré du tombeau; sa nouvelle vie est un present, que je lui ai fait; il me la doit tout entiere; je l'ai comme enlevé, comme arraché à l'autre monde; & l'obligation, qu'il m'en n'est si effencielle, si superieure à toute

te

te reconnoissance, qu'il mourra insolvable à mon égard. C'est ainsi qu'ils s'approprient ce qui n'est dû qu'à Dieu. Quelques rejetons de cette tige meurtrière, sont montez à un tel degré d'impudence, & d'aveuglement, que, prétendant à l'adoration, & au culte Divin, ils se donnoient le nom *Sacrasissime* de Jupiter : un fameux medecin de Siracuse, écrivant à un Roi de sparte, mit à la tête de sa lettre : *Menecrate Jupiter au Roi Agefilaüs SALUT* : mais le Monarque de nom viant d'une si grande extravagance, répondit : *Agefilaüs à Menecrate Santé*, ce qui vouloit dire BON SENS.

Quand un malade, moins heureux que le précédent, a expiré entre les mains, ou, pour mieux dire, sous l'Autorité tyrannique des medecins; & c'est le cas le plus ordinaire, ces Messieurs ne s'en font pas le moindre embarras : que de raisons concourent à leur apologie, & à leur justification ! la nature a manqué ; la maladie étoit maligne ; le malade n'a pas voulu le laisser gouverner. D'ailleurs, ajoutent-ils, nôtre Art ne s'étend pas jusqu'au ;
se-

secret de la nature irritée, & qui veut détruire son plus bel ouvrage : nous sommes des medecins, nous ne sommes pas des Dieux : nous devons guerir ceux qui sont *gueriffables* ; mais nous ne sommes pas obligez de rapeller les gens des serres, & des griffes de la mort ; enfin, nous n'avons quoique ce soit à nous reprocher ; & nous ne sommes redevables de rien à nôtre malade, si ce n'est de la nouvelle experience, qu'il nous a procuré par sa fin.

Apuiez sur ces mauvaises, & fausses raisons, la mechante réüffite ne les déconcerte point ; & loin de se chagriner d'un facheux événement, ils n'en paroissent, que plus fiers : sur tout, ils sont ravis, lors qu'ils ont le moindre fondement pour dire, que l'intemperance a tué le defunt, & qu'il a peri par ses excès : Ainsi, un pauvre mortel, qu'ils ont par leurs drogues empoisonnantes, expedié pour l'éternité, & qui sans eux, auroit pû vivre long tems, est depouillé par ces brigans, de son argent, de sa réputation, de sa santé ; & enfin de sa vie. Cependant, ils font celà en toute sureté de conscience, & étant

Étant affranchis des lois: la raison en est, comme dit Socrate, que la terre cache leur ignorance, & leur mauvaise foi. D'ailleurs, nous le savons, Messieurs; hélas! nous ne le savons, que trop; encore, n'en faisons nous guère nôtre profit, l'Empire de Pluton, pour parler poëtiquement, est un país, d'où, quoi qu'en dise le *Fatisme*, on ne revient jamais: que font donc Messieurs les Medecins? craignant que leurs malades ne les cite à comparoître devant le Tribunal de Madame Themis, surnommée Justice, à comparoître dis-je, comme criminels de meurtre, & de peculat, ils ont la sage précaution de les envoyer promptement dans le Tartare, avec une pleine, & entiere assurance, que les habitans *d'outre terre* ne repasseront point sur nôtre Globe pour plaider.

Continuons, le champ est trop beau, & trop fecond pour en sortir si tot; quand je devrois, Messieurs, vous *sermonner* jusqu'au ridicule, & jusqu'au dernier degôit. Ordinairement les Medecins sont une nation infècte, & capable de porter la contagion: O le

vilain peuple ! Arrosez d'urine, parfumez d'excremens, toujous entre le pot de chambre, & le bassin, ils sont sans comparaison, plus sales, plus puants, plus faisant soulever le coeur, que les sages femmes même, c'est tout dire. En effet, Messieurs ; qu'est ce qu'un bon medecin ? un homme dont les cinq sens de nature sont gâtez, & dont l'imagination ne vaut pas mieux. Il emploie sa vûë à contempler les objets les plus obscenes, & qui exhalent la plus mauvaise odeur : ils reçoivent par le nez, & qui plus est par les oreilles, les vapeurs bruiantes de l'estomac du malade ; celles du ventre, tant mâles que femelles, la mauvaise haleine, le soufle, & la puanteur de l'air corrompu : ils goûtent avec les lèvres, & la langue des brûvages noirs, & mortels : ils touchent de leurs mains les fruits du gros boïau, nommé Colon, & les effets *odoriferans* des purgations.

Quant à l'imagination ? les Medecins ont jour, & nuit autour d'eux les affreuses images, les ombres horribles, les epouvantables phantomes de leurs malades ; la conscience leur reproche

UN

un nombre innombrable d'homicides; enfin, toute leur application, tout leur discours, toute leur raison, toute leur *raison*, tout leur esprit, tout leur genie, celà s'appelle exprimer richement une idée; & si les mots ne me manquoient, vous verriez bien autre chose, tout celà n'est occupé, qu'à des genres de maladie, & de mort; mais quels genres, Seigneur, quels genres! honteux, enragez, effroiables. Ce n'est pas tout: l'exercice des Medecins se fait; & ou? dans des endroits sales, puants, obscurs; enfin, dans des lieux, où un homme de ma façon, & delicat comme moi, ne sauroit entrer sans la derniere répugnance: pour la nature de la pratique, il ne se peut rien de plus bas, de plus abjet dans les soins, dans la Mecanique, dans l'action: visitant continuellement, gravement, & non sans lunettes, les pots de chambre, les cloaques, les latrines, tous les receptacles des necessitez *excrementaires*; & tout celà, pour un gain leger sordide, & infame: n'auroit-on pas raison de comparer le Medecin à la huppe, ce

vi-

vilain oiseau, qui fait son nid de l'ordure humaine ?

Ne voiez vous pas tout les jours, *Patientissime* Assemblée, comment ces sales Medecins, avec les doigts encore infectez, & couverts de ce, qu'ils ont manié à pleine main, courent les rues, & vont dans tous les quartiers de la ville? ils marchent d'une albure précipitée le visage pâle, & troublé; allant sous l'esperance d'un petit, & sordide profit de magasin en magasin, de boutique en boutique, cherchant, comme des mendians, pour voir, si on ne leur presentera point, quelque part de l'urine à regarder, ou de l'ordure à examiner. Comme les Vautours sentent de loin les cadavres, de même il n'y a pas de gens au monde, qui aient meilleur nez pour flairer les excremens des mortels.

Si nous voulons les croire, Hipocrate, leur oracle, avoit coutume, pour mieux conoître la nature de la maladie de se mettre sur la langue un peu de la dejection du malade; & pour faire l'experience complete, il auroit du l'a-
val-

valler. La plûpart de leurs Auteurs attribuent cette heureuse decouverte au divin Fondateur de l'Art, au Patriarche de l'ordre; en un mot au grand Esculapē; sur quoi Aristophane l'appelle *Scatophage*, c'est à dire un homme, qui mange le superflu de l'aliment: en suite tous les Medecins ont herité de cette noble qualité: nous les nommons donc *Scatophages*, & *Scatomantes*, *Devoeurs de merde*, *Inspecteurs de la matiere fecale*. De telle source ont coulé la *Scaromantie*, l'*Oromancie*, la *Drimimantie*, termes barbares, & forgez pour signifier les Divinations, les conjectures, les pronostiques des Medecins sur les urines, & sur les excremens.

C'est pour quoi chez plusieurs nations ces Medecins mecaniques étoient regardcz comme infames; & tellement infames, que, soit dit sur le temoignage de Seneque, rien n'étoit plus honteux que d'embrasser cette profession-là. Encore aujourd'hui presque tous les peuples, oui *presque tous*, & si cela vous paroît une impudente hiperbole, je vous defie de m'en donner le dementi, presque tous les peuples donc, excluent de

A a a

leurs

leurs tables, & de leurs festins indifféremment les Medecins, les sages femmes, & les Boureaux : ou si on les souffre dans le repas, c'est à condition qu'ils auront leur plat, & leur verre à part.

Sur ce pié là, Messieurs, ne devoit-on pas déplorer avec des larmes de sang la detestable coutume de certains Princes? Il en est plusieurs, je le dis à la honte, à la grande confusion de la noblesse, de la grandeur, de la principauté, il en est un bon nombre, qui vivent familièrement avec les medecins: ces Alteſſes, non contentes d'avoir à leur levé, ou de faire venir le matin dans leur appartement des gens si contagieux, & qui, par leur commerce continuel avec les malades, sont toujours, & tout récemment infectez des vapeurs de la pestilence, elles leur font aussi l'honneur de les admettre à leur table. Avoir un Medecin pour convive? cela se peut-il? la seule pensée en fait horreur: parmi les viandes, les vins, & les delices de la bonne chere, il vous servira la matiere fecale, l'urine, les sueurs, le pus, le vomissement, les or-

ordinaires du sexe ; il vous entretiendra doctoralement de ses epilepsies, de ses lepres, de ses ulceres, de ses gales, de ses pestes ; & par l'impureté de ses discours, il corrompra, il fera tourner en nausées, en maux de coeur, & en vomissemens, un repas, qu'on aura préparé avec une dépense, & un soin extraordinaire.

Emploiez aussi, si vous voulez, un Medecin dans les consolations sur les revers, & les disgraces de la vie ; il n'y a rien de plus fade, ni de plus insipide, rien de plus sot, que son raisonnement. Peut-être cela procede-t-il de l'Art, qui, comme dit le *Conciliateur*, ne se mêle ni de vertu, ni de bonnes moeurs : mais c'est aussi par ce que, suivant le même Pierre Appon, quand un Medecin seroit d'un excellent naturel, quand toutes ses inclinations tendroient à l'honnête homme, sa conscience l'oblige à vivre en scelerat.

Aussi nous faisons en sorte, dans plusieurs villes, par des réglemens publics, par des Ordonnances du peuple, que les Medecins sont exclus du conseil, & qu'on ne les admet point à la

Magistrature. Or le motif de cette
 defense, ce n'est pas tant, remarquez,
 Messieurs, la justesse de mon discernement,
 ce n'est pas tant par ce que les
 Medecins en general, font des niais;
 des volages, des gens de mauvaise vie,
 qu'à cause de la faleté, qu'ils contrac-
 tent auprès des malades: cette affeui-
 té à voir un homme dans un lit, à lui
 parler, à le toucher, &c. rend un me-
 decin si contagieux, qu'il infecte, non
 seulement ceux, qui les approchent; mais
 même les sieges, & les bancs: il n'y a
 pas jusqu'au marbre, à qui il ne com-
 munique son infection: le poëte Lucil-
 le fit en Grec, à ce sujet là, une jolie
 Epigramme; & voici comme Aufone
 la tourne en Latin:

*Alcon hesterno signum Jovis attigit il-
 le:*

*Quamvis marmoreus vim patitur Me-
 dici.*

*Ecce hodie jussus transferri ex cede ve-
 tusta,*

*Effertur, quamvis sit Deus, atque la-
 pis.*

*Alcon toucha hier la statue de Jupiter,
 & cette Figure, quoique de marbre, ne la-
 issa*

iffa pas de participer à la force contagieuse & empoisonnante du Medecin: ce Jupiter est Dieu; d'ailleurs il n'est qu'une pierre: cependant, on lui a ordonné aujourd'hui, comme à un pestiferé de sortir d'un Temple, où il a regné, où on l'a servi, & adoré pendant des siècles entiers. Le pauvre Dieu! ce que c'est pourtant que la main d'un medecin!

Venons à la consulte; ce n'est pas la scène la moins divertissante de la Comedie: trois, ou quatre officiers ou Ministres d'Esculape voient, & interrogent tour à tour le patient; & sur tout on n'a garde d'oublier l'urine, & la dejection de la dernière nuit. Après un interrogatoire subi dans toutes les règles, les Juges prennent séance; puis on commence à procéder. Vous ne sauriez croire, Messieurs, avec quelle gravité la chose s'exécute; on prendroit ces Catons pour les Epoures de Lacedémone, lors qu'ils étoient sur le point de prononcer la sentence de vie, ou de mort. Il est surprenant; mais aussi cela fait compassion, combien de tems ces *Consulteurs* consomment inutilement dans leurs misérables disputes.

Chacun a son sentiment particulier. Assis près d'un homme, qui, dans son lit, souffre, peut être cruellement, & qui s'impatienté, à proportion, ils s'amufent à chicaner, & à se contrecarrer. A leur procédure, on s'imagineroit, que ces Messieurs font plutôt là pour une These de Medecine, que pour une cure, & une guerison. Redoublement de peine pour le souffrant: car, comme disoit Menandre, le caquet du medecin est une nouvelle maladie pour le patient.

Comme si le malade n'avoit nul besoin de la pratique, & que le seul secours du raisonnement lui fût necessaire, les consultants, par ostentation, & pour se faire valoir auprès des Auditeurs, tirent de leur carquois quelques Aphorismes bien rebatus, & qu'ils tiennent tout prêts pour l'occasion. En suite, ils invoquent Hippocrate, Galien, Avicenne, Rasis, Averroes le *Conciliateur*, & les autres qui sont leurs Oracles, & leurs Divinitez : ces grans noms leur tiennent lieu d'un profond savoir; & ils ne manquent jamais de les citer avec emphase; c'est par-là qu'ils, et-

our-

ourdissent le vulgaire ignorant, & qu'ils passent chez lui pour des Docteurs habiles, & qui savent parfaitement leur métier.

Après donc un long préambule, en inutilités, ou en galimatias, on se bat quelque tems, mais toujours chaudement, sur les causes, sur les symptômes, ou indices, sur les effets, sur les Auteurs, sur le jour de crise &c. on agite tout cela avec beaucoup de sérieux, & d'application; mais sans conclusion, & la guerre Hipocratique demeure toujours également allumée. A la fin on en vient à l'ordonnance; & on traite fort froidement ce qui devoit faire la tête, & la queue de toute l'affaire. Comme les Médecins sont jaloux les uns des autres, pas un *Consulteur* ne veut communiquer à ses Collègues ce qu'il croit savoir tout seul, & ce qu'ils nomment entr'eux, secret, & le remède réservé, croyant que ce qu'il apprendroit aux autres seroit autant de perdu pour lui. Par cette juste, & comme vous voyez, fort equitable raison, ils s'en tiennent à la méthode commune, c'est à dire, à la routine.

Si cette voïe-là leur manque; si ce *Recipé* ordinaire ne produit rien, ils ont recours à l'Empirique, c'est leur *Ancre Sacrée*, & leur dernière ressource: puisque la raison, disent ils, n'a pu triompher dans cette cure là, il faut avoir recours à l'expérience, & conséquemment à la temerité; car enfin, il vaut encore mieux faire une tentative hazardeuse, que de n'employer aucun secours. Si ces juges, peu favorables au patient, le condamnent à partir; ou si comme parle l'Ecclesiastique, le malade est accablé d'une langueur trop prolixee, ou trop longue, alors les Medecins prononcent cet Arrêt foudroiant: *Allez, mon ami, délogez quand il vous plaira: nous vous abandonnons à nos Divinations, & à nos pronostiques: il ne nous est plus permis de vous donner nos soins; car Hippocrate, nôtre Seigneur, & maître, veillant à l'honneur, & a la gloire de l'ordre, nous défend expréssément de donner des remèdes aux malades desesperes, c'est à dire, à ceux, à qui nous avons prononcé la sentence de mort.* Si ces Arbitres de la vie, & de la mort des humains sont, un peu plus dévots, ou, pour

pour mieux dire, un peu plus fanatiques, ils attribueront la maladie à quelcun de ces Saints du Paradis, qui ont le pouvoir de tuer les pauvres mortels; & les religieux Medecins, jugeant bien que l'Habitant du Ciel poussera jusqu'au bout sa vengeance, ou sa mauvaise humeur, ils donneront au malade leur derniere drogue, celle qu'ils lui accordent, comme un passeport pour la tres courte, & tres perilleuse navigation de ce monde-ci en l'autre: *Recipe*, diront ils d'un ton effraiant, *un Notaire. escorté de sept témoins: pour augmentation de Doze, ajoutez à cela, un prêtre, muni de tous les Ingrediens de la composition mortuaire; sur tout, qu'il n'oublie pas la graisse, ou l'huile sacrée; & de l'eau benite, autant qu'il en faut pour envoyer Satan à tous les Diables. Enfin, mettez ordre à vos affaires; car vous mourrez; & après cet Arrêt là, si vous vous avifiez de guerir, nous vous declarons, par l'action même & ipso facto rebelle au Tribunal, & à la Justice de la Medecine.*

Le Docteur Rasis, qui, par la pratique, & par la finesse de la profession, conoissoit parfaitement la folle credu-

lité des malades, & l'ignorance litigieuse, & chicaneuse des medecins, pourvoiant à la fois, en homme sage, aux Interets des uns, & des autres, conseille dans ses Aphorismes, qu'on ne se serve, que d'un Medecin : car dit-il, quand il n'y a qu'un Medecin, qui se trompe, son erreur, & sa faute ne deshonorent pas beaucoup le venerable corps de la Medecine; & si, par un grand hazard, il a le bonheur de réussir, la louange en rejallit sur l'Art, & sur toute la profession : au contraire celui qui appelle plusieurs Medecins, s'expose à perir, par les mains d'un nombre d'Ignorens ; c'est comme s'il vouloit plusieurs boureaux, à son execution, & alors quelle infamie pour nôtre ordre ! telle est la pensée de Rasis. Son sentiment est confirmé par cette vieille Inscription d'un Tombeau, où le mort se plaignoit, qu'une troupe de Medecins l'avoit logé-là. C'étoit aussi un Proverbe dans la Grèce, *l'entrée de plusieurs Medecins a perdu le malade.* N'oublions pas le mot de l'Empereur Adrien, *la foule des Medecins m'a tué.*

VOU-

Voulez vous donc, Messieurs, vivre long tems, & en bonne sainté? point de commerce avec les *Guerisseurs*, c'est le conseil le plus salutaire, que je puisse vous donner; car enfin, c'est à Dieu seul, que nous devons nôtre bonne disposition; il est le maître absolu de la santé, de la vie, & de la mort: le Medecin n'y peut rien; & des qu'il entreprend de prolonger nos jours, il anticipe sur les droits de la Divinité. Cela est si vrai, mes Freres, que Dieu lui même s'en plaint quelque fois; n'avons nous pas l'exemple d'Aza? le Prophete fait un gros peché à ce Monarque de Juda, de ce que, dans son infirmité, au lieu de s'adresser au tout puissant, il avoit mis toute sa confiance aux Medecins. Effectivement tous ceux, pesez bien cette verité-ci, tous ceux, qui se seront livrez une fois à la conduite des Medecins, il est impossible, qu'ils se portent bien: la raison en est démonstrative: c'est que *qui medite vivit, misere vivit, quiconque vit par les regles de la Medecine, vit miserablement*; jamais axiome plus beau, ni plus certain n'est sorti de la cervelle humaine.

Mais ça! supposons, ah plût au Ciel que ce fût une vérité! supposons, dis-je, que les Medecins conoissent toute la force, toute la vertu des Elemens, des Racines des Herbes, des Fleurs, des Fruits, des Semences, même des Animaux, & des Mineraux: enfin je veux, que nos Esculapes modernes possèdent à fond la science de tout ce, que nôtre bonne mere la nature fait sortir de son sein, cependant, avec tous secours-là ils ne pourroient jamais nous rendre immortels; il est donc toujourn constant, & indubitable que les medecins sont de maîtres Ignorans, celà est fort! mais quoi nous rendre immortels? Ils ne peuvent pas même guerir un petit mal. Oh combien de fois un Remede, qui devoit faire des merveilles, n'a point operé! cette drogue-là vous fera courir comme il faut, dit le Docteur; & neanmoins, les humeurs n'en sont pas seulement ebranlées: combien de fois est-on contraint de changer son Medecin? Et enfin, après une longue souffrance; après s'être epuisé, abimé en depense, & en frais, la conclusion est, qu'il faut mourir, ou immediatement
après

après la prise du remede, ou dans le tems même, qu'il opère; & souvent le Medecin est témoin oculaire de son homicide.

Quel fond peut-on donc faire sur les Medecins, si, ce que leur Hipocrate avouë lui même, rien n'est plus trompeur, que l'experience de cet Art-là? sur quoi les medecins peuvent-ils apuier leurs belles promesses, si Pline a raison d'assurer, qu'il n'est point de Discipline plus inconstante, ni plus changeante, que la medecine? mais voulez vous, Messieurs, vous en rapporter à l'experience? sans parler du vieux tems, il y a encore aujourd'hui sur la terre plusieurs peuples, qui vivent sans medecins: mais comment vivent ils, ces heureux, & *felicissimes* mortels? sains, *gaillards*, dispos, robustes, & vigoureux jusqu'à la vieillesse la plus decrepité, leur passage en ce monde-ci dure plus d'un siecle. Au contraire, ces nations, chez qui Esculape domine avec toute sa race, que leur arrive-t-il? ordinairement les hommes y sont d'une santé délicate, foible, chancellante, devenant vieux de bonne heure; & tombant, finissant,

mourant au milieu de leur carriere naturelle. Et que dirons nous des medecins? Je ne sai, s'il y a un Paradis pour ces gens-là? Contre la defense de Dieu, & de son Eglise, vivant selon les regles, & les fausses lumieres de leur Arts, ils alterent leur santé, ils avancent leurs jours; &, comme s'ils vouloient se faire justice, & vanger ceux, qu'ils expedient pour l'autre monde, ils sont eux mêmes leurs propres assassins; car vous remarquerez, s'il vous plait; & s'il ne vous plaît pas, vous ne le remarquerez point, Communement, il n'y a pas d'hommes plus valetudinaires, ni qui meurent plus jeunes que les medecins. Un joli trait, la dessus, d'un Lacedemonien: quel-cun lui demandant quel secret il avoit pour n'être jamais malade, *c'est* répondi-t il, *que je ne voi jamais de Medecin.* Mais, reprit l'autre, *comment as tu fait pour vivre si long tems? c'est,* repartit il, *que de ma vie, je n'ai consulté de Medecin.* Il faisoit voir par là, que la voie la plus sure pour se bien porter, & pour atteindre une grande vieillesse, c'est de fuir les medecins, comme on fuit les empoisonneurs. On.

On ne sauroit pourtant nier, direz vous, que les Medecins ne fassent des convalescens; soit, mais je soütiens, qu'ils font incomparablement plus de morts: & d'ailleurs, pour ceux qu'ils guerissent? Je vous citerai ce petit vers d'Aufone.

Evasère Fati ope, non Medici

E'est le sort, qui les a sauvé; le Medecin n'y a nulle part. Autre fois les Arcadiens ne conoissoient aucune drogue: toute leur medecine consistoit dans le lait du printems, & encore plus de l'Eté, par ce qu'alors les herbes ont tout leurs suc; & que les paturages étant dans toute leur force, ils ont la vertu de guérir, c'est le grand pleine qui me fournit cette belle, & rare crudition. Ce naturaliste, qui n'ignoroit rien, ajoute, que les Artadiens prefferoient le lait de vache à tout autre lait; & cela, par ce que la femelle du taureau, est de son naturel grande mangeuse d'herbe, & que elle en mange de toutes les sortes: mais n'en déplaise à mon oracle, il devoit specifier sa vache noire; car son lait vaut bien mieux que celui de la blanche.

Se-

Selon Herodote , & Strabon , les Lacedemoniens , les Babiloniens , les Egiptiens , & les Lusitaniens rejettoient generalement tous les medecins ; mais en recompense savez vous ce qu'ils faisoient ? leur metode étoit admirable : quand quel-cun tomboit malade , on le portoit sur la grande place , on le promenoit pas les carfours , afin que ceux qui s'étoient sauvez de la même maladie , ou qui savoient , qu'un autre en avoit échapé , pussent indiquer les moïens , dont on s'étoit servi si efficacement. Ces sages peuples pensoient des lors ce que Corneille Celle a pensé depuis : Rien , dit ce grand Docteur , n'est plus essenciel dans la maniere de procurer la guerison , que l'expérience : il est certain , que par elle une vieille païsanne triomphe fort souvent du savoir des plus habiles Hipocrates : on a vû de ces femmeletes faire avec une seule plante , ou une petite herbe , ce que les plus fameux medecins n'ont pu executer avec leurs drogues les plus precieuses , & les mieux travaillées. Il ne faut pas s'en étonner : car lorsque ces Charlatans , par des mixtions inexpimables ,
par

par des compositions formées de divers ingrediens, tâchent de chasser le mal, au lieu que la nature produisant de remèdes simples, & pourtant capables de rendre la santé, ces *Guerisseurs*, dis-je, agissent plus par conjecture, que par la cause, ou par la raison; & ils reduisent tout l'Art de guerir à un hasard, ou à une pure divination. Au contraire cette vieille, conoissant la vertu, la force. & la qualité d'un remède simple par la vigueur solide, & expérimentée de la nature, guerit des maux difficiles, & dangereux. De plus: les medecins avec des choses de grand prix, & qui viennent du bout du monde, car ils font à croire, qu'on ne peut guerir, qu'avec celà, causant une grande dépense au malade, s'engagent à le rétablir pourvû qu'on les paie grassement; la vieille, avec des choses tres-faciles à trouver, encore plus facile à préparer; & que chacun possède, ou peut posseder dans son Jardin, telles que sont les plantes domestiques, va d'abord au fait, & promet moins la santé, que elle la rend. Ceux-là, enflez d'une vaine erudition, qu'ils ont puisé

puisé dans des livres faux, dans des Manuscrits peints, & bien conditionnez, font, par une certaine, & audacieuse temerité, par un caquet, qui dans le fond n'est, qu'une pure sottise, font dis-je, un métier mécanique, & lucratif de l'Art du guerir, comme si c'étoit la chose du monde la plus epineuse : celle-ci, qui a observé, examiné, appris dans les champs, les diverses plantes, leur couleur, leur figure, leur saveur, leur odeur, leurs espèces différentes; & qui conoit leur vertu, leur propriété spécifique pour les maladies; ou en d'autres cas celle-ci, dis-je, qui fait tout cela par experience, donne, sans interet, des remedes surs, & infallibles à tous ceux, qui en ont besoin. Les principaux medecins sont même contraints d'avouer par la force, toujours victorieuse de la verité, que des femmes leur ont fait conoitre des remedes admirables, & qu'ils jugent dignes d'être publiez dans leurs écrits, afin d'en faire part à la posterité, & de les lui communiquer, comme ce qu'il y a de meilleur dans ce genre-là : tel est ce remède, dont Avicenne fait si grand cas contre la

la migraine, & la douleur de tête

Au reste, Messieurs; si l'Art de la médecine pratique, dont le but devoit être de rétablir le temperament dans son juste equilibrium, consiste à bien proportionner les *matieres Guerissantes*, premierement entre elles, & en suite à les assortir avec les qualitez du corps, au quel on les donne; & effectivement les anciens medecins ont mis tout leur soin, toute leur vigilance, toute leur application à donner aux medicamens une juste proportion, à les mettre dans un parfait equilibrium; laissant à leurs decendans la peine d'ajuster la dose avec le temperament du malade, si, dis-je, la médecine est sur ce pié-là, avec quelle hardiesse, avec quelle impudence ose-t-on, non seulement changer la pratique des Anciens, mais même l'augmenter, ou la negliger, & même l'ignorer absolument? car enfin, Messieurs, que résulte-t-il de cette criminelle, de cette horrible licence? c'est, qu'au lieu que la *consonance*, l'harmonie de la drogue devoit apporter la santé, la *dissonance* cause la douleur, la violence, l'irritation dans
la

la maladie; & celà va même quelquefois jusqu'à tuer le malade. J'en reviens donc toujours à mon *dire*: la vieille paifanne guerit plus sûrement un mal avec une, ou deux herbes de son Jardin, avec un remede simple, & préparé par les mains de la nature, que ce Monsieur le medecin, avec ses drogues artificielles, qui coutent beaucoup; & qu'il ne compose, que par des conjectures douteuses, & fort incertaines.

C'a été là le sentiment de plusieurs grans hommes, tant Philosophes, que medecins; ils sont convenus, que dans la guerison des malades, on ne devoit employer que les choses les plus simples, & les plus communes. Aussi nous ont-ils laissé d'excellens ouvrages pour nous apprendre à conoitre, & à eprouver la force, la vertu des herbes, & des plantes. Chrisippe, par exemple, a écrit sur le choux; Pithagore sur l'oignon marin; Machron sur le raifort; Diocle sur la Rave; Phantias de l'Ortie, Apulé de la Veronique; & quantité d'autres anciens se sont exercé sur les plantes, ou sur les Herbes, mais nos Medecins à boutique? non seulement

ment ils se soucient fort peu de cette science-là ; mais même ils la plaisantent, ils tournent en ridicule ceux, qui la cultivent, & qui s'en servent, disant, qu'il n'y a que les simples, qui étudient les simples, quel pitoiables jeu de mots !

Je ne deconseille donc à aucun de vous autres, d'emploier, ces medcins-là ; & afin que vous ne vous y mepreniez point, j'entens les medcins, qui pratiquent par les simples : je ne vous dis pas seulement de les consulter ; je vous exhorte à les croire ; à respecter, à exécuter ponctuellement leurs ordonnance ; & je souhaiterois que vous fussiez tous malades, & moi tout le premier, pour vous montrer, que je parle sincèrement. Mais ces medcins Droguistes ? ces Docteurs à Magasin, à Pharmacie, & à fourneau ? *O fi !* les regardant comme des forciers, comme des *Malfaiteurs* publics, croïez moi, mes chers Freres, fuiez les, haïssez les. Oui, forciers, & malfaiteurs ! n'ais-je pas raison ? par leurs compositions prodigieuses ils font un sordide trafic de nos maladies ; & ils énorcellent nos jours : c'est ce que je vais prouver démonstra-

ti-

tivement: ces remedes amers , & de-
goûtans, qu'on vous fait prendre dans
la maladie: & aux quels on donne le
grand nom de Medecine, ils sont com-
posez de plusieurs drogues differentes ;
& entre les espèces des quelles il y a
de l'antipatie, & de l'opposition; je
ne croi pas que dans cette nombreuse
Assemblée, il y ait personne, qui puisse
raisonnablement me contester cela: donc,
il est impossible, ou du moins tres- diffi-
cile que le *Compositeur* ou le faiseur de
Recipé fixent la certitude de ces reme-
des-là par aucun endroit: il n'agit que
par opinion, que par estimation, que
par conjecture; & comme il y a un
nombre innombrable de choses, qui seu-
les pourroient être utiles, le Médecin
n'assemble, que celles que le hasard, ou
quelque occasion lui mettent dans l'e-
sprit; ou bien, si vous voulez, il pre-
ferere les drogues pour les quelles, par
un certain instinct *intrinseque*, & ca-
ché, il a le plus de penchant, & d'incli-
nation: qu'arrive-t-il? c'est, que la
composition ne produit nullement son
effet par la puissance, par la vertu des
simples, qui entrent dans le remede;
c'est

c'est l'heureux, ou le malheureux choix du Docteur qui fait tout; en ce que, par une influence *occulte*, ou *secrete*, soit naturelle, soit de Dieu, soit du Diable, soit du Destin, le *susdit* compositeur a eu plus penchant pour un choix, que pour l'autre! voilà Messieurs, ce qui s'appelle pousser son Antagoniste jusqu'au dernier retranchement, jus'qu'à l'acculer; & si, après un raisonnement de cette solidité, de cette profondeur; & sur tout, de cette clarté-là, vous avez encore là moindre foi aux Medecins *Pharmacopoles*, & au fourneau, je vous declare *in convertissables*, & secouant la poussiere de mes souliers, je vous abandonné à vôtre grossiere, & dangereuse erreur.

C'est sur cette vive, & belle lumie-re, dont je viens de vous éclairer, qu'on dit communément, & *la gent Esculapienne* n'en d'isconvient point, que le bonheur fait beaucoup dans la Medecine; qu'un Medecin est plus heureux que l'autre; & que fort souvent, l'Esculape le plus ignorant réussit mieux qu'un habile Hipocrate. Effectivement, mes chers Auditeurs, j'ai vû un
Me-

Medecin; & je le conois, qui est des plus savans: he bien! cet homme-là, qui ne laisse pourtant pas d'avoir beaucoup de pratique, a si peu de bonheur, que presque tous les malades ne le quittent, que pour aller pourrir. Au contraire, j'en fai un qui manque tres rarement de tirer d'affaire ceux, qu'il entreprend; même des malades desesperez, & abandonnez par les autres Medecins. Bien plus: je me souviens d'avoir lû d'un certain Guerisseur, dont la medecine, à mon sens, avoit quelque chose de bien bizarre: cet homme-là faisoit des merveilles des que le *patient* étoit noble, & d'un rang distingué: mais quant aux Bourgeois, ou chez la populace, ses Ordonnances étoient meurtrieres, comme le coutelas d'un Bourreau. Voiez donc, à present, Messieurs, car rien ne vous en empêche, voiez si cette Medecine *bouticliere*, & *Pharmacie*, où le bonheur du Medecin fait beaucoup plus, que sa sagesse, & son savoir, n'est pas en tout, ou du moins pour la plus grande partie, une vraie, & franche forcierre. Encore une fois donc; car je ne me lasse point de vous
en

en avertir; je le fais pour l'aquit, & la decharge de ma conscience; en profite qui voudra. Encore une fois donc, laissez la, detestez la; chassez la, cette execrable Medecine, comme une empoisonneuse, & comme une meurtriere de Chrétiens.

Les anciens Romains avoient donc *le nez long*: sous Caton le Censeur, par un arrêt de Banissement, ils purgerent, ils nettoierent la ville, & toute l'Italie de cette peste-là: ce qui donna lieu à cette sentence foudroiante, contre la race *mortifere* d'Esculape, c'est qu'on reconut, que les Medecins, par leurs mensonges funestes, par leur charlatanisme massacrant; enfin par une cruauté attachée à la profession, tuoient beaucoup plus de monde, qu'ils n'en guerissoient. D'ailleurs, disoit-on à Rome, ces gens-là, aiant une parfaite conoissance des poisons, on peut aisement, par des motifs de haine, d'ambition, & de lucre, les engager à donner le boucon au lieu de remede: enfin, qu'est ce qui empêche, qu'à la vûe de l'or, & d'une bonne recompense, on ne les emploie comme des ho-

Bb b

mi-



micides, & des assassins? le Medecin de Pirrhus en est un grand exemple; & qui aparemment ne contribua pas peu à fortifier ces sages, & prudens Romains dans leur brave resolution. Ce Medecin scelerat, que Aulu-gelle nomme Timochare; & d'autres, Nicias, avoit promis à Fabricius de faire perir par une Medecine, son maître, & son Roi: le consul aiant horreur d'une perfidie si noire, par un beau sentiment d'humanité, qui passeroit pour une action *rarissime* chez les Princes Chrétiens, le Consul, dis-je, en ecrivit à Pirrhus, ennemi redoutable, & assiegeant actuellement la Capitale de l'Etat. C'est ce fait vraiment heroique, que le poëte Claudien chante dans les vers suivans.

Romani scelerum semper sprevero Mi-
nistros;

Noxia pollicitum domini misère vene-
na,

Fabricius Regi, nudati fraude, remis-
sit,

Infesta quem, Marte petit, bellum que
negavit.

Per famuli patrare nefas.

Les Romains, aimant la droiture, & la
pro-

probité, ont toujours eu un souverain mépris pour les Ministres de la sceleratesse. Le Medecin de Pirrhus, ayant promis d'empoisonner son maître, Fabritius découvrit la trahison au Monarque, & lui renvoia le traître: ce Consul rendit à un ennemi ouvert, & déclaré un service si essentiel; & il ne voulut pas faire la guerre par le crime d'un domestique.

Caton, chez Pline, écrivant à son Fils touchant les Medecins de Grece, lui dit aussi sur cela: ils ont juré d'exterminer tous les Barbares par la Medecine: mais ils font cela pour le gain; afin qu'on ajoute foi à leurs impostures; & qu'ils puissent tuer plus aisément. Puis après il ajoute: par ce canal-là viennent plusieurs sortes de fraudes, & de fourberies dans les testaments; même des adulteres dans les Palais des Princes; témoin Eudème avec Livie fille de Drusus déclaré Cesar. Voilà ce que nous lisons dans Pline.

Socrate, ce rare, & incomparable moraliste, defend chez Platon, la multiplication, & le grand nombre des Medecins dans la République. Plût au Ciel, que aujourd'hui le monde fût sans Medecins; ou du moins qu'il n'y

en eût, que deux, ou trois sur toute la terre ! encore seroit ce torp, de plus d'une couple. Serieusement, Messieurs on devroit faire une loi pour punir, comme crime capital, leur ignorance, & leur negligence : car qu'on allègue que tant qu'on voudra, l'incapacité, le peu de soin, la folie, &c. je soutiens que tout Medecin, qui, donnant un remede pour un autre, met son malade en danger de mort, qu'il le fasse innocemment, ou par malice, que ce soit tout exprès, ou sans y penser, oui je soutiens, qu'il a commis un cas pendable. Cependant, comme Plin le remarque finement, & avec une penetration tout extraordinaire, ce Monsieur le Medecin, après avoir ôté son homme du nombre des vivans, va tête levée, il jouit d'une entiere impunité.

Certainement les Medecins ont en celà le même honneur, le même privilege que le Boureau, privilege pourtant, qui lui est singulier ; & qu'il ne devroit partager avec personne, savoir de tuer les hommes pour de l'argent ; & le *Guerisseur* a encore un autre avan-
ta-

rage par dessus l'Executeur de la Justice, c'est, qu'au lieu que ce dernier est sujet, comme les autres, à la loi, qui defend l'homicide, on paie, on recompense le Medecin, quand il en a fait un: Rendons pourtant justice, Messieurs: il y a une grande difference entre le Medecin, & le Bourreau; la savez vous? le Bourreau ne tue que des criminels, que des gens condamnez par les Officiers, & les Ministres du *Glaive*: mais l'*Esculape*, de son Autorité privée, & independemment de *Themis*, ou de la Justice, exerce son bras meurtrier indifferement sur les coupables, & sur les Innocens.

Cela étant, messieurs, les Papes de Rome ont fait Apostoliquement, lors qu'ils ont defendu aux Clercs de pratiquer la Medecine: jamais, je croi, nos Saints Peres n'ont mieux prouvé leur inspiration divine, leur infaillibilité, que sur ce sujet là: car la Medecine, comme je vous l'ai fait voir geometriquement, est un art si barbare, si sanguinaire, si oposé à l'humanité, que les Officiers du sanctuaire, & tout le peuple *Clerical* sont obligez en consci-

Bb b 3 en-



ence d'en detester la pratique. D'ailleurs, des qu'un Prêtre pourroit être Medecin, il pourroit aussi faire l'office de Bourreau; & le même homme, qui, quand lui plait, fait venir le bon Dieu en chair, & en os dans une oublie, danseroit sur les epaules d'un pendu, pour achever de l'etrangler, vous voyez bien, que cela ne quadre point.

Repetons encore, que Porcius Caton en grand Magistrat, quand il fit interdire la Medecine: car les Medecins visent toujours à étendre, par quelque nouveauté, le credit, & la réputation de leur art. Ceux, qui ne pouvant faire aucune decouverte, ont honte d'être forcez de s'en tenir aux Anciens, & de suivre le chemin batu, savez vous leur machine pour venir à leur but? c'est de tuer les gens pour faire de nouvelles experiences: combien de pauvres malades sont, par leur mort, les tristes, & innocentes victimes de la curiosité temeraire, de l'étude abominable du cruel Medecin? c'est ainsi, que se rendant habiles aux dépens de nôtre espèce, ils font un barbare negoce de la vie humaine. Ce qui est encore
bien

bien criant ; & ce que je croi ne vous avoir encore insinué, que trois, ou quatre fois, pour grossir le gain, ils prolongent chez les deplorables mortels ; des maladies, qu'on pourroit guérir en tres-peu de tems ; & même souvent ils ont la sceleratesse d'irriter, & d'augmenter le mal : Les anciens Egypitiens avoient judicieusement obvié à cette fourberie-là : chez eux le Medecin, suivant la loi, pratiquoit trois jours sur le compte du malade : mais si la maladie duroit plus long tems, c'étoit à ses propres risques, & il devoit répondre de l'évenement. C'est dommage qu'un si beau trait de police ne soit pas observé par tout ! les vivans en tireroient un grand profit ; & cette foule prodigieuse, qui descend chaque jour dans l'Empire de la mort, en diminueroit de beaucoup.

CHAPITRE QUATRE VINGT
QUATRIÈME,

DE

L'APOTICAIRES.

Les Esculapes nomment *Pharmacopoles*, & Apoticairees ceux, qu'on pourroit apeller leurs cuisiniers : ce sont ces sortes de gens, chez qui, comme dit le proverbe, *le remede consiste dans l'inscription, & le poison est dans la boëre.* Dans leurs compositions, dit Homere, il y a de bonnes choses pour la santé, mais il y en a aussi quantité de dangereuses ; & quoique ils n'aient nullement intention de nous faire du mal, ils ne laissent pas de nous faire acheter, & paier nôtre mort bien cherement, cela se fait lors que, prenant une chose pour l'autre, ce que le vulgaire apelle *qui pro quo* ; ou faisant leurs remedes de drogues vieilles, pouries, & evaportées, ils donnent souvent, pour une
po-

potion salutaire, & guérissante, un bruvage empoisonnant, & mortel. Les Apoticaire! sont aussi des gens pernicious, des pestes publiques; quand ils achettent, ou trafiquent des emplâtres d'ancienne fabrique, des collires, des onguens, des pâtes, des pastilles, des conserves, des tablettes, & autres drogues composées de la lie, & de l'ordure des especes; le tout pour le profit de la boutique, & du magasin: ils prennent ces mechantes denrées de marchans éloignez, & barbares, qui gâtent, qui corrompent tout par la fraude, & par la *Sophistication*, etant trop ignorans pour pouvoir discerner tout cela, ils sont trompez les premiers; & en suite ils attrapent les autres.

Il ne tiendroit aussi qu'à moi de montrer ici leurs dissensions pernicieuses touchant la conoissance des simples, & des drogues, dont-ils se servent, sur les noms des choses comprises dans la sphere de la Medecine, noms, qu'ils n'entendent point, & dont-ils abusent grossierement. Je ne veux point parler non plus de ces compositions monstrueuses, de ce mélange des choses étran-

geres: ils veulent nous faire accroître que, en confondant toutes ces matieres differentes, ils en forment un Medicament propre à toute sorte de temperamens, le Theriaque, par exemple, & la fable de Tir, ou l'Antidote *Mitridatique*, ils voudroient dis-je, nous persuader cette rare invention: mais dans la verité, qu'est ce que c'est que toutes ces compositions-là? je ne puis vous en donner une plus juste idée, que par ces vers d'un Poëte.

*Rudis indigesta que moles ;
Nec quicquam nisi pondus iners, con-
gestaque eodem ;*

*Non bene junctarum discordia semina
rerum*

*Ubi corpore in uno
Frigida cum calidis pugnant, humentia
ficcis,*

*Mollia cum duris sine pondere habentia
pondus.*

*Une masse informe, & grossiere: un poids
stérile, un amas confus; des semences di-
scordantes, mal arrangées de choses qui
ne se raportent point: un combat du froid
avec le chaud, de l'humide avec le sec:
le dur avec le mou, qui pèse sans pesanteur.*

Mais

Mais raisonnons par hypothese, & par supposition: je veux, que les anciens Medecins aient trouvé heureusement à force de meditation, des compositions utiles, & des quelles, comme étant confirmées, autorisées par une longue experience, on peut hardiment se servir; les remedes dont je parle, sont fort éloignez de cette bonne methode-là: les Medecins, eux mêmes, forcez par le temoignage de la conscience, ont fulminé contre ce genre de pharmacie; ils l'ont absolument condamné: tels sont chez les Anciens, Plin, Theophraste, Plutarque, Hippocrate, Galien, Dioscoride, Erasistrate, Celse, Scribonius, & Avicenne: il me seroit facile de rapporter ici tout ce que chacun d'eux a dit la dessus; car je n'en ai pas oublié une syllabe: mais cela seroit long, & j'ai pitié de vôtre patience. Au reste ce ne sont pas seulement ces vieux *Barbons*, qui ont declamé contre cette maudite pratique: plusieurs modernes, gens de bonne foi, chose rare dans la profession! ne lui ont pas été plus favorables. Entre autres *Amou de Villeneuve* dit expresse-

ment dans ses Aphorismes, quand on peut trouver des simples sur le champ, c'est une fourberie d'employer les remèdes composés.

Mais hélas, Messieurs! dans ce malheureux siècle, où nous vivons, nos Guérisseurs, négligeant les simples; n'ayant pas même la moindre connoissance, tirent tous leurs Médicamens de ces deux luminaires de l'Apoticairerie, Meffué, & Nicolas, & des autres; ils les prennent, dis-je, dans le Trésor des Drogues aromatiques, où elles sont dans un magnifique, & pompeux étalage, avec des Inscriptions en or, en azur, en carmin, qui marquent le nom de l'Antidote. Quel effet cela produit il? pendant que par fainéantise, & par paresse, Messieurs les Médecins se reposent de la guérison des malades, & conséquemment de la vie des hommes, sur les soins, & sur l'industrie des Apoticaire, ceux-ci, qui n'ont ni étude, ni connoissance, & qui se fient à ces marchans barbares, dont je vous parlois, composent les drogues à leur fantaisie, & suivant qu'ils y trouvent le compte de leur boutique;

Si bien que par là le remède ordinairement, est plus dangereux, que la maladie.

Difons maintenant un mot de la Sophiftiquerie de ces drogues de grand prix, aux quelles on attribue une vertu Medicinale : on fait les contrefaire avec tant d'adrefse, que souvent les conoiffeurs même y font attrapez. Il feroit donc d'une extreme importance pour le falut des hommes, & pour celui de la Republique, de defendre abfolument toutes les denrées prétendues guériffantes, qu'on apporte des païs lointains ; & que les marchans, qui fans les flater, font autant de Corfaires, les maladies d'une dépense ruineufe : de plus il faudroit renfermer les Medecins, & l'Apoticaire, chacun dans les justes bornes de fon metier : enfia, on devroit faire pour les uns, & les autres la même loi, qu'on dit que Neron, encore homme, & avant de devenir monstre fit à Rome ; par ce fage, & judicieux edit, il feroit ordonné de n'employer à la Pharmacie, que des productions du païs : en effet elles conviennent mieux au temperament des habitans ; elles

Bb b 7 font

sont plus fraîches, d'un meilleur choix; on les trouve plus aisément; elles coûtent beaucoup moins; enfin, il s'en faut beaucoup qu'elles soient aussi dangereuses, que les productions étrangères; comment pourroit-on employer celles-ci sans risque? ordinairement elles sont altérées, sophistiquées; &, qui plus est de rebut: on les a étouffé dans le vaisseau de transport; elles se sont gâtées, ou par la largeur de la fosse, ou par la longueur du tems; ou pour n'avoir point été cueillies quand, & où il le falloit, circonstance tout à fait remarquable, & dont les suites peuvent jetter le malade dans un grand peril. Etes vous curieux de voir quelques expériences la dessus? la coloquinte, qui n'est pas mûre, cause l'hémorragie, & est mortelle; si elle naît seule, & unique, c'est un vrai poison; l'Agaric mâle est mortifere; & plus il est vieux, plus il est à craindre: toute scamonée est corrompue: il en va de même de la terre sigillée, ou craie rouge de Lemnos, on n'oseroit plus s'y fier.

Maintenant, dites moi, je vous prie quelle nécessité d'employer ces productions.

Etions étrangères, d'en user pour la composition des remèdes, si notre Soleil en fournit, qui aient la même force, & la même vertu? n'est ce pas une insigne folie d'aimer mieux ce qui croît aux Indes, que ce qui croît chez nous? nous imaginant sottement que la terre, & la mer de nôtre climat ne suffisent point pour nôtre conservation, nous préferons les choses les plus éloignées à celles de la patrie; ce qu'on peut avoir presque pour rien, à ce qui coûte fort cher; ce qu'on trouve sans peine, à ce qu'on ne peut avoir que très-difficilement, puis qu'on va le chercher aux deux extrémités du monde. N'y a-t-il donc pas moyen de guerir la rate sans le sel armoniac; ni le foie, sans cette sorte de blé, qu'on appelle *Sandalium*? si le *Bedellium* nous manquoit, les ulcères internes seroient-ils donc absolument incurables? ne sauroit on remédier au mal de tête sans le musc, & l'ambre; ni à l'estomac, sans le corail, ni le mastic?

Si ces medicamens étrangers nous étoient nécessaires, certainement la nature, qui, comme une bonne mere,

pour

pourvoit à tout, n'auroit pas manqué; de les faire naître chez nous. D'ailleurs, nos peres, privez de ces secours-là, s'en portoient-ils moins bien? tant s'en faut; ils vivoient plus sains, & plus long tems, que nous. C'est donc une pure sottise; une illusion grossière, un raisonnement absurde! ou plutôt, c'est ne vouloir pas se donner la peine de raisonner, que de ne vouloir pas pour le recouvrement de la Santé se fixer à la recherche, & à l'usage des remèdes, que Dieu nous donne chez nous. D'où vient donc cette grande prevention, cet entêtement general pour les drogues *lointaines*? c'est une invention, une ruse, une machine de la nation soi disant *Guerissante*: oui, Messieurs: ces Medecins, ces Apoticairez, enfin tous ces supots du Fourneau de *Pharmacopolie*, se souciant peu, que les hommes vivent, ou meurent, pourvu que les malades soient pour la profession une source féconde, & abondante de lucre, nous font accroire, qu'il n'y a, que des choses rares, & précieuses, qui aient la vertu de nous guerir. C'est justement la reproche, & la censure du Prophète *Jeremie*:

remie: n'y a-t-il donc point dit-il, de resine dans Galaad? n'y a-t-il point la de Medecin?

Soiez donc bien persuadez, Messieurs, de cette verité ci: la nature produit des simples, des plantes, des herbes medecinales dans chaque Terre, dans chaque Region, chez chaque peuple, sous chaque climat, sous chaque Ciel, & dans chaque siecle, tout autant qu'il en faut pour la generation presente. N'en est-il pas, direz vous, qui operent beaucoup mieux selon la diversité des pais, & suivant la difference des tems? D'accord: mais je soutiens qu'en toute contrée, & en tout tems, ces simples ont une vertu suffisante, & que leur force est proportionnée au temperament des habitans du pais, où la nature les produit, que ces plantes lointaines, & precieuses aient un suc plus spiritueux, & plus efficace, que les nôtres, nous le voulons bien: mais nous croirons toujours, & on ne nous en dissuadera jamais, que cette superiorité de force, & de vertu n'est, que pour les gens du climat.

D'un autre côté les Empiriques ex-
cb.

ercent aussi une espèce de brigandage : ils infatuent le monde d'une dangereuse opinion : c'est, que certains remèdes monstrueux, & qu'on devoit bannir à perpétuité de la pratique *Esculapienne* : sont d'une efficace extraordinaire ; & même que sans leur secours, nous ne pouvons recouvrer la santé ; faisant là dessus leurs expériences aux dépens des misérables. Ces Charlatans, prenant des vipères, des serpens, & tout, ce qu'il y a de plus venimeux dans le genre reptile, ils prétendent, en préparant bien ces poisons-là, en composer d'excellens remèdes, & des antidotes infailibles. Mais voici bien autre chose ! comme s'il n'y avoit pas assez d'autres drogues, ils emploient de la chair d'homme pour païtir leurs onguens ; & embaumant la chair humaine, ce qu'ils appellent Mommie, ils la font manger à des hommes, ce qui fait horreur à la nature ; & ce qui des honore la grace ; car enfin cette même chair, fût- ce celle d'un damné, devoit être le Temple vivant du Saint esprit ; elle étoit destinée à la résurrection glorieuse, & à l'éternité du Paradis.

CHA-

CHAPITRE QUATRE VINGT
CINQUIEME,
DE
LA CHIRURGIE.

Reste la Chirurgie, autre partie de la Medecine, & qui agit immediatement sur la peau, sur tout l'exterieur du corps humain, des qu'il lui survient quelque facheux accident, soit du dedans, soit de dehors. L'Operation de cet Art-là est manifeste, & plus sure, que les remedes: car tous les supots de la Pharmacie; les Medecins, & les Apoticairees sont des aveugles, & ne marchent qu'à tâtons. Au contraire les Chirurgiens regardent, & touchent; ils voient clair à leur ouvrage; ils travaillent à decouvert; & suivant que le mal l'exige, ils changent, ils appliquent, & ils ôtent; la chirurgie fut inventée la premiere, elle est comme la fille ainée de la Medecine. Car
lois

lorsque nôtre espèce, presque encore naissante, s'avisa de se détruire elle même par l'exercice, & par les horreurs de la guerre, vous jugez bien, Messieurs, qu'on se tira du sang, quoique pas tant qu'à présent, non manque de bonne volonté, mais faute d'instrumens. Alors donc, mort, & blessure entre-
rent en campagne: le premier de ces deux maux est sans remède, comme vous savez: mais on en chercha pour l'autre; & on crut, que l'homme pou-
voit trouver le moien de guerir des plaies, qui étoient de la façon. Quant aux fievres, aux coliques, & aux autres maladies, qui procedent du fond de la machine derangée, les premiers mortels, ne doutant point, que cela ne vint de la colere des Dieux, croioient bonnement, qu'on ne pouvoit les guerir par aucune force de la nature.

S'il faut en croire Clement Alexandrin, Apis, Roi d'Egipste, fit la premiere decouverte de la Chirurgie: mais d'autres, croiant cet Art-là beaucoup plus ancien, font honneur de son invention à Mizrias, du sang de Cain, & petit fils du grand Noé. Esculape

é

écrivit le premier sur la Chirurgie; & après lui, ceux qui se distinguèrent le plus dans la Theorie de cet Art-là, furent Pitagore, Empedocle, Parmenide, Democrite, Chiron, & Péon. Au raport de Pline, Archagate fut le premier à Rome les terribles, & sanguinaires *outils* de ce métier-la, & à cause de la dureté impitoiâble, qu'il faisoit paroître à couper, tailler, inciser, & bruler, on donna à ce Peloponesien le nom de *Vulneraire*, qualité, à la quelle le Boureau lui succeda bien vîte. Enfin on se dégouta de toute la profession, ajoute Pline; & on chassa le Chirurgien.

Il est donc certain, que la Chirurgie n'en cède point aux autres branches de la Medecine, par l'autorité des excellens personnages, qui ont illustré cet Art-là: mais on peut la déclarer honteuse, infame par deux endroits, l'impureté de ses ordures empoisonnées, & sa cruauté sanguinaire, & barbare.

CHA-

CHAPITRE QUATRE VINGT
SIXIEME,

DE

L'ANATOMIE

Celle-ci néanmoins, l'emporte encore de beaucoup : l'Anatomie est comme le Théâtre de supplice, comme l'Echaffaut, sur le quel les Medecins, les Apoticairez, les Chirurgiens, enfin, toute la gendarmerie d'Esculape montoit autre fois pour y etudier l'Art de tuer les hommes en honneur, & en conscience, je veux dire la Medecine : lors qu'un criminel condamné à mort étoit à la fin de son supplice, & encore plein de vie, ces boureaux autorisez, l'arrachant des mains de leur confrere, qui avoit fait l'execution, l'anatomisoient, & jugez, Messieurs, quelle affreuse fin ils procuroient à ce miserable.

Mais aujourd'hui, par respect pour la religion Chrétienne, on attend que
le

le patient soit expiré. Alors ces Messieurs, un peu plus humains, que leurs ancêtres, de leurs propres mains, ou par celles de leur Huissier font chose criante! font un horrible ravage sur le cadavre du supplicié. Je ne doute point, Messieurs, que ces Anatomistes ne commettent un péché mortel: ont-ils une dispense de Dieu pour inciser, déchirer, taillader, déchiqueter ainsi son chef d'oeuvre? c'est pourtant ce qu'ils font impunément, cherchant, foissant par tout pour conoître mieux, & à fond la situation des membres, leur ordre, leur mesure, leurs proportions, leur enchainement, leurs fonctions, leur nature; enfin tout le rouage, tout cet admirable artifice de la machine organique. Il est vrai, qu'ils font cela pour apprendre comment, & en quels endroits il faut pratiquer l'Art de guérison: mais de bonne foi, mes frères! croiez vous, qu'une telle monnoie soit de mise au jour du jugement? quoi-qu'il en soit, cette curiosité-là est barbare, le spectacle fait horreur, il est abominable, & contraire à la Religion.

CHA-

CHAPITRE QUATRE VINGT
SEPTIEME,

DE

LA VETERINAIRE.

Il y a une autre pratique *Guerissante*, qu'on nomme *Veterinaire*: cet Art-là a pour objet la maladie du bétail; & il est le plus certain, & le plus utile de toute la Medecine. On prétend, que le Centaure Chiron fut son pere: quelle que soit cette vieille tradition, il est toujours vrai, que Columelle, Caton, Varron, Pelagon, Vegèce, tous fameux, & *noblissimes* Auteurs, ont écrit sur cette matiere là. Cependant ces Messieurs les Medecins, qui portent la bague, ou l'anneau se feroient un grand deshonneur de pratiquer cette Medecine-là: mais dans le fond, c'est, qu'ils sont si ignorans, qu'ils n'y voient goutte. Ces gens si delicats, & de si bon goût semblables à la hupe; car cet-

te

te comparaison me charme, & c'est la troisieme fois, que je m'en fers; nos beaux Medecins, dis-je, ressemblant à ca friand oiseau, mettent toutes leurs delices dans *la merde humaine*. Si donc quelque bon païsan venoit bonnement, & sans y entendre finesse, dire à un de ces Hipocrates, *Monseigneur le Docteur, je voudrois bien, reverence parlé, vous consulter, reverence parlé, sur la maladie de mon ane Monsieur le Docteur, reverence parlé.* O Jupiter? comment le consultant seroit-il reçu? le pauvre homme seroit bien-heureux, si on ne le chaffoit, qu'à coups de langue injuriente. Et néanmoins, ce Monsieur le Docteur, s'il savoit son métier, devoit être versé dans la cure de tous les animaux, principalement de ceux dont la conservation est utile, & même necessaire à l'homme.

Aussi autre fois Alfonse Roi d'Ar-
ragon, choisit deux Docteurs en Me-
decine, doctes, qui plus est, & gens
d'une experience consommée, il les
choisit, dis-je, pour être les Medecins
des chevaux, & des chiens; & ce Mo-
narque leur donnant de gros apointe-
C c c mens,

mens, voulut qu'ils s'appliquassent soigneusement à étudier les différentes maladies de chaque espèce *Bestiale*, & les remèdes convenables, & propres pour les guérir; ces deux Espagnols s'aquitterent de leur devoir; & ils remplirent si bien les intentions du Prince, qu'ils publièrent deux ouvrages tres-utiles sur cette matiere-là.

De nôtre tems, Jean Ruel Parisien, tres-habile dans les deux langues savantes, & grand Phisicien, a suivi l'exemple des deux Medecins d'Arragon, aiant traduit un livre, presque perdu, sur les maladies des chevaux, & sur les moins de les guerir. C'est un ouvrage, composé des sentimens, que les plus anciens ecrivains ont eu sur ce sujet-là : ces Auteurs sont Apſirque, Jeroele, Theomeneste, Pelagon, Anatole, Tibere, Eumese, Archidame, Hipocrate, Homerie, Afriquain, Emilien, Espagnol, & Litorius de Benevent. Au reste, la traduction de Jean Ruel sera d'un grand secours à tous les *Veterenaires*, & tres-utile à toutes les nations.

CHA-

CHAPITRE QUATRE VINGT
HUITIEME,

DE

LA DIETTERIE.

IL nous reste encore à examiner la Me-
decine *Dietaire*, dont Asclepiade fut
le premier, ou du moins le principal
Docteur: celui-ci, aiant retranché la
plus grande partie des remedes, & des
drogues, reduisit tout l'Art de la
guerison au regime de vivre à la na-
ture, à la quantité des alimens, & à
l'affaisonnement des mêts. Les autres
Medecins ne sont pas éloignez de ce
sentiment-là: mais, à leur profit, & à
celui des Apoticaire, ils croient, que
ces deux pratiques ont besoin l'une de
l'autre; & que comme il faut soutenir
la diète par la Pharmacie, la *Drogue-*
rie, à son tour, doit, pour produire
tout son effet, être appuiée de la diete,
ou du regime de vivre.

C c c 2

C'est

C'est sur ce fondement-là, que ces Messieurs, s'érigeant en Monarques, ou, pour mieux dire, en Tirans de *la gueule humaine*, commandent, defendent, maudissent, accusent les choses, que Dieu a donné aux mortels pour leur nourriture, soit dans le manger, soit dans le boir; & ils vous prescrivent des règles de régime, qui ne se peuvent observer. Notez, que ces mêmes alimens, qu'ils defendent aux autres, leur disant, comme par une grande indulgence, que, tout au plus, ils en doivent user tres-sobrement, pour eux ils s'en regorgent; ils les devorent, comme le cochon dévore le gland; & les lois de santé, qu'ils donnent, ils sont les premiers à les violer; ces *fins matois* ne font pas cela par négligence, afin que vous le sachiez; ils ont leurs raisons pour cela, car s'ils observoient leurs decrets *Dietaires*, ils ruineroient leur santé; & si, à leur exemple, ils permettoient aux malades de contenter la nature, ceux-ci ne manqueroient pas de guerir; & alors, autant d'argent de moins, pour le Legilateur.

Mais Saint Ambroise pense bien autrement.

trement de ces précheurs de diète, & d'abstinence : les preceptes de la Médecine, dit ce grand, & profond Docteur, sont tout opposez à la condition divine : car les Medecins détournent du jeûne, ils defendent les veilles ; ils ne veulent pas qu'on s'attache à la contemplation. Ainsi qui s'est livré aux Medecins, renonce à soi même. Et le tendre, l'onctueux Saint Bernard, dans ses meditations amoureuses sur le Cantique des Cantiques, Hipocrate, & Socrate, dit-il, enseignent à sauver les Ames en ce monde-ci ; Jésus-Christ & ses Disciples nous apprennent à perdre nôtre Ame, le quel de ces deux maîtres voulez vous suivre ? Celui-là se fait bien conoître, qui dans la dispute fait ces sortes de remarques : cela fait mal aux yeux ; ceci donne la migraine ; une autre chose affoiblit l'estomac : les legumes donnent des vents ; le fromage est pesant sur l'estomac ; le lait ne vaut rien pour le mal de tête ; la poitrine ne peut pas soutenir l'usage de l'eau : cela veut donc dire, que dans tous les fleuves, dans les campagnes, dans les Jardins, & dans les lieux de provision à peine pourrez vous trouver de quoi ne pas mourir de faim.

Je vous vois venir, Messieurs: vous auriez sans doute bonne envie de me faire une objection: Saint Ambroise, pensez vous en vous même; du moins je me l'imagine, Saint Ambroise, & Saint Bernard, dans ces endroits-là, n'en veulent, que aux Moines: or il est certain que ce peuple sequestre doit, suivant les engagements du Saint habit, s'occuper d'avantage de la perfection Evangelique, que du soin de la santé: vous avez raison; & c'est ce que *la gent encapuchonnée* ne fait guere. Cependant il ne sied point mal aux gens du monde, & vous ne sauriez en disconvenir, de prendre aussi bien les precautions necessaires pour la santé, que de chercher le plaisir du goût; & du Palais par tous les agrémens de la bonne chere. C'est la *Medecine Dietique* qui donne, ou plutôt qui promet le premier; & l'autre est fourni par la science *de gueule*, par cette noble discipline, qui enseigne à préparer le boire & le manger. C'est pourquoi Platon, qui est Divin jusque dans la cuisine, appelle l'Art de cuisiner, le flatteur, l'adulateur de la Medecine; & la plus part

part de nos *purgons* renferment cet Art-là dans la *Medecine Dietaire* : néanmoins Pline, Senèque, & le reste de l'école d'Hipocrate conviennent, que la variété des mets exquis engendrent quantité de maladies.

CHAPITRE QUATRE VINGT NEUVIEME,

DE

LA CUSINAIRE,

L'Art de faire la Cuisine est quelque chose de tres-commode; il n'a rien non plus de deshonorable, à condition que, se tenant dans ses justes bornes, il n'aïlle point à l'excès. Par cette raison-là, plusieurs grans hommes, tous fort sobres, & de la continence là plus étroite, se sont sentis de la vocation pour écrire; & cela sans honte, sans rougir sur cette belle, & riche matiere. Chez les Grecs furent Bantaleon; Mithecus, Epiricus, Zo-

C e c 4

phon,

phon, Egesippe, Pazanius, Epenete, Heraclide de Siracuse, Tindaric de Sicione, Simonaclide de Chio, & Glaucus de Locre. Entre les Romains, Caton, Varron, Columelle, Apicus; & parmi les moins anciens, Platine.

Les Asiatiques ont toujours été pour la bouche, d'un luxe si prodigieux, & d'une intemperance si débordée, que leur nom même a passé en Epitète honteuse, & infame: car au lieu d'Asiatiques, nous les apellons *Asates*, c'est à dire, Goinfres, & Goulus. Aussi, Selon Tite Live, depuis la première Victoire des Romains en Asie, le luxe de ces pais étrangers commença à s'introduire & à se multiplier dans Rome; ce fut dans ce tems-là, qu'on voulut goûter les plaisirs de la table; & que, chacun selon son pouvoir, les citoyens s'entretraitèrent, s'entregalerent avec plus de frais, & d'appareil qu'auparavant. Alors un Cuisinier, qui jusque là, n'avoit été qu'un vil, & chétif esclave, fut estimé, employé, & païé chèrement: on en fit grand cas, & ce Cuisinier, encore humecté de sausse, sale de graisse, teint-de suie; avec

vec sa marmite, ses pots, ses plats, son hachoir, & sa broche, fut recû à l'école; & ce qui n'étoit qu'un Ministère, qu'un service des plus abjets, devint un Art dans toutes les formes: mais en quoi consista tout le soin, toute l'inquietude de ce nouvel Artisan? à inventer les moïens de provoquer, & d'irriter *la Gueule*; à chercher de tous côtez des viandes, des mets, des friandises pour appaiser la fureur d'une gourmandise profonde, & insatiable. Aulu-gelle trouve chez Varron, qu'on faisoit venir ces delicatesses de je ne fais combien d'endroits éloignez: il cite *samos*, pour le; la Phrigie pour la *Francoline*; *les pesantes meliques*; l'*Ambracie* pour le bouc; la *Calcedoine* pour le *pelan*; la *Tarentaise* pour la murène; *peffin* pour la merluche; le *trentin* pour les huitres; l'*Ile de Chio* pour le coquillage nommé *petoncle*; *Rhode* pour le *Helope*; la *Cilicie* pour le *scarre*; la *tassie* pour les noix; l'*Egypte* pour les *Dattes*; & l'*Iberie* pour le gland: on trouva toutes ces différentes sortes de ragouts pour le débordement de la goinfreterie, & pour le luxe, la dissolution,

tion, le débordement de la passion du manger.

Mais personne n'a plus relevé l'honneur de cet Art-là ; pas un mortel ne lui a donné plus de gloire, que le fameux, & célèbre Apicius : oui Messieurs, ce fut proprement cet illustre Romain, qui mit *la Cuisine* en réputation. Il se fit tellement conoître dans ce genre là, dit Septimus Florus, ce mouelleux abbreviateur de l'Histoire Romaine, que les Cuisiniers furent nommez Apiciens, dans le même sens, qu'on donnoit anciennement à chaque secte de Philosophes le nom de son Patriarche, & de son Fondateur. Senèque nous a laissé la dessus ce temoignage-ci : *Apicius a vécu de nôtre tems ; qui, dans cette même Rome, d'où les philosophes furent chassés comme corrupteurs de la Jeunesse, s'exigeant en professeur de la science de Cabaret, ou de Cuisine, infecta son siècle de son Art.* Pline aussi, fort en colere contre ce premier chef de *Marmite*, a dit en propres termes, & comme pour le peindre d'un seul trait de pinceau, *c'étoit le gouffre le plus profond de tous les débauchez.*

En-

Enfin ces Apiciens, par la force d'un genie heureux, imaginerent tant d'instrumens de gueule, tant de fausses, & de ragouts pour reveiller l'appetit, qu'on fût contraint de faire des ordonnances, & des loix, pour arrêter, & borner le luxe, & la somptuosité de la table.

De ce dereglement-là sortirent ces anciens Edits, qu'on lança dans la ville contre les abus excessifs, qui se commettoient dans la depense, & sur tout pour la bouche: telles étoient les lois Archi, Fannie, Didie, Licinie, Cornелиe, celles de Lepidus, & d'Antius Restion. Les Censeurs Lucius Flaccus, & son collegue chasserent même du Senat Durion, parce que, étant tribun du peuple, il vouloit abroger, abolir la loi faite pour moderer les festins: car ce Monsieur Durion, montant sur la Tribune, eut l'impudence de faire cette Harangue-ci: *On vous jette, Romains, on vous jette un frein, que vous ne devez jamais souffrir; on vous attache, on vous enchainé par le lien amer de la servitude: car on a fait une loi, qui vous oblige à la frugalité: abrogeons donc ce commandement tout couvert de la rouille d'une hor-*

rible ancienneté : car quel besoin a-t-on de la liberté, si ceux qui veulent s'abîmer dans le luxe, & périr par-là, n'ont point-là permission de se contenter ?

Il y avoit encore quantité d'autres défenses de la même nature: mais elle est absolument tombée cette sage, cete louable Police; & elle ne subsiste plus que dans l'Histoire. Jamais on ne s'est donné tant de mouvement, jamais on n'a pris tant de soin, tant de peine, jamais on ne s'est tant agité pour la *Gueule*, pour la bonne chere, pour le luxe, & les délices de la table, qu'on le fait dans nôtre malheureux, & déplorable siècle. Suivant la prudente remarque du Muson; & apres lui de nôtre Jérôme, nous courons sur terre, & sur mer pour acheter des vins, des liqueurs; & nous travaillons toute nôtre vie à la sueur de nos corps, afin qu'il nous passe par le gosier des morceaux choisis, & de grand prix. Combien à present, chez nous de cabarets, de Boucans, de trous, de lieux de debauche, où les gens se perdent par la gourmandise, par l'Ivrognerie, & par le putinage? c'est par-là que souvent
que,

que, au grand prejudice la République, tant de bons, & honnêtes Alemans, consomment, & dissipent tout leur Patrimoine.

Il nous faut en ce miserable tems tant de sortes de mets nouvellement inventez, tant de divers assaisonnemens; tant de patisseries, & de confitures; que fai-je moi? tant de raretez? d'ailleurs on doit observer à table tant de lois, de rites, & de ceremonies? si on comparoit nos festins avec ceux des Anciens, tels qu'étoient les Afiotes, les Milefiens, les Sibarites, les Tarentins: de plus, les grans repas des Empereurs ou simples Monarques, Sardanapale, Xerxes, Claude, Tibere, Vitellius, Heliogabal, & Galien; & les autres Gourmans de l'Antiquité, qui tous, suivant le raport des Historiens, l'emportent en luxe, & en volupté de cuisine sur le reste du genre humain, si, dis-je, on comparoit la bonne chere, & les aprets *dinatoires* de ces gens-là avec nos alimens, & nos préparatifs de *Gueule*, je croi, Dieu me pardonne! & soit dit sans un seul grain d'Hiperbole, que leurs repas, en comparaison des

nôtres, ne passeroient tout au plus que pour des repas mal propres, mal assaisonnez, champêtres, rustiques, grossiers; enfin que pour des festins d'Hermitte.

Outre celà, la delicateffe, la friandise de ces mets exquis, & aprêtez avec tant de soin, ne seroit rien, si on n'y ajoutoit une quantité. une abondance, ou plutôt un excès, qui va jusqu'à exciter la nausée, & le dégoût. On y boit si prodigieusement, que Hercule, qui, pour se desenuier, buvoit ordinairement, & sans s'incommoder, dans son vaisseau, se seroit infailliblement enivré à un de nos repas, quand on y boit à l'Allemande. Pour le manger? ce qui entre dans l'estomac d'un convive, suffiroit pour rassasier Milon Crotoniate, & le Phagon de l'Empereur Aurelien: de ces deux affamez, le premier mangeoit à son souper trente pains, sans epargner les mets; & l'autre incomparablement plus brave, devant la table du Monarque, se mit courageusement, heroïquement dans le corps un sanglier tout entier, cent pains, un mouton, & un Cochon de lait;

hât, bûvant à proportion ; jugez quelle mesure de vin il dut vider.

Ces horribles excès sont tres-communs chez nôtre sobre nation dans les festins publics de la campagne, dans les dedicaces des Eglises ; & dans les Fêtes, qu'on y célèbre. Vous prendriez ces rejouissances generales pour ces effroiâbles misteres de Bacchus, qu'on nommoit les Orgies, tant ces festins sont abominablement souillez par la fureur, par le sang ; & par tous les differens crimes, qui suivent ordinairement la gourmandise, & l'ivrognerie. Ou bien vous croiriez voir dans ces fêtes d'Allemagne, les festins des Centaures, d'où personne ne sortoit sans blessure ; & où paroissoit en Erisicton, cette affreuse voracité que Ovide décrit dans les vers suivans.

*Nec mora quod Pontus, quod terra,
quod educat Aer,*

*Poscit, & appositis queritur jejunia
mensis :*

*In que epulis querit ; quodque urbi-
bus esse,*

*Quodque satis poterat populo, non suffe-
cit una.*

Plus-

2166 De l'incertitude, & vanités

*Plusque cupit, quæ plura suam dimittit in-
alvum.*

*Ut que fretum recipit de tota flumina
terra,*

*Nec satiatur aquis, peregrinosque ebi-
bit amnes.*

*Utque rapax ignis non ulla alimenta re-
cusat,*

*Innumerasque faces cremat, & quo
copia major.*

*Est data, plura petit, turbaque voraci-
or ipse est:*

*Sic epulas omnes Erisichthonis ora profa-
ni*

*Accipiunt, poscuntque simul, cibus om-
nis in illo*

*Causa cibi est, semperque locus fit ina-
nis edendi.*

Dès que ce gouffre veut manger, il vrie
qu'on lui apporte ce que la mer, la terre,
& l'air nourrissent de meilleur: puis quand
tout c'est sur la table, il se plaint, qu'on le
fait mourir de faim. Il cherche donc le
festin dans le festin; & ce qui pouvoit con-
tenter des villes entières, ce qui étoit ca-
pable de rassasier tout un peuple, ne suffit
point pour un seul estomac: plus cet ar-
chi-goulu remplit son ventre, plus il se sent

une:

une avidité insatiable de le remplir. Comme la mer reçoit dans son sein toutes les rivières de la terre; & que, sans en paroître plus remplie, elle engloutit les fleuves étrangers. Comme un grand feu ne rejette aucune matière combustible; qu'il brûle un nombre innombrable de flambeaux; que plus on lui en donne, plus il en demande; la quantité d'aliment ne servant, qu'à le rendre plus vorace: de même ce terrible, & vilain mangeur dévorant tout ce qui est devant lui, n'en est que plus affamé: c'est le manger, qui cause chez lui l'envie de manger; & la plénitude du ventre y fait le vuide de l'Estomac.

Jadis tant chez les Grecs, que chez les Romains, les Athlètes étoient des gens haïssables par leur gourmandise, & pour leur voracité: mais des Consuls, & des Empereurs les surpassèrent en honte, & infamie: car un Albinus, autre fois Proconsul des Gaules, mangea, en un repas, & pour dessert, cent pêches, dix melons, une cinquantaine de grosses figues; & pour la bonne mesure, il avala gaillardement une centaine d'huîtres. l'Empereur Maximin, successeur d'Alexandre fils de Mémée, mangea,
un

un jour, quarante livres de viande, & les arrosa d'un cruche de vin, qui contenoit quarante huit settiers. Geta, autre Empereur, étoit d'une si effroiable Gourmandise, qu'il se fit une fois servir les mets par ordre Alphabetique; & ce beau festin dura trois jours, & trois nuits.

Bien d'avantage; & c'est ce qu'il y a de plus impie, au lieu que Dieu, & la nature ne donnent la nourriture aux mortels, que pour la force, & la Santé, nous au contraire, nous en abusons par un principe de plaisir, & de sensualité: par nos ragouts, & par nos artifices de cuisine, nous forçons la nature; & nous violentons si fort nôtre temperament, que le corps ne pouvant supporter toute cette industrie de *gueule*, pour la quelle il n'étoit point fait, c'est pour nous une source intarissable de maladies. Aussi voïons nous, comme dit Muson, que les paisans, les valets, les esclaves, les pauvres, enfin, que tous ceux, qui ne prennent qu'une nourriture simple, grossiere, commune; & qui, sans y chercher tant de façons, vivent de ce que la bonne Providence
du

du Pere celeste leur presente, nous voyons, dis-je, par une experience manifeste, que ces gens-là sont plus robustes, plus vigoureux, & plus forts, que les *faisseurs* de bonne chere: ils supportent la peine plus aisement; ils fatiguent moins, & durent plus long tems dans le travail; & comme si la maladie les craignoit, les respectoit, ils n'en sont jamais, ou du moins, ils n'en sont que tres-rarement attaquez. Dites moi, s'il vous plait, Messieurs, est-ce dans une chaumiere, qu'on trouve l'Hidropisie, la goutte, la Letargie, la Nephretique, & cette foule d'autres maux, qui, au grand bonheur des supots de la Medecine, tourmentent, & depeuplent nôtre malheureuse espèce? non sans doute: c'est chez ces sensuels, qui meprisant la frugalité, qui regardant comme un grand malheur de vivre simplement, & selon l'exigence de la nature, cherchent l'art de choisir, d'aprêter, d'affaisonner les alimens. Au contraire, ceux qui, renonçant aux delices, & au raffinement de cuisine, s'en tiennent au simple necessaire, ils jouissent d'une santé complete; & ce sont eux proprement, qui
pos-

possèdent le trésor de la vie, si c'en est un.

C'est-là le sentiment de Corneille Celse : la meilleure nourriture de l'homme, selon le temoignage même de ce fameux Empirique, c'est-là plus simple : l'assemblage, l'amas des sucs, & des saveurs est (dit-il) quelque chose de pernicieux, & de pestilenciel : tout assaisonnement est inutile ; & cela par deux raisons pertinentes, & tout à fait peremptoires : l'une, c'est qu'à cause de l'agrément du goût, on en prend d'avantage ; & l'autre, parce qu'on a plus de peine à le digerer.

Au reste, mes Freres, plusieurs grans personnages, & de tres-graves Auteurs ont detesté toutes ces allumettes de gueule, toute cette volupté artificielle de viandes, & de mets. Mais il y a sur la terre une autre espèce de mortels : ce sont ces gens, qui, à titre de Religieux, detestent non seulement les excès de bouche, non seulement la dissolution de gueule ; mais même quelques alimens, que Dieu a créé ; car ils pratiquent l'abstinence de la viande ; faisant d'ailleurs un ample, copieux usage du

vin.

vin, le quel pourtant, comme dit l'Apôtre, provoque à l'impudicité. Ces gros moines, plus sensuels, plus voluptueux que les faux Epicuriens; tout en se disant mortifiez, & grans Jeuneurs, se regorgent du poisson le plus delicat; & ils ont toujourns la tête fameuse du plus excellent jus de Bacchus.

Ils rodent par tout, portant leurs armes sur les lèvres, sur la langue, entre les dents; & principalement au bas ventre; mais les Saintes ames ne portent point de bourse; ils croïroient même faire un cas d'enfer en touchant, l'argent du bout du doigt. Brisons là dessus; il n'y fait pas bon. En voila dix fois plus, qu'il n'en faut sur l'Art de *gueule*: passons de la Cuisine, au Fourneau de la Chimie; il n'engloutit pas moins de richesses, que la bonne chere.

CHA.

CHAPITRE QUATRE VINGT DIXIEME,

DE

L A C H I M I E.

Chimie donc , soit qu'on lui fasse l'honneur de la compter entre les beaux Arts, qu'on la traite de fard, & de tromperie ; dites si vous voulez, que c'est une espèce de sorcellerie, & d'enchantement, il est toujours certain, que c'est une imposture insigne, & qui pourtant jouit d'une entière impunité. Rien n'est plus aisé, que d'en conoître la sottise, & la vanité : ses promesses vont directement contre la nature ; & au lieu que tout Art, quel qu'il soit, ne doit jamais se séparer de cette ouvrière universelle ; qu'il doit se contenter de l'imiter, & la suivre à grand pas, parce que la nature est beaucoup plus forte, que l'Art, cette fiere, & orgueilleuse Chimie a l'impudence de vouloir dévan-
cer

cer sa maîtresse, se vantant de lui apprendre ce que elle ne fait point.

*Ars suspecta probis, ars ipsa invisaeque
multis,*

Invisos etiam cultores efficit artis

Mendaces aded multi manifestè videntur,

*Qui seipsos, aliosque simul frustrantur
inertes:*

La Chimie est un art suspect aux honnêtes gens; & odieux à la multitude: on hait même ceux qui en font profession: tant ils sont manifestement des fourbes, des imposteurs; & en effet, non seulement ils trompent les autres; mais ils éprouvent eux mêmes, que toutes leurs belles esperances ne sont que des chimeres, qui s'envolent, qui s'évaporent avec la fumée de leur fourneau.

Quoi de plus magnifique, quoi de plus merveilleux, que leurs promesses: c'est bien-là, Messieurs, ce qui s'appelle *des monts d'or*. A leur dire, ils peuvent transformer les espèces des choses; fabriquer cette benite pierre *Philosophale*, comme ils l'appellent eux mêmes, pierre d'une vertu tellement toute puissante, que les possesseurs de ce précieux,

cieux, & surprecieux trésor, comme d'autres Midas, pourront changer, & convertir en or tous les corps, qu'il leur plaira de toucher. Cela n'est encore rien: ces Messieurs tout surnaturels, & qui ne font que miracles, se vantent de pouvoir faire descendre de l'endroit le plus haut, & le plus inaccessible du Ciel, une certaine drogue, qu'ils appellent la quintessence: mais quelle drogue! par la vertu, nous deviendrons des Cresus; nous jouïrons d'une santé parfaite, & inalterable; nous rajeunirons dans nôtre vieillesse; enfin il ne s'en faudra presque rien, que nous n'acquerrions l'Immortalité; le tout avec des richesses immenses. Hé à ce compte là que deviendront les récompenses, & les châtimens de l'autre monde? oh que de misérables mortels, à tel prix, renonceroient de grand coeur à l'esperance de la joie éternelle!

At nusquam totos inter qui talia curant

*Apparet nullus qui re miracula tanta
Comprobat:*

*Mais, malheureusement, parmi tous ceux,
qui travaillent à nous procurer cette grande,*

de, & presque divine félicité, pas un seul n'effectuë la chose; aucun n'en est venu au moindre succès.

Toute la reüssite de leur Art consiste en quelques expériences de guérison; à faire de la ceruse, du vermillon, du savon d'antimoine, & d'autres ingrediens semblables, qui sont chez nos Dames l'Artilerie de Toilette contre la laideurs, & les années; armes que le beau sexe fait si bien manier dans l'exercice du fard; & sur tous moiens que les vieilles emploient adroitement, s'avamment pour rajeunir en se plâtrant & en se colorant le visage: ce sont ces drogues là, que l'Écriture nomme *les onguens de putain*.

Pour revenir à nos gens, & à leurs belles promesses sans effet; on dit en Proverbe: tout Chimiste, tout Medecin, tout Savonnier, Proverbe des plus ridicules néanmoins, tout Chimiste, tout medecin, ou *Savonnier*, enrichit par ses belles paroles, & par ses belles promesses, les oreilles de ceux, qui sont assez fôus pour les croire; mais ils ne mettent pas un sou dans la bourse de ces credules: au contraire, le pauvre

Dd d sou-

souffleur est trop heureux de demander, comme pour l'amour de Dieu, la petite pièce à ce même homme, dont-il doit faire la fortune. Ce Proverbe là n'est assurément point d'un sel laconique. Il est donc visible, que la chimie, loin d'être un art, n'est que la production chimerique d'une folle imagination.

Cependant quantité de gens brûlent d'une ardente avidité pour ce bonheur purement imaginaire; & ils sont d'une tournure d'esprit si bizarre, & si surprenante, qu'on leur fait accroire, qu'ils peuvent devenir plus riches, plus opulens par la transmutation du Mercure, que par toutes les mines d'or, & d'argent. Bien plus: quoique trompez trois, ou quatre fois, ils n'en sont pas plus sur leurs gardes; & toujours attrapez par de nouveaux prestiges, ils ne se rebutent point, continuant, avec une constance inébranlable, à fournir aux frais du *soufflage*.

Au reste, Messieurs; il n'y a point dans le *Grand oeuvre*, de plus douce manie, de fureur plus agreable, ni plus engageante, qu'une ferme persuasion, que

que le Fixe peut se volatiliser; & que le volatil peut se fixer. Ainsi Messieurs les Soufleurs; le charbon, le soufre, la matiere fecale, l'urine à rendre; & la rude, la dure fatigue, qu'il vous faut essuier tout cela vous semble meilleur, que le miel: mais quelle est la conclusion de cette fausse, & penible douceur? on mange ses maisons, son patrimoine, tous ses revenus; on change tout son bien en cendre, & en fumée; &, pour tout fruit d'un long travail, au lieu de pierre Philosophale; au lieu de cette santé inaltérable; au lieu de rajeunissement, enfin, au lieu de ce Paradis terrestre, dont on se flatoit si agréablement, on trouve une vieille epuisé, pauvre, & tout en quenilles.

D'ailleurs, ces Chimistes, devenus vieux après un long, & inutile travail, vous empuantissent par la mauvaise odeur du soufre, dont ils demeurent infectez; vous croiez voir des ramoneurs, tant ils sont bien teints en noir par la fumée du charbon; & souvent paralytiques, à force de manier le vif argent, ils ne sont riches, qu'en exhalai-

sons empestées. Vous les voïez dans une misere si afreuse, qu'ils se vendroient au Diable pour trois sou's. On peut dire, qu'ils éprouvent en leurs personnes, cette metamorfose, qu'ils pretendoient faire dans les metaux : car *ex Alcumistis Cachomici*, de chimistes ils se changent en cacochimes; *ex medicis mendici*, de medecins ils se font mendians; *ex saponistis cauponistæ*, de savonniers, cabaretiers.

De plus: ils sont le jouïet du peuple; on les sifle ouvertement comme des fous, ils sont la fable, la risée du vulgaire; & ces gens qui, dans leur jeunesse, n'ont point voulu vivre dans cette heureuse mediocrité, qu'on a raison d'appeller *la condition dorée*, seduits par l'illusion, par l'imposture de la Chimie, lors qu'ils approchent du tombeau, ils se voient dans un extrême besoin; n'ayant point d'autre ressource que la mendicité; & ce qu'il y a de plus deplorable pour eux dans ce facheux état, c'est, que loin de les plaindre, tout le monde leur rit au nez.

Souvent les Chimistes, contraints par la faim, qui, comme vous savez,
Mes-

Messieurs, est une méchante conseillère, tournent l'artifice du soufflage à des pratiques criminelles; par exemple, ils altèrent la monnoie; ils fabriquent de fausses espèces; ils font d'autres ouvrages, qui tendent à la ruine du public.

Aussi cet art-là est il defendu dans la société civile par le droit Romain; & même, par les decrets des saints; & sacrez Canons, il est interdit dans toute l'eglise Chrétienne. Faut-il donc après celà, qu'il subsiste encore? ah, mes Freres! si cette maudite Chimie, qu'on ne sauroit pourtant exercer sans un privilege particulier du Prince, étoit bannie absolument & à perpetuité de toutes les Provinces d'Alemagne, sûrement le commerce civil ne seroit pas empoisonné de cette fausse monoie, qui pullule par tout, d'une si grande force, qu'il n'y a personne, qui n'y soit attrapé; & cela au grand préjudice de la Republique.

C'étoit aparemment par cet endroit-là, que Amasis Roi d'Egipe, fit une loi, qui obligeoit sous peine de mort, tous les sujets à rendre raison au Magistrat du métier, de la profession, dont-ils vivoient; &

D d d. 3. qui-

quiconque avoit manqué à l'observation de l'Edit, sans misericorde on lui faisoit subir le dernier supplice.

Il ne tiendrait qu'à moi, Messieurs, de vous dire quantité de choses curieuses sur la Chimie; car, afin que vous le sachiez, je la conois à fond; j'ai fait la grosse sottise de m'en mêler; & j'avoüë même franchement, que je ne suis rien moins, que de ses ennemis: mais j'ai la langue liée; car, comme ça toujours été la coutume dans les misteres, quand on vous initie à celui-ci, on vous fait jurer le silence, & le secret. Outre cela, les anciens Philosophes, & les Ecrivains ont gardé sur cette maniere-là une réserve si constante, & si religieuse, qu'on n'en trouve aucun, en quelque endroit de la terre que ce soit, qui en fasse la moindre mention: c'est ce qui fait présumer à la plûpart des conoisseurs, que tous les livres qui traitent de cet art-là, ont été forgez dans les derniers siècles. Cela paroît tres-vraisemblable par deux raisons: l'une, c'est que Gibere, Morien, Gilglis, & cette troupe d'auteurs, que les Chimistes citent, sont des gens obscurs, & dont

dont les noms sont étrangers, inconnus dans la République des lettres : l'autre, c'est, que les termes, & les sentences de la chimie n'ont rien, que de sot ; rien qui ne soit tout à fait contraire à la bonne Philosophie. Il y a néanmoins des Tireurs de conjectures, qui croient que la Toison d'or étoit un livre de Chimie, car les anciens écrivoient sur des peaux : on prétend donc, que cette Toison fameuse, & si rebatuë chez les Poëtes, n'étoit dans le monde réel, que le secret de faire de l'or. On dit que les Egyptiens étoient fort habiles dans cet art-là ; & sur la réputation qu'ils en avoient, Diocletien aiant avec un soin extraordinaire, avec toute la diligence possible fait chercher tous leurs livres de Chimie les condamna au feu ; ce cruel, & impitoyable faiseur de martyrs, craignant fort sotement, à mon sens, & en petit génie, que, par l'usage de ce secret-là, la nation Egyptienne pourroit devenir assez riche, & assez puissante, pour faire la guerre aux Romains. Depuis ce tems-là, le *Soufflage* fut toujours défendu, comme un crime par un arrêt public, & authentique

tique du tribunal des Empereurs.

Mais il seroit trop long de vous détailler ici tous les misteres extravagans, toutes les vaines, & creuses enigmes de cet art-là. Quand finirois-je? si j'entreprendois de vous expliquer ce que c'est, par exemple, que le *Dion verd*, le *Cerf fugitif*, l'*Aigle volante*, le *Foû dansant*, le *Dragon qui manne avidement sa queue*, le *crapaut enflé*, la *tête du corbeau*, le *noir qui passe le noir*; le *seau de hermes*, la *boüe de la folie*, ah! je me trompe; de la *sagesse*, voulois-je dire; & une infinité d'autres impertinences de cette force-là.

Mais je ne puis me dispenser de dire quelque chose de cette merveille incomparable; la seule, & unique qu'il y fait; à condition pourtant, que vous la trouverez par tout; enfin supprimerois-je la bienheureuse, & benite matiere de la sacrée, & *sacratissime* pierre des Philosophes. Mais à quoi pensez vous ma langue? certainement, il ne s'en est rien salu, que ce grand nom ne m'ait echapé: cependant, il n'y va pas pour moi, de moins que de commettre un parjure, & un gros sacrilege.

ge.

ge. N'importe: je veux vous apprendre ce que c'est: je le dirai par détour, par circonlocution; mais si obscurément, qu'il n'y aura que les enfans de l'ordre, que les initiez au mystere *du grand oeuvre*, qui pourront m'entendre.

C'est une certaine chose, un je ne sais quoi, dont la substance n'est ni trop *ignée*, ni tout à fait terrestre, ni simplement *aquieuse*; qui a une qualité ni fort aigue, ni fort émoussée; mais polie, unie, & en quelque maniere molle par l'attouchement des medecins: du moins elle n'est ni dure, ni rude au toucher, & au maniment: elle est même en quelque sorte, douce au goût, agreable à l'odorat; on la voit avec plaisir; son son flate, & chatouille l'oreille; enfin, elle fournit amplement à la pensée & l'attention. Il n'est pas permis de s'expliquer plus clairement; mais croiez, Messieurs, que tout celà n'est rien en comparaison de ce que je pourrois vous-endire.

Mais pour moi, qui ai l'honneur de connoître particulièrement la Chimie, je croi ne pouvoir mieux lui rendre justice, qu'en lui appliquant ce que Thuci-

Dd d 5 dt.

dide nous dit ingenieusement de l'honnête femme: la meilleure *femelle* humaine, dit cet Historien Grec, c'est celle, dont on ne parle ni en bien, ni en mal. Cela convient parfaitement au *soufflage*: J'ajouterai seulement pour la gloire de cet art-là, que les *souffleurs*, sont les plus méchans individus de nôtre espèce; & voici comment je le prouve: Dieu a ordonné à l'homme de *manger son pain à la sueur de son visage*. Dans un autre endroit Dieu dit par la bouche de son Prophete, & son Roi favori, c'est tout comme s'il le disoit de sa propre bouche, *parce que tu mangeras les travaux de tes mains, tu seras bien heureux; & bonheur t'arrivera*. Or les chimistes, se moquant, & du commandement du tres-haut; & de la promesse *beatifiante* du Monarque prophetisant, ne veulent point, qu'on travaille; & comme ils disent eux mêmes, ils élevent des montagnes d'or par un ouvrage de femme, & par un jeu d'enfant: donc *les souffleurs* sont de francs *Atheistes*; & consequemment des gens abominables, des gens à fagot; qu'on réponde à celà, si on peut.

Je

Je suis pourtant contraint d'avoüer que la Chimie a fait plusieurs decouvertes dans *l'artisme*; & que la Mécanique lui est redevable d'un grand nombre de bonnes productions. C'est du fein de cette mere feconde, que sont sortis l'Acier, *acieri*; le cinnabre, le minium, la pourpre, l'or musical comme ils l'appellent; & autres curieuses, & utiles compositions. C'est de cette source là, que nous avons les mélanges, les alliages, les examens, & les *sequestrations*, ou separations des métaux. De là sont venuës ces terribles, & meurtrieres machines de guerre. De-là enfin, la *vitricatoire*, ou l'invention de la verrerie, invention des plus nobles; & sur la quelle un certain Theophile a fait un livre excellent.

A propos de verre, Pline conte, que sous le regne de l'Empereur Tibere, on trouva un secret pour rendre cette fragile matiere flexible, & malleable: mais le Tiran lui defendit de travailler, & même, s'il faut en croire Isidore, ce monstre de cruauté fit mourir l'auteur d'une si rare decouverte; & il com-
mit cette horrible, & criante injustice,

de peur, que l'or ne déchût de cette puissante, & despotique domination, qu'il exerce sur les mortels; & de peur aussi que l'argent, & le cuivre ne devinssent à rien. Mais c'est assez soufflé.

CHAPITRE QUATRE VINGT ONZIEME,

DU

DROIT, ET DES LOIS.

Entrons maintenant Messieurs dans ce lieu redoutable, & bruiant, qu'on appelle BAREAU: examinons un peu cette science du droit, la quelle s'aroge par preference à toutes les autres, le privilège de pouvoir discerner le juste entre le vrai, & le faux entre le juste; & l'injuste entre le crime, & l'innocence. Les maîtres, & les arbitres de cette science sont aujourd'hui les Princes, nôtre saint Pere le Pape, & sa majesté Imperiale nôtre très-clément Seigneur. Oui, Messieurs,

ccs

ces tetes couronnées portant dans le fond du cœur, comme dans une cassette, generalement toutes les differentes sortes de Jurisprudence: la seule volonté leur tient lieu de raison; se croiant capables de juger, & de gouverner à leur fantaisie, sur tout ce qui concerne les Sciences, les Arts, les ecritures, les sentimens, les opinions; enfin toutes les actions humaines, qui ont quelque liaison, quelque raport avec la société civile.

Sur ce pié-là, Leon X, qui dans ces tems orageux, conduit si dignement le vaisseau mistique; & qui, sur tout, a fait monter si haut le sacré negocié des indulgences, nôtre saint Pere icon, dis-je, ordonne à tous ses Chrétiens sans exception, qu'aucun dans l'Eglise de Dieu, ne présume de juger, de justifier, d'agiter la moindre question de doctrine, ou de morale; si non par l'autorité des saints Conciles, des Canons, & des Decretales, or vous n'oublierez pas Messieurs, que le Pape se dit le Chef infallible de tous ces tribunaux. Defense aussi, & *inhibition* tres-expressse à nous, d'employer, &

de mettre en oeuvre les conclusions, les résolutions de qui que ce soit, fussent même les plus doctes, & les plus saints Theologiens, à moins que le *Vice-dieu*, ne les ait autorisé par ses *decrets*. Un Canon dit ailleurs, qu'un autre volume, ou quelque livre, que ce puisse être, ne soit admis, & tenu par les Theologiens, même dans l'univers, dit-il, s'il n'est approuvé par une patente Pontificale; & par là regardé comme orthodoxe dans l'Eglise Romaine, hors de la quelle il n'y a point de salut; car, sans contre dit, c'est la seule porte, la seule échelle du royaume des Cieux.

L'Empereur, de son côté, s'attribue un semblable droit sur la Philosophie, sur la Medecine, & sur les autres sciences; n'accordant pas le moindre pouvoir à aucune Discipline, à moins que elle ne l'ait par l'habileté du droit impérial: car le Prince prétend, que toutes les sciences, que tous les arts, comparés à cette habileté là, ne sont d'aucun prix, ni d'aucune utilité. Car, le Prince comme Ulpien nous le fait sagement remarquer; & ce qu'il dit n'est

n'est que trop confirmé par l'expérience, le buncce est la loi vivante des choses divines, & humaines : son pouvoir, dit Modestin, s'étend à commander, à permettre, à punir, à défendre ; n'y aiant point de charge au dessus de ces dignitez. Pomponius, dans son livre des lois, definit celle du Prince, *l'invention, & le present de Dieu, le dogme de tous les sages.* Cet Auteur dit cela, parce que les anciens législateurs, pour aquerir chez la multitude grossiere, & ignorante, plus de force, & d'autorité à leurs decrets, faisoient accroire, qu'ils ne prescrivoient rien, que par l'enseignement, & par l'ordre des Dieux. Sur ce plan-là, Osiris persuada aux Egyptiens, qu'il avoit appris à l'école de Mercure, les lois, qu'il leur donnoit : Zoroaste declara aux Bactriens, & aux Perses, qu'il leur parloit de la part du Dieu Oromaze ; Chariondas dit aux Cartâginois, qu'il étoit inspiré par Saturne ; Solon aux Atheniens, par Minerve ; Zantrastrate aux Arimaspes, par *la bonne divinité* ; Zamolxis aux Scites, par Vesta ; Minos aux Cretois, par Jupiter ; Licurgue aux Lacedemoniens,

ens par Apollon ; Numa Pompilius aux Romains par la Nimphe Egerie.

Vous voiez à present, Messieurs, comment cette science du droit s'attribuë un Empire sur toutes les autres, exerçant sur elles un pouvoir tyrannique. Vous voiez comment cette fiere, & orgueilleuse science, se disant la fille ainée des Dieux, traite de haut en bas toutes les autres disciplines; les tenant sous le joug, comme une vile, & meprisable canaille : cependant, avec toute sa prétenduë noblesse, avec son origine celeste, de quoi est elle composée la bonne dame ? n'est-ce pas des fantaisies, des imaginations, de la bizarrerie caduque, ruineuse, & tres-infirme des mortels ? D'ailleurs ; outre que elle s'occupe à ce, qu'il y a de plus petit dans le monde, elle n'a rien de stable ; son etre, & sa durée ne tiennent qu'à un filet : sujette à une infinité de révolutions, il ne faut qu'une legere circonstance de tems, qu'un petit interêt d'Etat, qu'une mouche dans l'esprit du Prince ; enfin, il ne faut rien pour faire changer, tomber,

&

& perir cette Reine, cette maîtresse absoluë de tout. A tout rompre : cette science-là, née dans le paradis terrestre, doit son entrée sur la terre à la pesante , & inconcevable chute des fondateurs de la Genealogie humaine ; elle en est donc redevable à la source, à la cause de tous nos maux.

Dites moi, s'il vous plait, Messieurs ; qu'est ce qui a introduit dans le monde, cette loi de la nature corrompuë, qu'on appelle le droit naturel ? de quel principe sont emanez ces belles Maximes ; *Il est permis de repousser la force par la force :*

Frangenti fidem fides frangatur eidem ;
On n'est point obligé à la bonne foi, envers celui, qui la viole : ce n'est point une fourberie de tromper un trompeur. On peut legitiment, & en sureté de conscience employer la fraude contre la fraude. Il n'y a point de mal à compenser une offense par une autre offense. Ceux qui vous ont fait du mal, vous ne leur devez ni Justice, ni probité. On ne fait point de tort à celui, qui veut bien qu'on lui en fasse. Il est permi aux parties contractantes de s'entr'attraper. Une marchandise
vaut

vaut autant, qu'on peut la vendre. *Item:* qu'il soit permis de se faire du bien aux dépens d'autrui. *A l'impossible nul n'est tenu.* *Item:* s'il faut nécessairement qu'un de nous deux soit confondu, dans une telle alternative, je choisirai plutôt la confusion que la mienne. Et quantité d'autres sentences morales de la même perfection, les quelles en suite, on a écrit dans le recueil des Lois.

Enfin la Loi de la nature est de ne souffrir autant, qu'il est possible, ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni les veilles, ni le travail, ni aucune macération de la chair; or cette loi là écartant tout repentir religieux, & toutes les bonnes oeuvres de la pénitence Chrétienne, établit la prétendue volupté d'Epicure pour le souverain Bien. Des que les hommes commencerent l'intérêt personnel, & la propriété des choses, ils commencerent aussi à s'entre-massacrer, à s'entre-piller, à s'entre-faire esclaves; enfin à s'entre-détruire par les horreurs de la guerre; & ce fut ce qui donna lieu au droit des gens, ou des nations.

Après le droit des nations, le droit
po-

populaire, c'est à dire celui, que chaque peuples s'est rendu propre, & particulier. C'est de celui-là, qu'il s'est élevé chez nôtre espèce beaucoup parlante, & tres-peu raisonnante, tant de contestations, & de disputes, que suivant même le temoignage des lois, il y a plus d'affaires dans la Jurisprudence, qu'il n'y a de termes pour les exprimer. Car, comme ils en conviennent eux mêmes, l'homme étant un animal naturellement porté à la dissension, il faloit necessairement faire, & publier des lois, pour arrêter, & empêcher la sceleratesse des méchans; pour mettre, par cette digue, par ce rempart là l'Innocence à couvert, & en sureté; enfin, pour procurer aux honnêtes gens le moien de vivre en repos au milieu de l'iniquité.

Moïse fut le premier des Legiflateurs; & ce fut lui, qui donna des lois au peuple de Dieu. Dans ce tems-là, Cecrops fit la même chose aux Egiptiens. Je parle des Lois écrites, car auparavant l'usage, & la tradition tenoient lieu de loi. En suite Pheronée commença le *Code* des Grecs. Mercure
Tris-

Trismegiste augmenta la Jurisprudence des Egypitiens. Dracon, & Solon furent les législateurs des Atheniens; & Licurgue des Lacedemoniens, Palamede inventa les loix militaires pour juger une Armée. Romulus polica les Romains; & ses loix furent nommées *Curiates*, ou de Curie. Numa Pompilius regla les affaires du culte, & de la Religion, & les Rois, qui lui succederent, donnerent aussi successivement chacun les loix. Papirius eut soind'en faire un recueuil; & on apella son livre *le Droit Papirien*.

Après tous ces Faiseurs de loix, vint dans la Republique de Rome le droit des douze Tables. *Item*, le droit Flavian, le droit Helien, la loi Hortensia, l'Honoraire, le droit du Preteur, les Ordonnances du peuple, les Arrêts du Senat, le Droit du Magistrat, & de la coutume; enfin la liberté accordée au Prince de faire telle loi, qu'il jugeroit à propos. Je supprime ici cette foule de Jurisconsultes, dont quantité sont nommez dans la seconde loi de l'origine du Droit- Cneus Pompée, & Caius Cesar avoient entrepris de rassembler

bler le Droit civil en un volume, & d'en faire un corps: mais l'un, & l'autre s'étant embarquez dans une guerre civile, une mort prématurée les empêcha d'exécuter; ou du moins de finir ce bon dessein. l'Empereur Constantin renouvela ces anciennes loix; & dans la suite du tems Theodose le jeune les réunit dans un *Code*, qui porta son nom. L'Empereur Justinien fut l'Auteur de cette fameuse compilation, qui a pour titre; *le Code Justinien*, & qui est encore aujourd'hui un des grans oracles de la Jurisprudence.

Or toute la force, toute l'autorité du Droit civil réside chez le peuple, ou chez le Prince, à qui on l'a cédé, & à proprement parler, le Droit civil n'est autre chose, que ce, que les hommes veulent d'un consentement uniforme, & general. C'est pourquoi Julien dit, que le seul lien, qui nous attache aux loix, c'est que elles ont été reçues par le jugement du peuple: celui-ci, par un accord unanime, aiant cédé tout l'empire, toute la puissance au Prince, tout ce qui plaît au peuple, & en suite au Prince, soit par l'usage, soit par
con-

constitution, à force, & vigueur de droit; quand même il y paroîtroit de l'erreur, & de la fausseté: *car une erreur commune fait un Droit; & une chose jugée passe pour vraie.* Ulpien nous enseigne celà quand il dit: *on doit regarder comme un homme de famille, & d'honnête naissance, celui qui est juridiquement déclaré tel, quoique dans le fond, il soit de race servile, & affranchi par ce que une chose réglée en Justice, doit être prise pour une vérité.* Nous lisons chez le même ecrivain un trait d'histoire assez curieux: un certain Philippe Barbarien, peut-être faut-il dire Barbare, étant à Rome esclave fugitif; mais, comme vous jugez bien, non connu pour tel, eut l'audace de briguer la préture, & réussit: après l'avoir exercée, on decouvrit sa condition: mais loin de casser, d'annuler ce qu'il avoit fait, on ordonna, qu'on ne changeroit rien; & que la grandeur de la dignité couvroit l'infamie de l'esclavage. Et dans un autre endroit: un Monarque éleva un vieux païsan à un si haut point d'estime, & de veneration dans le public, qu'il ordonna aux Avocats de citer

ter

ter ce bon homme dans leurs plaidoiez. Paul, le plus habile Jurisconsulte de Rome dit, si pour l'usage des Empe-reurs, on apporte un chandelier d'ar-gent dans le Trésor Imperial, ce chan-delier sera reçu, comme une pièce d'ar-gent, & non pas pour un meuble, par ce que l'erreur fait un droit, devinez l'enigme si vous pouvez. Le même, touchant les lois, & les decrets du Se-nat confesse ingénûment, & hautement que leurs Ancêtres ont établi quantité de choses, dont on ne peut pas rendre raison.

Vous devez donc, à present, Mes-sieurs, être tout à fait persuadez, que toute la Jurisprudence civile depend uniquement de l'opinion, & de la vo-lonté des hommes; n'ayant point d'au-tre fondement, d'autre motif pressant, que, ou l'honnêteté des mœurs, ou la commodité de la vie, ou le bon plai-sir du Prince, ou la force des armes. Au reste, quand cette Jurisprudence protege le merite, & la vertu, punit le vice, & la sceleratesse, si elle fait son principal, ou plutôt son tout, de la felicité publique, oh que c'est une
ex-

excellente discipline. Aucune n'en approche: mais aussi si c'est le contraire; rien au monde n'est plus mauvais: car alors la société civile, soit par la négligence du Prince, ou des Magistrats; soit par la violente, & tyrannique oppression des maîtres, la société civile, dis-je, n'est plus qu'un *coupe-gorge*, & qu'un esclavage affreux.

Aussi selon le sentiment de Demonaëte, les Loix sont une invention fort inutile: elles ne servent ni aux bons, ni aux méchants: les premiers n'en ont pas besoin pour bien vivre; & les autres n'en deviennent pas meilleurs. Ce Politique pourtant ne savoit pas trop ce qu'il disoit: ôtez les lois pénales; ce ne seroit par tout que désordre, & que brigandage. De plus, Caton, chez Tite Live, avouë qu'à peine peut on faire une loi, qui accommode tout le monde; & qui loin de remédier à tout, ne produise point le plus souvent une opposition entre l'équité, & la rigueur du droit: & Aristote dans ses morales, définissant l'équité, l'appelle *la correction d'une Loi juste, mais toujours defectueuse, en ce que elle est generale.* Il s'en-

ce qui s'y trouve d'opposé à l'Écriture, & de contraire à la parole de Dieu.

Dans tout le reste de ce qu'il contiennent, ce ne sont que des démêles, & des procès; ce n'est que faste, que pompe, que des expédiens pecuniaires, que des moïens de lucre, & de profit; enfin que les decrets, & les ordonnances des Pontifes Romains. Car ces bons Saints Peres ne se contentent pas des Canons, que leurs pieux predecesseurs firent autre fois: il leur faut toujours quelque nouveau filet: c'est donc un amas de réglemens, des décretales, des extravagantes, des declaratoires, des regles de chancellerie: si bien que dans ce sacré negoce il n'y a ni mesure, ni fin. Quelle est la source de ce desordre horrible, & scandaleux? l'Ambition des Papes, & leur demangeaison brulante de faire des Decrets. Par cette voie-là, ils sont devenus d'une telle arrogance, qu'ils commandent aux Anges du Ciel, & qu'ils présumant de butiner sur l'Enfer, en arrachant les anges de la main du Diable, en lui enlevant sa proie. Ces soi disant les Lieutenans Generaux de la Divinité, poussent l'inso-

solence si loin, qu'ils s'arrogent le droit de domination sur les morts: ils exercent même une espèce de tyrannie sur l'ouvrage du Saint Esprit, & les livres revelez; tordant, tourmentant l'Écriture sainte par leurs interpretations, par leurs declarations, par leurs disputes, par leurs constitutions; & celà, afin que rien ne puisse déroger, ni manquer à la plénitude de leur puissance apostoliquement universelle.

En preuves de ce que j'avance, ne voit-on pas à Vienne, à Poitiers, & ailleurs, dans les Archives, ou dans le coffre des privilèges, une bulle bien conditionnée d'un Clément, je ne sais le quantième, par le quelles patentes ce saint, & *Beatissime* Pere commande aux Anges du Paradis d'en descendre tout exprès pour venir recevoir l'ame d'un pelerin, qui se mouroit à Rome, où il étoit venu gagner les pardons; & que laissant le Purgatoire à côté, ils allaient droit là haut; & introduisissent le mort bien heureux dans la joie éternelle. De plus, ajoute ce Pontife, nous ne voulons, & ne nous plaît, que, en quelque maniere que ce soit, on lui

inflige la peine d'Enfer; accordons outre celà à ceux, qui auront fait le signe de la croix à leur intention, le pouvoir de faire sortir, & delivrer du purgatoire trois, ou quatre ames, au choix du liberateur, ou de la liberatrice.

L'Ecole de Paris detesta, & censura pour lors cette temerité erronnée, in suportable, pour ne pas dire presque heretique: mais peut être que aujourd'hui elle se repent d'avoir pris pour un conte fabuleux, ce zèle nullement hiperbolique du Pape Clement: ces Docteurs aimeroient mieux, que la chose passât pour un fait certain, que pour une fiction; & d'autant plus, que soit qu'ils adherent, soit qu'ils réfutent, le saint Pere n'en fera valoir ni plus, ni moins sa pretendüe, & chimerique autorité.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les Papes ont tellement, par leurs Canons, & par leurs decrets, restraint, & enchainé toute la Theologie même, que le Theologien le plus chicaneur, le plus contentieux, n'oseroit proposer, disputer, conclure sur la moindre chose, qui blesse tant soit peu les saints decrets,

crets, sans protester, qu'il les venere, qu'il s'y soumet aveuglément, & sans demander pardon de sa hardiesse: on pourroit lui appliquer ces vers de Martial:

Quidquid ait Rufus, nihil est nisi venia Rufo:

Si gaudet, si flet, si tacet aut loquitur:

Coenat, propinat, poscit, negat, inquit, una est

Venia, si non sit venia, mutus erit:

Tout ce que Rufus peut dire, n'est rien pour lui, s'il n'y a du pardon. Qu'il rie, on qu'il pleure, qu'il se taise, ou qu'il parle; qu'il mange, & boive, qu'il demande, qu'il accorde, ou qu'il refuse; tout lui est egal, pourvu qu'il y ait du pardon; & des qu'il n'y en a point, Rufus n'a plus de langue; le pauvre garçon est muet.

De plus c'est par les Canons, & les decrets des Papes, que nous savons, que le Patrimoine du Seigneur embrasse les Couronnes, les Châteaux, les donations, les Fondations, les biens Allodiaux, les Richesses, & les possessions; que le premier de tous les Empires est celui des Prêtres de Jesus Christ, & de son

Eglise; que le *glaiue* du Sauveur est une Jurisdiction, une puissance temporelle, un Tribunal sanguinaire; que la personne du Pontife est la pierre, & le fondement de l'Edifice mystique; que les Evêques sont non seulement les Ministres de l'Eglise, mais qu'ils en sont aussi les Chets; que les biens spirituels, & sacrez ne sont pas seulement la Doctrine de l'Evangile, l'ardeur de la Foi, le mepris du monde: mais aussi les taxes, les impots, les decimes, les offrandes, les collectes, la pourpre, la mitre, la crosse, l'or, l'argent, les pierreries, les fonds, les heritages, la monnoie &c; que la puissance du Pape s'étend sur tout: que la Sainteté est en droit de faire la guerre, de rompre les Alliances, de dispenser du serment, d'absoudre de l'obeissance; enfin de changer la *maison d'oraison en une caverne de brigands*.

Ainsi que le Pape puisse déposer un Evêque, quand il y a sujet; qu'il puisse disposer du bien des autres en propriétaire, & en maître absolu; qu'il soit au dessus de la simonie; qu'il puisse rompre le lien du vœu,

tant

tant simple, que solennel; qu'il puisse dispenser des obligations du Jurement, du droit naturel; & le tout sans qu'il soit permis de s'en plaindre, ni de lui dire *pourquoi faites vous cela?* de plus, que son pouvoir aille, pour un sujet *grave*, comme ils parlent, & *pour une autre raison, alia de causa*, dispenser de tout le nouveau Testament; enfin, qu'il puisse entrainer en Enfer la troisieme partie des Fideles, ce sont là les excellens fruits de cet arbre, qu'on appelle *le Droit Canonique*:

On y voit aussi, que l'office de nos Seigneurs les Evêques ne consiste plus dans le Ministère de la parole; mais que les engagements, & les devoirs de l'Episcopat sont, de confirmer les enfans en leur donnant un soufflet, de conférer les ordres sacrez, de dédier les Eglises, de bâtifier les cloches, consacrer les Autels, & les calices; benir les images, & les vêtemens. Pour les *mitrez*, qui sont d'un genje supérieur à toutes ces pieuses minuties, se dechargeant de leurs fonctions sur des suffragans; sur je ne sai quels Evêques titulaires, ou sur des Coadjuteurs, au

E e e 4 lieu

lieu d'observer religieusement la juste, & indispensable loi de la Résidence, ils passent presque toute leur vie à la Cour; les uns Ambassadeurs, les autres Aumoniers; celui-là Ministre d'Etat, celui-ci General d'Armée; & quelques-uns gouvernant si absolument le Monarque, qu'ils régnerent, & tyrannisent sous son nom. Il y en a au service des Reines; & ces Princesses souvent les emploient à des usages secrets. Enfin, Messieurs les Prelats, avec leur air devot, & leur main *benissante*, ne sachant ce que c'est que de paître leurs troupeaux, ni de glorifier Dieu dans leurs Eglises, s'en croient legitiment dispensés, ils n'ont pas le moindre scrupule, pourvu qu'étant auprès du maître, ils remplissent avec eclat le lâche, & honteux métier de courtisan.

De la même source, Messieurs, ont coulé ces ruses, ces mauvaises finesse ou, pour dire mieux, & parler franchement, ces tromperies, par lesquelles, sans être simoniaque, on vend, on achette les Evêchez, & les benefices, on pratique, comme dans une foire, & dans la marchandise, de gros profits
sur

sur les grâces, sur les pardons, sur les Indulgences, sur les Dispenses, & autres semblables moïens pour escamoter. On trafique jusque sur la remise des péchez, la quelle Dieu nous accorde gratuitement; & on a même trouvé le secret admirable de profiter sur les peines de l'autre monde. C'est encore au droit Canon, que nous devons cette fameuse donation de Constantin, donation fausse, & chimerique; puisque, suivant la verité infailible, & incontestable du saint Esprit, ni César ne doit ceder ce, qui appartient à sa Couronne, ni le Clerc usurper ce qui appartient à César: & sur ce pié là, que deviendroit le riche le puissant Patrimoine de saint Pierre? le pauvre Apôtre n'auroit, qu'à reprendre son premier métier.

Mais entre un tres-grand nombre de ces lois, toutes inventées par l'ambition, par la superbe, & par la tyrannie, je veux seulement en choisir quelques unes, qui vous feront voir, que je dis les choses, comme elles sont, & qu'il n'y a nulle exageration dans mon fait. Pour peu donc, que l'envie vous en pren-

E e e f. ne.

ne, Messieurs, promenez un peu vôtre curiosité dans les anciennes Decretales: Chap. *Significasti &c. venerabilem de elect. C. Solite de ma. & obed. C. Cum olim de privileg. C. Summus Pontifex de senten. ext. C.* Entre autres, de *off. Jud. Ord.* Ensuite, dans le sixième des decret. compilé par Boniface VIII. voiez ce qu'il dit dans son prologue, & au Chapitre premier, de l'Immunité des Eglises: sur quoi ne cèdent en rien cette *arrogantissime* Clementine pastorale *de sent. & re Jud.* avec l'extravagante de Jean XXII. qui commence *Ecclesie Romanæ*; & d'autres du même Pontife, *sur les nations.* Et l'extravagante UNAM SANCTAM, qui est de Boniface VIII.

Enfin, dans la compilation de Gratian nous trouvons *c. Si cujus d. 14. c. si omnes d. 18. Chap. sic omnes &c. enim vero c. in memoriam. c. si Romanorum de c. 19. c. omnes d. 22. tibi domino d. 60. c. Constantinus d. 69. &c. Quando q. 86. & gl. ibid. &c. si Papa d. 60.* De tout cela approchent aussi beaucoup ce qui suit: *9. q. 3. c. cuncta &c. conquest. 15. q. 6. c. Autoritatem.*

17. q. 1. c. *Nemini*. 21. q. 3. *sunt qui*.
23. q. 5. c. *omnium*, & question 8. chap.
omni: & dans la trentieme decretale,
question premiere chap. *omnia*.

Quiconque voudra se donner la peine
d'examiner attentivement ces Canons là,
& d'autres de la même nature, il co-
noîtra, comment font tournez ces grans,
ces admirables, ces secrets, & profonds
misteres, que quelques Papes ont mis en
oeuvre dans leurs Canons, & qu'ils y
ont fait tres-bien fructifier: n'ont ils
pas aussi là changé, & alteré quelque
fois certains passages de l'Escriture, les
ajustant, les accommodant avec leurs
inventions pecuniaires, & interessées;
& de là sont venus ces livres sur la *Con-*
cordance de la Bible, & des Canons.

A cela reviennent à peu près tant de
fausses raisons, tant de titres pour vo-
ler, & pour rapiner: les droits usurpez
sur le *pallium*, sur les indulgences, sur
les confessionnaux, sur les rescrits, sur
les resignations, ou permutacions des
Benefices, sur les Testamens, sur les
dispenses, sur les privileges, elections,
sur les dignitez, sur les prébendes, sur
les Cloîtres, & les Couvens, sur les ca-

E e c 6 di-

difices sacrez, sur les franchises, ou exemption de la Justice ordinaire, & du juge naturel, & sur quantité d'autres choses semblables, & non moins tyranniques. Enfin tout le Droit Canon, en lui même, & considéré comme un corps, est le plus inconstant de tous les Droits, changeant plus souvent de forme, que Prothée, que le Cameleon; & plus embarassé, plus compliqué, que le Noëu Gordien. Ainsi la Religion Chrétienne par l'institution de la quelle nôtre législateur l'homme Dieu a mis fin aux ceremonies en abolissant les rites Moïsaïques, la religion Chrétienne, dis-je, en est plus chargée, que le culte Juif: le poids de toutes ces obligations Canoniques rend lourd, & insupportable le doux, le leger, l'agréable joug du Sauveur; & dans le Christianisme, il est beaucoup, & incomparablement plus difficile de vivre selon les Canons, que selon l'Evangile.

Or tout le savoir, toute l'habileté de l'un, & de l'autre Droit, n'est presque rien: car s'il vous plait, Messieurs, quels sont les sujets sur quoi ces deux Sciences s'occupent? des choses passa-

ge-

geres, perissables, vaines, & profanes par exemple; les commerces du vulgaire, & ses querelles, ou differens; les homicides, le vol, le pillage, la violence, les factions, les complots, les conspirations les injures, & les trahisons! joignons à tout cèlà, la perfidie, & le parjure des faux témoins, les fausfetez de plume chez les Praticiens, la prévarication des Avocats, & des Procureurs, la corruption des Juges, l'ambition des Conseillers, les friponneries des Présidens, &c. C'est cette iniquité-là, qui cause l'oppression des veuves, la ruine des orfelins: c'est par-là, qu'on chasse, qu'on bannit les honnêtes gens; qu'on foule, qu'on accable les pauvres, qu'on condamne les innocens; & qu'en fin, comme dit Juvenal.

Dat veniam corvis, venat censura columbas,

La censure, la Justice fait grace aux corbeaux, & tourmente les colombes.

Ainsi, Messieurs, ainsi, ce que les aveugles, & deplorables mortels ont cru pouvoir éviter par des Lois, & par des Canons, c'est par-là même, que se étant attiré, ils ont augmenté leur

infortune, & cela pourquoi ? parce que ces Lois, ces Canons ne partent point du sage conducteur de l'Univers, ni ne tendent point à lui : mais, venant de nôtre nature corrompuë, on ne les a inventé, que pour l'avarice, & que pour l'interêt personnel.

CHAPITRE QUATRE VINGT TREIZIEME,

DE

L'ART DE LA PLAID DOIRIE, OU DES AVOCATS.

IL y a aussi dans le Droit un autre Exercice, qu'ils appellent l'Art *Placitatoire*, ou AVOCATOIRE : selon les légistes, & les *Robins*, cet Art-là est extrêmement nécessaire : il est vrai, qu'il est fort ancien ; mais, il n'est pas moins certain, que ce Monsieur l'Art est un grand imposteur, étant finement, *cauteusement* orné d'une belle couverture, qu'on nomme la *persuasion*. Car

enfin, Messieurs, quelle sorte d'animal est ce que ce qu'on appelle communément un bon Avocat ? un beau *parleur* qui, par son *bien dire*, fait endormir la Justice du Magistrat, & tourne, comme il lui plaît, les membres d'un Tribunal : le droit, étant entre ses mains comme une cire molle, il lui donne telle forme, qu'il juge à propos, & qui peut favoriser la cause de sa partie : habile par des gloses inventées, par de fines, & subtiles interpretations, à forger, & reforcer des lois à sa fantaisie, & sur quelque sujet que ce soit, ou à eluder les lois, & les coutumes, qui le condamnent, à leur échaper, dis-je, par toute sorte de détours, & de subterfuges ; ne tenant qu'à lui, de faire durer *jusqu'aux siècles des siècles* un procès trop visiblement méchant pour pouvoir le gagner,

Les autres tromperies de l'*Avocatoire*, les voici. Citer les lois d'une manière à renverser l'équité, appuyer si fortement sur l'autorité des *Glossateurs* qu'on gâte entièrement, & le sens de la loi, & l'intention du législateur, crier de toute sa force, être, en plaidant, *bravillard*,

illard, hardi jusqu'à l'impudence, & ne respecter rien. Celui-là passe pour le meilleur Avocat, qui inspire le mieux l'esprit de chicane, & le génie processif; qui, en promettant aux gens de leur faire gagner leur procès, les pousse, les excite à s'embarquer sur la mer orageuse de Dame Justice; qui court après les interjections d'Apel; qui est bon semeur dans le champ litigieux de la division, qui souvent, pour ne rien dire qui vaille, crie comme un enragé, n'épargnant ni son gosier, ni ses poulmons, ni sa langue, ni sa poitrine.

Un rare, & tres-habile Avocat, c'est celui qui bien ferré sur les prestiges, & les illusions du bareau, préfere, & embrasse la plus mauvaise cause; rendant par là le certain, & le juste, douteux, & injuste; & de ses propres armes détruisant, pervertissant, atterant la Justice même, qui, par parenthese, n'est chez ces trafiqueurs-là, qu'une marchandise publique: mais le Seigneur Juge, assis fort à l'aise sur son Tribunal, est toujours fort content, de ce qu'on achete.

Ce que je trouve de meilleur dans cet

Art-

Art-là c'est que ceux, qui l'exercent exposent en vente, même la privation, le repos, le silence; enfin ce qui n'est point, & ils en tirent de bon argent: car comme l'Avocat n'ouvre la bouche, que pour le paiement, aussi ne la ferme-t-il, que dans la vûe de la récompense. C'est ce qu'on voit par l'exemple de Démostène: ce célèbre Orateur demandant un jour à Aristodème, faiseur de Comedies, combien il avoit gagné à jouer, & declamer dans une de ses pièces, & le Comique répondant un talent, voila bien de quoi s'ecria l'Avocat d'Athènes: j'ai gagné plus que cela à ne rien dire, & à me taire. Car les Avocats ont la langue si malfaisante, & si dangereuse, qu'à moins de l'enchaîner avec des presens, on ne sauroit se garantir de son venin.

CHA-

CHAPITRE QUATRE VINGT
QUATORZIEME,

DE

L'ART DU NOTARIAT,
ET DU PROCURATORIAT.

Après les Avocats viennent les Procureurs, & les Notaires, autrement Tabellions, comme eux mêmes s'en donnent le nom: c'est ce genre de mortels, dont tout le monde doit souffrir patiemment les injustices, les dommages, les méchancetez, les *falsifications*; nous devons, dis-je, nous taire sur tout celà, parce qu'on diroit, que ces Officiers de Themis sont revêtus de l'Autorité, tant Apostolique, qu'Imperiale pour faire tout juridiquement, & autentiquement. Les plus habiles, & les plus estimez dans cet ordre-là sont ceux, qui entendent le mieux à susciter des affaires dans le bareau, à mêler les procès, à confondre les causes,

à

à supposer des Testamens, des pièces, des papiers, des enseignemens de chicane; des rescrits, des lettres patentes: ceux qui possèdent le mieux l'art de tromper, de fourber; &, si le cas y échoit, & qu'il en soit besoin, de se parjurer, & d'écrire une fausseté.

De plus, un bon Procureur, & un bon Notaire doivent être d'une intrépidité inébranlable, dès qu'il y a de l'argent à gagner: alors, qu'ils n'épargnent point les mauvaises finesse, les fraudes, les tromperies, les calomnies, les pièges, les attrapes, les embuches, les chicaneries, les *vatillas*, les détours, les surprises; enfin, qu'il soit le premier homme de son siècle en sceleratesse, & on iniquité. Outre cela, vous remarquerez, Messieurs, qu'aucun Notaire ne fera un *Instrument*, ou minute, comme ils l'appellent, qui soit dans toute l'intégrité requise; & qui ne puisse fournir matière à la partie de rentrer en lice, ou en procès, quand il lui plaira: car cette partie trouvera toujours fondement pour dire, qu'il y a dans la pièce, ou quelque omission, ou quel-

quelque exception, par où il lui sera facile de se racrocher.

Ils ont encore je ne sai combien d'autres expédiens, qu'ils aprennent aux Plaideurs, pour echaper à la force de la Justice, & des lois; & c'est-là le but de ces soins, de cette vigilance, qu'ils apportent, à ce qu'ils disent, pour soutenir la bonne cause, & le bon droit. Il ne faut donc rien attendre de leur secours, à moins qu'on n'aime mieux combattre, que plaider: car, à proprement parler, le droit consiste dans la puissance; & comme nous ne saurions résister à celui, qui a plus de pouvoir, que nous, la raison du plus fort sera toujours la meilleure.

CHA-

CHAPITRE QUATRE VINGT
QUINZIEME,

DE LA

JURIS PRUDENCE.

Je trouve ici dans mon chemin, Messieurs, ces *vastissimes* Geants, qui par leur travail sur le *Code Justinien*, nous ont produit, & *enfanté* tant de gros, & innombrables volumes en gloses, en Commentaires, en expositions; chacun de ces Interprets pensant, & raisonnant tout autrement, que les autres. Cette foule de Legistes a engendré, par la diversité, par l'opposition de leurs sentimens, & de leurs opinions, tant de troubles, & de tempêtes, tant de forets de conseils extrêmement matois, & de fines précautions, qu'on ne sauroit assez deplorer leur tres-malheureuse fecondité. Cependant ce prodigieux amas de chicane fait la meilleure erudition de nos Avocats; il est comme

me la nourriture, & l'aliment de leur scelerateffe. En effet, Messieurs; citant, par une longue enfilade, à chaque periode, ou, comme ils parlent, à chaque Paragraphe, ils s'imaginent mettre par-là leur honneur à couvert. Comme si le verité ne se soutenoit point par elle même; comme si elle ne consistoit pas incomparablement plus dans les raisons, que dans un assemblage confus de citations, & d'autoritez, ils amènent, ils accumulent les temoignages de ces Docteurs en Jurisprudence, qu'ils regardent comme leurs maîtres, comme leurs oracles; & qui pourtant, quelque fameux, quelque celebres, qu'ils puissent être ne sont, que des causeurs, que des badins, que des *Amasseurs* d'ordure. Aussi, quel est le fruit de ces citations impertinentes, dont la plaidoirie est toute heriffée? la contention, la discorde entre les Avocats: elle va si loin, Messieurs, cette division, que celui qui ne sera point d'un sentiment particulier, & contraire à l'opinion commune; celui, qui ne saura pas combattre par de nouvelles preuves ce que les autres ont avancé; celui qui
n'aura

n'aura point la subtilité de répondre du doute, & de l'incertitude, sur ce qui à été jugé comme certain; enfin, celui, qui n'aura pas l'esprit, & l'adresse d'accommoder, par des explications ambiguës à ses faussetez, des lois équitables, & sagement inventées, celui-là, dis-je, ne passera, que pour un stupide, & que pour un ignorant.

C'est donc de là, que toute cette Jurisprudence a tiré son conseil pervers, & son filet frauduleux d'iniquité. C'est par ces ruses, par ces finesse, par ces artifices, que le monde chrétien est aujourd'hui gouverné : c'est sur un si honnête, & si solide fondement, que sont bâtis les Empires, les Roïaumes, & les Principautez de-peuples. C'est parmi ce tas de Fripons, qu'on choisit les Officiers des Princes, & des Pontifes, les Parlementaires, les Senateurs, les Presidens; & comme si ceux qui jusques à present n'ont été, que des Avocats fourbes, trompeurs, iniques, pouvoient être bons Juges, on les fait asseoir sur les Tribunaux, on les approche du Timon, & du Gouvernement; & à la fin, ils deviennent souvent les premiers, les

les principaux, les chefs de l'Etat. Il n'est même pas rare, que ces gens, venus ordinairement de rien, se rendent formidables à leurs maîtres; & comme, *au tems jadis*, ces *coquins* de Titans eurent l'insolence de faire trembler Jupiter, en voulant le détrôner, aussi ces Officiers, se voiant au sommet de la Fortune, & de la Grandeur, tiennent leurs Rois dans la crainte, dans la servitude; n'étant pas même sans exemple, qu'ils soient venus à bout de les supplanter, ou de les renverser.

Au reste, Messieurs, c'est à la Cour des Empereurs, & des Monarques, qu'on voit figurer, regner ces *Archiscribes à grosse bedaine*, ces Chancelliers vêtus de pourpre, sur qui les Rois se reposent entierement de l'administration publique; & qui, faisant un infame trafic de l'Autorité supreme, dont on leur confie la dispensation, & le maniment, vendent generalement tout ce qui emane de la couronne; les Ordonnances, par exemple; les graces, les Benefices, les Offices, les Dignitez, les Rescrits, les Lettres Patentes, ou *Diplomes*: mais, ce qu'il y a de plus de-

deplorable, ils exposent aussi en vente le droit, la Justice, les lois, l'honnêteté, la probité, l'équité; obligeant les pauvres sujets à acheter de leur main, & à paier cherement ces précieuses marchandises.

De plus, ces misérables Chicaneurs, metamorphosez en Souverains, donnent au Prince tels amis, & tels ennemis, qu'ils leur plait; car ils se rendent arbitres de la guerre, & de la paix; ils font des alliances, & des ruptures, comme ils le jugent à propos. Il s'en trouve parmi eux, le croiriez vous, mes Freres? qui, paîtris du limon le plus épais, & le plus roturier, sortis de la plus grosse, & de la plus basse lie du peuple, & d'ailleurs n'étant montez au comble d'une si haute dignité, que par une fordide, & honteuse prostitution de langue, en viennent néanmoins, à un si haut degré d'impudence, & de sceleratesse, qu'ils entreprennent quelque fois avec succez de chasser les Princes, de mettre leur tête à prix, les faire même périr sur un echafaut par la main du Bourreau; & celà sans Arrêt du Senat, sans

F f f au-

aucune procedure, ni formalité de Justice: tant il est vrai, qu'ils sont capables de susciter les plus horribles tempêtes dans la société humaine; & pendant qu'ils causent ainsi le bouleversement, la ruine d'un Etat, vous les voyez enflés, fiers, insupportables par leur pillerie, & par leur brigandage.

CHAPITRE QUATRE VINGT SEIZIEME,

DE L'ART

DES INQUISITEURS.

Nous devons mettre aussi dans ce genre-là les Moines de l'Ordre des Prêcheurs, qui, par l'invention diabolique, par le barbare établissement de cet inique Tribunal, qu'on appelle Inquisition, sont chargez de poursuivre la vraie, ou prétendue herésie. Au lieu que la Jurisdiction de ces satellites *Enfroquez* devrait toute rouler sur l'Écriture, & sur la tradition, ils la fondent
uni-

uniquement sur le droit Canonique, sur les Décretales; & comme s'il étoit absolument impossible, que le Pape tombât dans l'erreur: c'est sur ce méchant, & injuste fondement, qu'ils exercent leur pouvoir avec la dernière cruauté. Quant à la parole divinement révélée, c'est pour eux une lettre morte, & la laissant là, comme si elle n'étoit, que l'ombre de la vérité, ils la rejettent d'autant plus loin, que, selon ces Apôtres de sang, & de carnage, l'Écriture est le Bouclier, & le rempart des Hérétiques.

Ils ne veulent pas même entendre parler de la Tradition des saints Pères, & des anciens Docteurs de l'Église: tous ces gens-là, vous disent-ils d'un ton décisif ils ont pu se tromper, & tromper les autres. La seule Église Romaine est infaillible; & cette infaillibilité réside toute entière dans la tête sacrée du Pape, le Chef visible, & le Monarque absolu du corps Mystique de Jésus Christ. C'est donc le stile de la Cour Papale, qu'ils prennent uniquement pour la règle, & pour le but de la Foi. Aussi, lors qu'ils font actuellement leur e-

xecrable métier : mon ami, demandent ils à un homme soupçonné d'Eterodoxie, croiez vous en l'Eglise Romaine ? s'il répond affirmativement, vous entendez aussi tôt : or l'Eglise Romaine condamne une telle proposition, comme heretique, ou scandaleuse, ou sonnant mal aux oreilles dévotes ; ou, & c'est là le point mignon, comme dérogeante à la puissance Ecclesiastique ; & là dessus, on contraint mon homme, sous menace du Fagot, à chanter la Palinodie, & à se retracter.

Si le prévenu, se mettant sur la défensive, tache de se justifier, & de soutenir son opinion par l'Ecriture, ou par de bonnes, & solides raisons, aussi tôt ces Reverens Inquisiteurs, l'interrompant d'une voix furieuse, & tonnante, il ne s'agit pas ici, lui disent-ils, de discuter, d'opposer devant une chaire d'école, contre des Bacheliers, ou des étudiants : vous êtes devant vos Juges ; & vous comparez à leur Tribunal : ce n'est donc pas à vous à former des raisonnemens, ni à plaider votre cause. Il n'est question que d'une demande ;

de, & vous devez y répondre simplement: voules vous vous en tenir au decret de l'Eglise Romaine, & renoncer à vôtre opinion? le prévenu, refusant d'âquescer, declare-t-il, qu'il persiste dans son sentiment? Alors, lui representant les terribles suites de sa prétenduë opiniâtreté, ce n'est, disent-ils, ni avec les argumens, ni par des ecrits, qu'il faut combattre les heretiques; les seules armes, qu'on doit employer contre ces enfans du Diable, ce sont les flammes d'un bucher ardent, & bien allumé.

Ainsi un malheureux, qui n'est nullement convaincu, qu'il a tort, qui ne fait, & ne peut pas savoir autrement qu'il pense; & qui croit selon la conscience, & la bonne foi, on le force d'abjurer sa croiance, c'est à dire, ne point voir ce qu'il lui est impossible d'apercevoir; & s'il tient ferme jusqu'à la fin, ces moines, le proclamant déserteur de l'Eglise, le livrent *au bras seculier*, comme ils disent; au *glaiue* de la Justice civile, pour être brulé tout vif; disant avec l'Apôtre, *otez le mal qui est au milieu de vous.* Cependant l'Eglise gouvernoit autre fois avec un si grand e-

esprit de douceur ; & les Evêques de Rome avoient tant de clémence , que , comme Gracien l'a compilé dans la quatrième Distinction de la Consécration , qu'on ne punissoit point de mort le Neophyte relaps , & retombé dans le Judaïsme ; & qu'on n'ordonnoit aucun châtiment , ou du moins , point de supplice contre le blasphème. Et le fameux Berenger , que , par rapport au mystere prodigieux , & absolument contradictoire de la Transubstantiation , nous devons detester , & condamner , comme un monstre d'Étérodoxie , à l'endroit le plus chaud , le plus brulant de l'Enfer , ce célèbre Heresiarque donc , étant retourné , comme un scelerat , au vomissement de son heresie , non seulement on ne lui fit point subir la peine capitale ; mais même on ne lui ôta point sa dignité d'Archidiacre.

Mais dans nôtre malheureuse , & perverse generation , la plus legere erreur vous mène droit au fagot ; & quelque fois , pour le moindre crime , ces boureaux , ou du moins ces Lieutenans criminels du soi disant les peres , & le pasteurs des Images du Pere celeste , li-
vrent

vrent un paure Chrétien au terrible supplice du feu. Vous me direz : cette severe, & rigoureuse discipline convient au triste, & tumultueux état, où l'Eglise se trouve aujourd'hui, celà se peut : mais pendant qu'on pratique une violence si horrible, si criante, contre la raison, contre l'humanité ; & celà, pour maintenir l'ambitieuse, & imaginaire Infaillibilité des Papes, qu'on ne laisse donc point perir la vraie, & solide devotion.

D'ailleurs : ces Inquisiteurs de la dépravation heretique, sont souvent eux mêmes de maîtres fripons ; & rien n'empêche, qu'ils ne tombent aussi dans l'heresie ; & c'est ce qui a donné lieu à la nouvelle constitution de nôtre saint Pere Clement. Ceux donc, qui ont vocation pour ce digne emploi de l'Inquisition, ces chiens de chasse, ou pour mieux dire, ces gros, & mechans martins, que le Pape détache après l'heresie, bête, & le plus souvent phantome, qui le fait toujous trembler ; enfin les Inquisiteurs, pour peu qu'ils veuillent se conformer à l'esprit de l'Evangile, ne doivent pas employer contre

les heretiques des argumens obscurs, & embarassez, des fillogismes contentieux: ils doivent tâcher, avec douceur, avec une charité chrétienne, & vraiment apostolique, de les convaincre de la foi orthodoxe, par l'Écriture sainte, à les ramener par la parole de Dieu à la Doctrine de salut. En suite agissant selon les enseignemens des Canons, & les réglemens des Conciles Généraux, quand le prévenu ne veut pas se rendre, ni aquiescer, qu'ils le déclarent heretique, à la bonne heure! mais qu'ils terminent donc cette affaire importante, & où il n'y va pas de moins, que de la damnation éternelle d'une ame rachetée par le sang de Dieu, qu'ils la terminent, dis-je, suivant l'intention, & le commandement du législateur des Chrétiens, qui ordonnent, qu'en cas de refus, & d'opiniâtreté, le *Convertisseur* secouant la poussière de ses souliers, abandonne les *Catechisez* à leur aveugle endurcissement.

Mais enfin, supposant la nécessité de l'Inquisition, les Ministres de ce barbare Tribunal ne sauroient être trop cir-

circonspects : car il ne faut pas taxer d'heresie celui , qui sans temerité, favorise les heretiques. On peut, tres-legitamment , tres-chrétiennement prendre les interets d'un honnête homme, & qui même souvent n'a point été condamné comme heretique, il est, dis-je, permis, & c'est une espèce de devoir, d'entreprendre la cause de cet innocent, pour l'arracher à quelques Inquisiteurs, qui, par avarice, par van-geance, ou par quelque autre passion, cherchent, comme des loups voraces, à entrainer devant leur Tribunal cette pauvre brebis , pour la déchirer , & pour la mettre en pièces.

De plus, quoi qu'il soit expressement, & de droit defendu aux Inquisiteurs, de prendre conoissance, ni d'avoir aucune juridiction sur les gens suspects d'heresie, sur ceux qui la defendent, qui la recoivent, qui la protegent, dans un lieu, où il n'est pas certain, evident, manifeste, qu'il y ait une heresie formellement, & juridiquement condamnée : cependant, ces Vautours alterez de sang, & qui ne l'ai-

ment pas moins, que le vin, contre les

Et f s

Privileges à eux accordez par le Tribunal de l'Inquisition, ou du moins ces Privilèges ne vont assurément pas jusquo-là; contre le Droit, & les saints Canons, ces Vautours, dis-je, ces ferores osseaux de proie, se fourrant dans le district des Evêques, dans la Jurisdiction des Ordinaires, s'arrogent un pouvoir *Papal* sur des choses, qui ne sont point heretiques; mais seulement qui offense la delicatessè des zèlez, qui scandalisent les oreilles dévotes; ou qui, tout au plus, ne sont que de simples erreurs, qui ne font rien à l'essenciel.

Sur ce fondement là, ces *Frapars* Apostoliques s'acharnent avec la dernière cruauté sur des femmelettes de campagne, ils les accusent de sortilège, & de *malefices*; ils les denoncent, & souvent, sans la moindre procedure criminelle, sans aucune formalité de Justice, ils les exposent à des tourmens affreux. Ces deplorables victimes de l'iniquité Monacale, confessant par la force de la douleur, des faits, aux quels elles n'ont jamais pensé, alors leurs Reverences chantent victoire; elles prononcent l'Arrêt de condamnation; se
croiant

eroïant vraiment Inquisiteurs ; lors que, sans interrompre leur detestable fonction, ils ont perdu cette miserable, & l'ont menée jusqu'au funeste bucher. Il y a néanmoins pour elle une dernière ressource: c'est de dorer la main du bon Pere ; vous m'entendez, Messieurs, & de l'engager par là, à avoir pitié d'elle ; & à lui donner l'absolution, comme aiant été suffisamment purgée par la torture de la question. Car un Inquisiteur a le pouvoir, & il n'est pas rare, qu'ils en usent de commuer la peine corporelle en amende pecuniaire ; & comme ils doivent appliquer cet argent-là au saint Office de l'Inquisition, s'ils le font, & ne le détournent point à leur usage particulier, cela rapporte un gros profit dans la masse du sacré Tribunal. Il y a même plusieurs de ces prétendues forcieres, qui leur paient un tribut annuel, pour être affranchies des rapines, & du brigandage de l'Inquisition. Outre cela, quand on confisque les biens de l'heretique, c'est un bon Casuel, une agreable aubene, un gros butin pour l'Inquisiteur. Enfin, être accusé, être denoncé, être

R f. f. 6. } tant.

tant soit peu soupçonné d'herésie ; & sur toute ; être cité à comparoître devant un de ces venerables juges , tout celà est une infamie, dont on ne peut se laver, que par une offrande monnoïée à l'Inquisiteur ; & vous jugez bien, messieurs, que ce fond-là doit être de quelque raport.

Moi, qui ai l'honneur de vous parler & de vous prêcher, mes Freres, il me souvient, qu'étant en Italie, il s'y passa une scène, dont je veux vous régaler : dans le Duché de Milan, la plûpart des Inquisiteurs, par leurs vexations ordinaires, escamoterent de grosses sommes à quantité d'honnêtes femmes ; même à des Dames *de haut parage*, & du premier Rang, totes ces matrones craintives, & effraïées, se rachetant, par là, du soupçon d'herésie, de sortilège, de profanation &c. qu'ariva-t-il ? les époux, & principalement les Grans, informez de ce joli manège d'Apostolicité, résolurent de faire main basse sur la *Moinerie Inquisitrice* ; & les Escamoteurs eurent toute la peine du monde à éviter le fer, & le feu.

Autre fois à Metz, lorsque j'exerçois
dans

dans la Republique la charge de premier Avocat Conseiller, j'eus une grosse, & tres-importante affaire avec un Inquisiteur: ce reverend Pere, franc scelerat, s'il en fût jamais sous le froc, avoit, par des calomnies pures, & méchamment inventées, entraîné dans la *Tuerie* la femme d'un laboureur; & l'avoit fait loger dans un endroit, où elle ne devoit pas être, & celà, non tant pour exercer sur cette infortunée la charge d'Inquisiteur, que l'office de Boureau. Moi, suivant le dû de mon poste, aiant entrepris la defense de la prévenue; & montré clairement, qu'il n'y avoit dans ses faits aucun indice, qui la rendît responsable à la sainte Inquisition, lui me resistant en face, il y a, dit-il, une preuve plus que suffisante: car sa mere fut autre fois brulée toute vive, pour son commerce avec le Diable; pour avoir été au Sabat: en un mot, celle-ci est sortie d'un ventre forcier. A celà, je répons, que la raison étoit impertinente; & citant copieusement le Droit sur les fautes personnelles, je prouvai plus clair que le jour, que tout juge equitable doit en

¶ f f 7 bon-

bonne conscience rejeter absolument une telle raison, un tel indice. Mais mon redoutable adverfaire, voulant, pour son honneur, & de peur qu'on ne le prît pour un ignorant, soutenir la gageure, fouilla jusque dans le dernier recoin de la Jurisprudence contre les forcieres, & jusqu'au fond de la Theologie Peripateticienne; & il fabriqua ce marteau, dont il s'attendoit bien de m'assommer: oui, dit-il, je soutiens que l'indice est valable; & je le soutiens, par, deux raisons invincibles: premierement, qui dit forciere, dit une femme, qui, toutes les fois que elle accouche, offre, vouë, & consacre son fruit, son enfant au grand Diable d'Enfer. En second lieu, c'est que ordinairement chez les forcieres les incubes, c'est à dire, les Diabes lubriques, sont toujourns les premiers, qui travaillent à la generation, précédant en cela les maris, ils sont les premiers *Engrosseurs*, d'où il arrive par une conséquence necessaire, que la sorcellerie étant un mal hereditairement enraciné dans l'engeance des forciers, cette race-là n'est bonne, qu'à exterminer: donc

con.

conclut mon Antagoniste, la femme que-je tiens, est brulable dans toutes les formes.

A ce diabolique raisonnement, est ce donc là, repliquai-je, mechant reverend Pere, est ce donc là vôtre Morale Theologique? est ce par cette sorte de raisonnemens forgez, & *cornus*, que vous traitez à la torture des femmelètes innocentes? avec de tels Sophismes vous accusez les autres d'heresie, & vous même, Pere scélerat, dans ce sentiment-là, vous n'en cédez point à Fauste, & à Donat, deux heretiques declarez. Mais, quoique j'abhorre vôtre thèse, je veux pourtant bien la supposer: en ce cas-là n'aneantissez vous pas la grace du batême? si, à cause du sacrifice, de l'offrande de la mere impie, & sorciere, l'enfant demeure dans la possession du Diable, c'est donc en vain, que le Prêtre dit en bâtissant, *deloge esprit impur, fais place au saint Esprit.* Si vous êtes assez fous, pour soutenir l'opinion de ceux, qui s'imaginent plaisamment, que les Diabes incubes ont la faculté *generative*, & qu'ils peuvent contribuer à la formation d'un individu

du de nôtre espèce, certainement, aucun de ces ridicules Phisiciens n'a poussé l'extravagance assez loin, pour oser avancer, que les Demons, suffoquant la semence humaine, detachent une portion de leur substance, pour en former le fœtus, ou l'embrion.

Mais moi, moi qui vous parle, Theologien pervers, je vous dis, & vous declare; & c'est un article de Foi, que par la propre nature de nôtre humanité, nous naissons tous dans la masse commune du peché, & de là malediction eternelle, tous Fils de perdition, enfans du Diable, fils de la colere de Dieu, & héritiers de l'enfer: mais par l'effet surprenant de cette eau benite, & consacrée, quand ce ne seroit même, que de l'eau toute simple, qu'on nous jette sur la tête, par la grace merveilleuse du saint bâteme, le Diable, malgré lui, & ses dents, est decampé de nos ames; & nous sommes devenus une nouvelle creature en Jesus Christ, du quel, depuis ce tems-là, nous ne pouvons être separez, que par nôtre faute, bien loin, que les pechez des autres nous rendent criminels devant lui.

Vous

Vous voïez donc , ajoutai-je pour conclusion , vous voïez, Pere en Diable, combien cet indice , que vous pretendez être tres- suffisant , est nul par la force du Droit, que la raison le combat, & le détruit; & que, sans contredit, vôtre opinion est heretique.

Sur celà, le cruel Hipocrite , entrant en fureur, me menace de m'appeler en Justice, comme un fauteur d'heretiques. Mais je m'en moquai, & suivant toujours mon chemin, je tins bon dans la défense de cette malheureuse. Enfin par le pouvoir de la Justice, je tirai la prévenuë de la gueule de ce lion enragé: ce Moine sanguinaire fut contraint de se désister, ce qui le couvrit de honte, & de confusion dans le monde, & il a toujours passé depuis pour un homme abominable par sa barbarie, & par son inhumanité. Il arriva même, que ceux, qui par leur calomnie, avoient suscité cette facheuse affaire à la femme, furent condamnez à une grosse amende par le Chapitre de l'Eglise de Metz, qui étoit leur Tribunal naturel en première instance.

CHA.

CHAPITRE QUATRE VINGT
DIX SEPTIEME,

DE

LA THEOLOGIE
SCOLASTIQUE.

Enfin, il me reste à present à vous *Sermonner*, mes *benins*, & complaisans Auditeurs, sur la sainte, & sacrée Theologie. Vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je supprime ici cette Theologie Païenne, dont les vieux, & tres-vieux Auteurs, Musée, Orphée; & Hesiodé ont écrit amplement: tout le monde convient, que elle est fille de la Poësie, & conséquemment que ce n'étoit, qu'un amas de fables, de contes à dormir de bout; souffrez cette expression populaire, la verité s'accommode de tout, & ne se fait honte de rien: il y a long tems que Eusebe Lactance, & d'autres Docteurs du Christianisme, ont terrassé par de fortes, & tres-pu-
if.

iffantes raisons, la croiance religieuse, ou, si vous voulez, le Phanatisme ridicule des Gentils. Je ne dirai rien non plus des dogmes Theologiques de Platon, & des autres Philosophes, vous aiant de-ja prouvé, démontré, avec autant de jugement, que d'erudition, que tous ces gens là n'étoient que des Professeurs, que des maîtres en ignorance, & en erreur. Il ne s'agit donc ici que de la Theologie Chrétienne. Il est certain, que celle-ci n'est fondée, que sur la bonne foi de ses Docteurs, puis qu'on ne sauroit la fixer par des preceptes, par des regles; & qu'on ne peut en aucune maniere lui donner le nom d'Art.

Commençons par la Theologie Scolastique: c'est cette discipline, que la Sorbonne de Paris a fabriqué, par un certain melange de la parole de Dieu, & des raisons Philosophiques; la composant ainsi de deux formes, à peu près comme les Centaures, qui, selon le plaisir des Poëtes, étoient moitié hommes & moitié chevaux. De plus, par une méthode nouvellement inventée, & tout à fait inconüe aux Anciens, cette Sci-

Science-là se traite par des questions abregées, par des fillogismes, ou raisonnemens subtils: on n'y a nul égard ni à l'Eloquence, ni à la pureté du stile: mais en recompense, ces Argumens sont ferrez, précis, pleins d'esprit, & de jugement; enfin, ce sont de si bonnes armes, que l'Eglise s'en sert plus utilement, que de la Bible, pour *guerroyer* contre ceux, qu'elle declare Heretiques, & qui le plus souvent ont l'Ortodoxie de leur côté.

Les Auteurs de cette Theologie, ses heros, enfin, les personnages, qui s'y sont le plus distingué, furent le maître des Sentences Thomas d'Aquin, dit l'Ange de l'Ecole; Albert sur nommé le Grand, & plusieurs autres fameux guerriers dans cette milice de langue, & de plume; principalement le célèbre Cordelier Scot, qu'ils appellent le Docteur Subtil; Moine, qui effectivement excelloit dans un certain genre de penetration; mais qui avoit trop de penchant à l'*Ergotage*, & à la Chicanerie.

Depuis ces grans maîtres d'Ecole, la Theologie Scolastique est tombée infen-

ſenſiblement dans le Sophiſme ; & comment croiez vous, que ce terrible malheur eſt arrivé ? le voici ; un renouvellement d'attention : ces modernes *Theoſophiſtes*, & vrais cabaretiers de la parole de Dieu, gens qui ne ſont Theologiens, que parce que ils en ont acheté le Titre, ont changé cette ſcience ſi ſublime en une certaine *Logomachie*, ou abondance de mots forgez, courant les Ecoles, propoſant de petites queſtions, fabriquant des ſentimens nouveaux ; tordant le nez au ſaint Eſprit, faiſant violence à l'écriture ; & , par des termes embarſſez, la tirant de ſon ſens naturel : Docteurs plus diſpoſez à allumer le feu, qu'à examiner, & aprofondir ; aiant l'impudence de ſemer des pepinieres de querelles, & de diſputes, ce qui fournit aux Sophiſtes litigieux une matiere inepuiſable à chicaner : en effet, ce peuple *Ergoteur* vous mene dans des pais, qui ne ſont connus, qu'à eux : ils font abstraction des formes ; ils diſtinguent l'entendement humain en je ne ſai combien de parties, & de Facultez ; ils apellent de ſimples mots, des genres, & des eſpèces : quelques
uns,

uns, mais en tres- petit nombre, s'attachent aux choses, les autres ne veulent que des paroles: ceux-là donnent à un sujet ce qu'ils ôtent à l'autre; & ceux-ci prennent, etudient tout indifferement: enfin chacun s'acroche à ce qu'il peut, pour fortifier son heresie. C'est ainsi, mes Freres, que ces Disputeurs, de leur métier, exposent nôtre *Sacré Sainte Foi*; &, par parentése, le grand Saint Thomas d'Aquin s'en plaint amèrement, qu'ils l'exposent, dis-je, à la risée, & à l'incrudulité des sages du siecle; & comment celà, s'il vous plait? parceque, *mettant derriere le dos*, la revelation divine, & tres- Canonique du saint Esprit, ils se sont choisi sur les matieres de Foi, sur les veritez du grand salut, des questions tout à fait propres à attiser le feu de la guerre Scolastique. C'est à quoi ils se donnent tout entiers, ils s'y exercent l'esprit; ils passent toute la vie; enfin ils font consister uniquement en celà toute la Theologie. Ces causeurs sont inabordable dans ce retranchement. Voulez vous les attaquer par l'autorité de l'Ecriture? tout aussi tôt vous entendez
la

la lettre tuë, elle est pernicieuse, elle est inutile: il faut chercher ce que la lettre renferme; puis se jettant tout d'un coup sur l'interpretation, sur l'exposition, sur l'argumentation, sur la glose, le commentaire, & la Paraphrase, ils vous apportent un sens non seulement different du texte, mais même qui lui est tout à fait contraire. Si, sans vous arrêter à leur verbiage, vous suivez vôtre thèse; si voulant qu'ils viennent, au fait, *vous leur serrez le outon*; enfin si vous les pressez, on vous paie en bonnes injures: taisez vous, taisez vous, vous dit-on, celà est au dessus de vôtre portée; vous êtes un Ane bâté; & ne comprenant rien à ce qu'il y a de caché dans la lettre, vous ressemblez au serpent, & vous mangez la terre.

Sur ce principe là, ces Messieurs ne reconnoissent pour Theologiens, que ceux qui *ferrailent*, qui *estocadent* bravement dans la lice de l'Ecole: opposer une nouvelle instance à chaque sillogisme; inventer sur le champ, trouver subtilement de nouveaux sens; etourdir si fort les gens par des termes monstrueux,

eux ; que , laissant absolument-là le point de la difficulté , on ne s'attache qu'à ces mots barbares , & que personne n'entend , voilà le parfait Theologien. Oui, Messieurs, selon les Scolastiques , le titre venerable de Docteur n'appartient, qu'à ceux, qui ont le beau talent de se rendre inintelligibles : c'est alors , qu'une foule d'Auditeurs les environnant , leur font honneurs par des applaudissemens , par des acclamations ; on les regarde comme des sources de faveur ; & tout ce qu'on peut apprendre d'eux , on croit l'avoir puisé dans l'interieur , & dans le fond de la Theologie. Sur ce fondement-là , *on jure sur les paroles du maître : jurantque in verba Magistri* : on croit ce maître un homme generalement universel ; & si , par impossible , cet oracle ignoroit quelque chose , on ne manqueroit pas de conclure , que ce qu'il ne fait point passe l'esprit humain , & qu'aucun mortel ne peut le savoir. Les Sectateurs , les Disciples d'un tel Theologien sont si fort enchainez à sa doctrine , à ses opinions , qu'il n'y a pas moien de les en détacher : toutes les preuves tirées de
la

la raison, voire de nos saintes Ecritures, ne font que blanchir contre leur entêtement ; & tâchant, comme d'autres Antées, de réparer leurs forces dans le sein de la mere, qui les a conçu, c'est à dire la chicane de la Scolastique, ils apellent leurs Docteurs à leur secours :

*Tunc vultur, jumento, canibus truci-
busque relictis,*

*Ad suos properat, partem que cadaveris
adfert :*

*Hic est ergo cibus magni quoque vultu-
ris, & se*

*Pascentis propria cum facit arbore ni-
dum :*

Alors le vautour cessant de s'acharner sur sa proie, qui est un cheval, ou un chien morts, se hâte de porter à ses petits une portion du cadavre : c'est donc là le manger du grand vautour ; & c'est avec quoi il apâte la nichée, qu'il a dans son arbre.

Il est arrivé de là, que la Faculté sublime des Gymnases, ou Colleges de Theologie, n'est pas exempte de malice, ni d'erreur : les mechans Hipocrites, & les Sophistes temeraires, ces gens, qui comme dit l'Apôtre, ne prê-

G g g chent

chent pas Christ pour la bonne volonté, mais plus la rententin, ces faux Docteurs ont introduit tant de sectes, tant d'heresies, qu'on peut dire, que l'union, que la bonne intelligence régné encore plus chez les Philolophes, que parmi les Theologiens: en effet, ces derniers, par des opinions humaines, & par de nouvelles erreurs ont éteint cette belle gloire de l'ancienne Theologie: aiant inventé, comme autant de labirintes, plusieurs problèmes obscurs, & d'une explication epineuse, ils ont, sous des titres fardez, enseigné une Doctrine detestable: prenant par larcin, par rapine; &, comme de francs voleurs, usurpant le nom de la Theologie sacrée; & abusant des noms, & des coutumes des Docteurs, ils ont produit le partage, & la division. C'est à present, comme autre fois dans la naissance du Christianisme: je suis d'Apollo; je suis de Paul, je suis de Cephas: ne trouvant rien qui approche des lumieres, & du savoir de ceux, qui les ont initié au profond mistere de leur Doctrine; &, comme j'ai eu déjà l'honneur de vous le dire, jurant sur la parole du maître, ils

ils traitent de haut en bas tous les autres Docteurs, n'ayant nul égard à ce qu'on doit savoir, mais seulement à la personne de celui, qui donne la leçon, & l'enseignement.

D'ailleurs, ces differens sectateurs sont eux mêmes separez en plusieurs sectes. Car quelques uns (personnages d'un genie transcendant, & qui veulent passer pour en savoir plus que les Prophetes, & les Apôtres) se vantent de pouvoir prouver demonstrativement par leurs sillogismes ces profondes, & incomprehensibles veritez, aux quelles nous n'aquiescons, que par l'autorité absolüe de la revelation, que par une raison *inagissante*, & entierement captive sous le triomphe de la Foi. C'est par-là, que, armez, munis de questions pauvres à faire pitié, ils philosophent sur les choses divines, sur les augustes misteres de nôtre sainte Religion. & que par une hardiesse prodigieuse, ils entreprennent d'établir des opinions, qui quelque fois sont de la dernière absurdité. Par exemple, quand ils ont la présomption *temeraïrissime* de prétendre démontrer la sainte, & glorieuse

G g g 2

Tri-

Trinité, les uns mettent une distinction réelle entre l'Essence, & les Personnes, & les autres n'y admettent qu'une distinction de raison: ceux-là mettent dans la Divinité je ne sai combien de *Realitez*, comme ils parlent, à peu près semblables aux idées chimeriques du divin, & visionnaire Platon: ceux-ci rejettent ces fictions, & s'en moquent. Outre cela, ils forgent sur la nature, & les perfections de l'Etre Suprême tant de choses monstrueuses; ils donnent à Dieu tant de différentes formes, ils inventent sur l'intelligence éternelle, & sur les affaires du culte tant de phantaisies vaines, & ridicules, tant d'imaginations creuses, & destituées de bon sens, déchirant même, (par la perversité de leurs sentimens) Jesus Christ nôtre bon Sauveur; le masquant de tant de differens Sophismes, lui donnant, comme à une image de cire, telle figure qu'il leur plait: enfin ils bâtissent, & rebâtissent tant de choses par leurs suppositions impertinentes, qu'on pourroit prendre leur doctrine pour une vraie Idolatrie.

Quant aux Théologiens, qui, n'ayant pas

pas tant de pénétration, ni de subtilité, prennent un effort plus bas, & sont obligés de s'en tenir à la moyenne région, ceux là s'occupent à quelque chose de plus modéré, que la chicane Scolastique. Ils composent les vies des Saints, & les brodent d'un peu de fraudes pieuses, ne se faisant point un scrupule de mentir dévotement : ils supposent de Saintes, & venerables Reliques; ils farcissent les legendes de miracles tirez du fond d'une cervelle tres-féconde sur ce chapitre-là; ils forgent des contes, ou plausibles, ou epouvantables, ce qu'ils appellent des exemples utiles pour la Foi, & pour la pieté; ils comptent les prieres; ils pèsent le merite des oeuvres, ils inventent des ceremonies, ils tiennent foire, ou marché, ils trafiquent en Indulgences, ils distribuent des pardons, ils vendent leurs actions meritoires, & débitant en bons Charlatans leurs drogues spirituelles au peuple, ils s'engraissent de ses pechez. Ils parlent dans leurs prêches des apparitions, des adjurations, des réponses des morts, ils en parlent, dis-je, aussi affirmativement, que

G g g 3 s'ils

s'ils en avoient une pleine certitude ; & possédant les livres de Tundale, & de Brandaire, où ils ont appris la fameuse caverne de saint Patrice, ils représentent des Tragedies sur les flammes terribles du Purgatoire, & jouent des Comédiés sur les indulgences. Sont-ils en Chaire ? vous les prendriez pour des Acteurs sur un Théâtre : là, avec une effronterie de soldat, & glorieux comme le Thrason du comique là, l'arrogance, & la fierté dans les yeux, d'un air composé, les bras étendus ; faisant toute sorte de gestes, à peu près comme les Bâteleurs, se transformant comme des Protées, & criant comme des enragez, ils étourdissent, ils effraient une populace simple, ignorante, & lui font accroire tout ce, qu'ils veulent.

Ceux, qui dans ce genre-là ont le plus d'ambition, s'arrogent à la fois, l'honneur de l'éloquence, & de la littérature : ces gens là, en *criillant*, oh ! ma langue a pris l'un pour l'autre ; je voulois dire en declamant, ou en prêchant, car ici, & ailleurs, mais non pas par tout, c'est la même chose ; en declamant donc, ils chantent des poëmes ;

mes, ils comptent des histoires, disputent sur les opinions, ils vous citent, & font retentir en chaire Homere, Virgile, Juvenal, Perse, Tite Live, Strabon, Varron, Seneque, Ciceron, Aristote, Platon, &c. Au lieu de l'Evangile, & de la parole de Dieu, ils debitent d'un ton bruiant, de merueilleuses sotises, & des paroles humaines, prêchant un *Evangile* nouveau; alterant, corrompant cette divine semence de nos ames, la quelle ils jettent dans les cœurs, non pour la grace, mais comme par métier, & pour le profit. Aussi vivent-ils, non pour la verité de la parole, dont avec raison ils font sonner si haut le *Ministere*; ils vivent pour la volupté de la chair, & après que pendant le jour ils ont beaucoup travaillé à prêcher mal, & à dire plusieurs faussetez, ils se delassent le soir en cachette, dans une certaine occupation, que je ne nomme point, & qui fatigue plus le corps que l'esprit. Et voila le chemin, qu'ils nomment la voie pour aller à *Jesus Christ*.

Enfin, lors qu'il s'agit de censurer

le vice, il faut voir avec quel dechainement de langue ils entrent dans une espèce de fureur, avec quel emportement, quelle insolence de gestes ils tempètent, & pour parler peuple encore une fois, *ils font le Diable à quatre*; avec quelle infamie de discours ils s'enflamment, avec quelle impudence de voix ils font leur tonnantes, & foudroïantes exclamations. A les voir, on croiroit, que le Législateur des Chrétiens n'a pas établi les Herauts de son Evangile, comme des pêcheurs, qui, postez à la droite, attirent les ames dans un doux, & tendre filet; mais comme des chasseurs, qui, placez à la gauche, poursuivent la proie avec le fusil, pour la blesser, & pour la tuer: on s'imagineroit, qu'ils ont absolument oublié, qu'ils sont hommes, comme les autres, qu'eux mêmes sont sujets à ces vices, contre les quels ils s'emporent avec tant d'impetuosité, qu'ils commettent, peut être, des péchez plus mortels, que ceux qu'ils, censurent, & qu'enfin, quand ils auroient encore leur innocence, il n'y a point de crime, où ils ne puissent tomber. Ainsi ces pêcheurs

cheurs d'hommes, qui doivent se servir de la langue, comme d'un filet agreable, & engageant, pour attirer les pécheurs au salut, sont devenus chasseurs, même des bonnes ames, pour les perdre, leur bouche est comme un arc de mensonge, & leur langue comme une fleche, qui fait de profondes blessures. Mais laissons là & la chasse, & le chasseur, & courons à la vraie Theologie: on la partage aussi en deux membres: le Prophetique, & l'Interpretative: c'est par la dernière, que nous allons commencer.

CHAPITRE QUATRE VINGT
DIX HUITIEME,

DE

LA THEOLOGIE
INTEPRETATIVE.

Car selon le sentiment des Theologiens *Interpretatifs*, comme les raisins, les olives, le froment, le lin,
G g g s &

& plusieurs autres productions semblables croissent, & meurissent par la liberalité de la nature, & qu'ensuite, par l'industrie, & le secours des hommes, se forment, le vin, l'huile, le pain, & la toile, tous les autres ouvrages de la Mere commune se perfectionnant ainsi par le genie, & par l'adresse des mortels, de même les Oracles divins sont extrêmement obscurs, & cachez; & on nous les a donné, afin de les éclaircir, afin de les expliquer par nos interpretations. Ce n'est pas que les Oracles de Dieu aient, comme les oeuvres de la nature, besoin de nôtre aide, & de nôtre travail : mais c'est parceque le Saint Esprit, qui est l'auteur inspirant de la Bible, distribuë à tous ses biens & ses dons à qui bon lui semble, & ou il lui plait; faisant les uns Prophètes, & les autres Interpretes.

Cette Theologie donc, qui git dans l'Interpretation des choses Divines, n'opere pas, comme les Peripateticiens, par la Definition, par la Division & par la Composition; aucun de ces moyens ne pouvant atteindre à la Divinité, puis qu'on ne sauroit ni la définir.

nir, ni la diviser, ni la composer; mais cette Theologie consiste en une autre voie, pour conoitre; & cette route-là tient comme le milieu entre l'Interpretative, & la vision prophetique, Pour vous en donner, Messieurs, une juste idée, vous concevez bien le rapport, qu'il y a entre la clef, & la serrure? c'est la meilleure image, que je puisse vous mettre ici devant les yeux.

En effet, qu'est ce que la Theologie Interpretative? un rapport, une proportion; une espèce d'assortiment entre la verité, & l'entendement humain bien purifié, & bien préparé. Comme nôtre esprit est de son naturel si curieux, qu'il veut tout savoir, aussi est il susceptible de tout ce, qu'on peut comprendre; & c'est par cet endroit-là, qu'on l'apelle dans l'Ecole, *Intellectus possibilis*, l'Intellect possible, vous voyez, mes Freres, qu'il faut, que je vous estime beaucoup, puisque je vous fais part d'un si grand mystere. Or, quoique, dans les matieres de Paradis, nous ne decouvrons pas clairement, & dans un plein jour, comme les Prophètes, & comme ceux, qui par un enlèvement

G g g 6 dans

dans le Ciel, ou par des apparitions, ont eu le bonheur de conoître les choses par eux mêmes, & de les voir de leurs propres yeux, on ne laisse pourtant pas de nous ouvrir une porte, afin que par le rapport, par la convenance de la verité, aperçûë avec nôtre entendement, & par la lumiere, qui en fouillant jusqu'au fond de l'Écriture ouverte nous eclaire, & nous illumine, nous soions rendus beaucoup plus certains, que par les demonstrations apparentes, les definitions, les divisions, & les compositions des Philosophes: on nous procure par là le moien de lire, & d'entendre, non par les yeux, & les oreilles du dehors, mais d'apercevoir par de meilleurs sens, qui sont ceux de l'esprit. Alors le voile étant ôté, & la face de la revelation paroissant à decouvert, nous puissions cette verité qui emane de la moëlle des lettres sacrées, & que les témoins oculaires nous ont donné sous des ombres, & sous des figures: c'est mes chers Freres, c'est cette haute, & importante verité, que Dieu pour des raisons impenetrables, a caché aux sages.

du

du monde, à la speculation des Philosophes; Verité, que nous croions avec d'autant plus de certitude, & de fermeté, que la Foi nous nous défend absolument de former le moindre doute, sur tout ce, qui est sous la domination de cette Reine absolüe, & vraiment despotique.

Or comme l'Écriture renferme, & cache plusieurs sortes de veritez, les hommes saints, & spirituels ont aussi entrepris d'expliquer, d'interpréter différemment les lettres sacrées. Les uns, marchant doucement, & à pas comptez, conciliant, accordant les passages, éclaircissent une lettre par une autre lettre: examinant attentivement l'ordre des mots, leur étimologie, leurs propriétés, & leur force, ils découvrent enfin le vrai sens: c'est donc par ce chemin-là, que, comme des chasseurs, ils cherchent pas à pas la verité de l'Écriture; & c'est ce qu'ils nomment eux mêmes *l'Exposition littérale*. Les autres rapportant tout ce, qui est écrit, à l'unique affaire du salut, & aux bonnes oeuvres, on nomme leur louable, & utile travail *l'Explication morale*.

le. Ceux-là par plusieurs Tropes ou figures rappellent la révélation aux miseres, & aux secrets de l'Eglise; & cette methode-là est l'*Exposition Tropologique*. Enfin ceux-ci, attachez à la contemplation du Paradis, & de la vie *supernelle*, rapportent tout aux beautés, à l'éclat *inenarrable* de la gloire celeste, & c'est ce, qu'on appelle l'*Exposition Anagogique*.

Ce sont donc-là dans l'Eglise les quatre principales Interpretations des Theologiens: ne pourroit-on point les nommer les quatre souffles, les quatre vents du Saint Esprit? mais il y en a encore deux autres: l'une a pour objet la vicissitude des tems, la revolution des Etats, le retour des siècles; celle-là est la *Typique*; ne seroit-ce point plutôt la *Chronologique*? quoi qu'il en soit, ceux des anciens, qui ont excellé dans ce genre-là, sont, Cirille, Methodius, l'Abbé Joachim, & parmi les modernes, Jérôme Savonarole de Ferrare. L'autre cherche dans la Bible les forces, les vertus de l'Univers, du Monde visible, & de toute la Nature, & ces Docteurs-là croient découvrir dans
la

la revelation la fabrication, la mécanique de la création, ils donnent leur exposition, *la Physique, & la Naturelle*. Le grand maître, le Coriphée dans cette science-là, c'est Rabi, Simeon, Ben Joachim: ce docte Juif fit sur le Levitique un volume d'une taille gigantesque d'une grosseur monstrueuse, où examinant les natures presque de tout ce qu'il y a dans l'Univers, il montre, que Moïse, suivant la convenance des trois Mondes, & selon l'essence des choses Moïse ordonna l'Arche, le Tabernacle, les vases, les vetemens, les Rites, les sacrifices, & les autres miseres, pour se rendre Dieu propice, pour appaiser les Intelligences celestes, & pour représenter leurs Images, & leurs rapports. Les Cabalistes suivent cette Interpretation du monde, j'entens ceux qui traitent du *Brofish*, c'est à dire des Êtres créez: car pour ceux, qui discourent de la *Mercane*, ou le Tribunal de Dieu, par les nombres, par les figures, par les revolutions, & par les raisons symboliques, raport tout à l'Être suprême, ceux-là ne s'attachent, qu'à un sens *archetiquement Anagogique*.

Cc

Ce sont donc-là les six tres-fameuses, & encore plus célèbres expositions de l'Écriture, & on a renfermé sous le nom commun de Theologien, les Auteurs, les Commentateurs, & les Interpretes des lettres sacrées. De cette Catégorie-là ont été parmi nos gens; Denis, Origène, Policarpe, Eusebe, Tertullien, Irenée, Gregoire de Nazienze, Chrysostome, Athanase, Basile, Jean de Dames, Lactance, Cyprien, Jérôme, Augustin, Ambroise, Gregoire le Grand, Ruffin, Leon, Cassien, Bernard, Anselme, & quantité d'autres saints Peres, dont la vénérable antiquité fit present à l'Épouse de l'homme Dieu, & à ses enfans. Les derniers tems nous ont aussi donné quelques modernes: tels sont Thomas d'Aquin, Albert le Grand, Bonaventure, Gilles, Henri de Cand, Gerson, sans ceux, à qui il ne plait pas à present de me revenir dans le memoire: mais tous ces Theologiens *Interpretatifs* étant paîtris du limon commun, & Individus de nôtre espèce, ils sont sujets à tous les égaremens. Ces bons Docteurs donc errent en quelques endroits;

droits, quelque fois ils écrivent contradictoirement avançant une chose, qui détruit l'autre, souvent on les voit brouillez avec eux mêmes; ils se trompent, & prennent à gauche plus d'une fois; car, voiez vous, Messieurs, l'Intelligence humaine a son *non plus outre*; & tout le monde ne voit pas tout, *non omnes omnia vident*.

Il n'y a que le Saint Esprit, qui connoisse parfaitement les choses divines: il est vrai, qu'il donne à tous une portion de lumière, petite, ou grande, selon son bon plaisir, mais il ne communique pas tout, & il garde pour soi le meilleur, afin que nous allions à son école, & que nous soions toujours ses disciples: c'est ce, que saint Paul, qui pourtant avoit reçu une copieuse mesure, insinuë quand il dit: *nous ne conoissions, & nous ne prophetisons tous, qu'en partie*.

Ainsi, Messieurs, toute cette Theologie Interpretative roule sur la liberté de penser: c'est une certaine sagesse, une certaine science distinguée de l'Écriture; & qui permet à chaque Interpretète d'abonder en son sens dans ces dif-

differentes expositions, dont nous vous avons fait un si beau, & si savant détail: ce sont ces diverses espèces d'Interpretation, que le grand Apôtre renferme sous le seul terme de *Mystere*, c'est à dire des paroles misterieuses; parce que le Saint Esprit y parle misterieusement. C'est pourquoi Saint Denis appelle cette science-là, sur la quelle, par parenthese, tous ces saints Docteurs ont composé des *In folio* prodigieux, qu'il l'appelle, dis-je, la *Theologie Mystique, & significative*.

Avec tout cela, mes Freres, j'ai un avis salutaire à vous donner: gardez vous bien de les croire en tout ces Saints Docteurs: car il y en a eu plus d'un parmi eux, qui ont perseveré dans plusieurs opinions erronnées par rapport à la Foi; & que l'Eglise a condamné comme heretiques. C'est ce qui paroît manifestement dans Papias Evêque de Jerapolis en Sirie, dans Victorin de Poitiers, dans Irenée de Lion, dans Ciprien, dans Origene, dans Tertullien, & dans beaucoup d'autres, qui constamment sont tombez dans l'erreur, & dont les sentimens ont été con-

dam-

damnez comme heretiques, quoique ces Errans recoivent les honneurs divins, & que leurs noms soient actuellement dans le Calendrier.

Convenons néanmoins, qu'il faut ici un esprit superieur, & sublime pour discerner, & pour bien juger. Or cet esprit transcendant ne vient pas des hommes, ni de la chair, & du sang: il descend de là haut, c'est le Pere des lumieres, qui l'envoie dans la cervelle humaine: car à moins que Dieu lui même n'éclaire l'entendement, aucun mortel ne sauroit ni penser, ni parler, ni écrire en Ortodoxe, sur les choses divines, sur les matieres de la foi. Cette lumiere interieure, & invisible, c'est la parole de Dieu, c'est ce Verbe Eternel, par la vertu toute puissante duquel le néant est devenu l'Être, & le Cahos a été fait en six jours ce vaste Univers, tel qu'il subsiste enoore aujourd'hui. C'est cette clarté spirituelle, qui illumine tout homme venant au monde, donnant à quiconque l'a reçu, & y a crû, la puissance d'être fait enfant-de Dieu. Car personne ne peut raconter ce qui est de Dieu, si non sa propre parole:
car

1266 *De l'incertitude, & vanité*

car qui a connu le sens, & la pensée du Seigneur? ou, qui a été son conseiller? si non le Fils de Dieu, le Verbe du Pere.
Nous vous en parlerons bien tôt, Messieurs, de ce *Verbe* adorable: mais auparavant je dois vous faire conoître la Theologie Prophetique.

CHAPITRE QUATRE · VINGT DIX NEUVIEME,

DE

LA THEOLOGIE PROPHETIQUE.

Commela Prophetie est la parole, ou le discours des Prophètes, de même la Theologie n'est autre chose, que la tradition des Theologiens, c'est à dire de ces mortels heureux, & Privilegiez, qui ont l'honneur de causer avec Dieu: car pour rapporter une Prophetie, & pouvoir en donner l'explication, cela ne suffit pas pour aquerir le glorieux titre de Prophète: ce beau nom
n'est.

n'est dû, qu'à celui, qui dans la connoissance des choses celestes, joint à la lumiere la vertu, la pieté, & la sainteté, celui qui a des conversations avec le tres-Haut, enfin celui, qui medite jour, & nuit dans la loi du tout-Puissant. C'est par cette raison-là, que saint Denis dans ses lettres apelle l'Aigle des Evangelistes l'Apôtre Saint Jean, Auteur de l'Apocalypse, qu'il l'apelle, dis-je, par excellence, **LE THEOLOGIEN**, & cela, parceque dans cet ouvrage admirable, dont nos malheureux profanes se divertissent, & qu'ils ont l'impudence de nommer la production d'un visionnaire, & d'un Fou, l'Ecrivain inspiré, qu'on peut bien appeller dans ce livre là, *le Secretaire du saint Esprit*, y parle un langage tout divin.

C'est aux gens, dont il est question, que la verité incarnée, humanisée a dit de sa propre bouche, *qui vous écoute, & qui vous meprise me méprise*: car, par cette declaration si formelle, & si précise, le Sauveur, afin que vous n'en prétendiez cause d'ignorance, mes Freres, ne s'adresse pas
à

à nos *Theosophistes* contentieux. & chicaneurs, il parle aux vrais Théologiens, c'est à dire, aux Apôtres, aux Evangelistes, aux Messagers de la parole de Dieu; enfin à ceux qui disent, *Je n'oserois rien dire, que ce que Jesus Christ a fait, & opéré par moi.*

Les Saintes traditions de ces Theologiens sur la Foi, & sur la piété sont véritablement Théologiques: nous devons ajouter foi à leurs sermons, & à leurs écrits, pourquoi? parceque tout ce qui part de leur esprit, est fondé non sur la subtilité contentieuse des fillogismes, & des raisonnemens d'école, non sur des opinions humaines, mais, comme dit Saint Paul, *dans une Doctrine saine, & divinement inspirée.* Ces Theologiens n'enseignent pas à la manière des Philosophes, en divisant, en définissant, en composant, en réfléchissant sur des lumières acquises, ils nous éclairent en touchant, si je puis m'exprimer ainsi, en touchant immédiatement l'Essence de la Divinité; ils nous instruisent par une *vision*, ou vûe claire, & comprise dans la lumière même de Dieu.

Or

Or nous trouvons dans l'Écriture, des espèces tout à fait différentes de cette vision là, suivant les différentes dispositions des Prophètes à la recevoir, car suivant ce, que nous lisons dans les Oracles sacrez de tous les Prophètes, les uns ont vû Dieu, ou les Anges dans la forme humaine, les autres en forme de feu, les uns sous le souffle de l'air, & du vent, les autres en forme de riviere, & d'eau, les uns en forme d'oiseaux, les autres en forme de pierres precieuses, & de metaux, ceux-là en forme de lettres, de caracteres, où d'une main, qui escrit, ceux-ci dans un son de voix, les uns dans le sommeil, & les rêes, les autres dans un certain esprit, qui habitoit en eux, & les autres par l'energie, ou la force de leur entendement élevé par miracle au dessus de la nature. C'est pourquoi l'Écriture apelle generalement tous les Prophètes, des *Visionnaires*, des *Voians*. C'est dans ce sens-là, que nous lisons la *Vision d'Isaie*, la *Vision de Jeremie*, la *Vision d'Ezechiel*; & ainsi des autres. Dans la nouvelle Economie, le *Visionnaire*, ou le *Voiant* Saint Jean dit- *J'ai été*
en

en esprit, ce jour du Seigneur, ou étant enlevé là haut, je vis le Trone de Dieu. Et Saint Paul assure, qu'il a vu des choses, que il n'est pas permis à l'homme de révéler : la plus part croient, que cette vision-là étoit un ravissement, une extase, une mort spirituelle : car dans ces cas merveilleux, & surnaturels, il se fait une je ne sai quelle separation de l'ame d'avec le corps ; mais non pas reciproquement du corps d'avec l'ame. C'est de cette mort contradictoire, & absolument inconcevable, qu'il est dit, & bien moulé, l'homme ne verra point Dieu, & vivra. Et ailleurs, la mort des Saints est d'un grand prix aux yeux du Seigneur. L'Apôtre a exprimé encore plus clairement cette mort mystique, quand il dit: vous êtes morts, & votre vie est cachée avec Christ. Il faut donc, que tous ceux, qui prétendent pénétrer jusqu'au fond de la Theologie Prophetique, meurent de cette mort spirituelle.

Or, Messieurs, cette vision si *Deifique*, a deux differens regards : par l'un, on voit Dieu face à face ; & c'est alors, que la Divinité, se devoilant, se mon-

mon-

montrant à visage decouvert, les Prophètes voient, ce que dit Saint Paul des veritez, sur les quelles les témoins oculaires sont obligez en conscience, & sous peine d'un terrible châtement de garder un religieux, & inviolable secret : mais comment s'y prendroit-on pour en parler ? car ce sont des Mysteres, que la langue, ni des hommes, ni des Anges ne sauroit exprimer ; & si on entreprenoit de les écrire, la plume, dans quelque encre, dans quelque liqueur qu'on la puisse tremper, ne marquera jamais. Je vous l'ai déjà dit ; cette vûë consiste dans un certain atouchement de l'Essence Divine, dans une union inexprimable, & *illuminante* avec la Divinité, sans aucune image, sans la moindre ressemblance de l'entendement pur & séparé : aussi appelle-t-on cette Theologie-là *la vision Meridionale*, *visionem Meridionalem*. Saint Augustin, & Origène ont doctement éclairci ce profond, & impenetrable mystere ; le premier sur le Genese, & l'autre écrivant contre celle.

L'autre regard, c'est, quand on ne voit Dieu, que par derrière, c'est à di-

H h h re,

re, lors qu'on découvre évidemment, & sans nuage les creatures, qui sont comme les epaules, comme le Dos, comme le derriere de Dieu, quand, par la contemplation de ses ouvrages, on le conoit comme l'Auteur, le Createur, l'Artisan de l'Univers, & comme la premiere cause toujourns agissante. C'est ce que dit le sage: *par la grandeur du spectacle, & de la Creature, on pourra conoitre leur Createur.* Et saint Paul dit sur le même sujet: *les choses invisibles de Dieu se conoissent par la speculation, & par la science des choses créées.* C'est même un usage bien, & sagement établi dans le peripatétisme, que quand quel-cun argumente de l'effet à la cause, on dit, qu'il raisonne *par le derriere, à posteriori.*

Les lettres sacrées nous font voir, que Moïse jouissoit de l'une, & l'autre vision. Touchant la premiere, il est dit positivement, *Moïse vit Dieu face à face; & quant à l'autre? nous lisons, que Dieu dit à son Favori, tu auras l'honneur de voir mon divin derriere.* Ce fut même sur cette vision, ou vûe de la partie posterieure du Tout-puissant,

fant, que le législateur de la nation fugitive, & Judaique bâtit sa loi; ce fut sur ce fondement-là, qu'il institua les sacrifices, & les ceremonies, qu'il fit construire l'Arche d'Alliance, qu'il inventa ce grand nombre de Rites, tous *figuratifs*, & tous misterieux; faisant tout cela selon le modèle très-cou, de l'Univers, & renfermant dans ce système de culte les *œuvres* secrètes de Dieu, & de la nature. Cette vision du dos de l'Eternel, se partage encore en deux: car ou le *visionnaire*; & si le mot vous scandalise, le *voieur*, contemple les créatures dans l'Essence Divine, ce que les Theologiens nomment *la vision du matin*, ou il voit Dieu dans les Créatures; & c'est là *la vision du soir*.

De plus, il y a une certaine autre vision Prophetique, sçavoir, celle qui arrive, par les songes, dans le sommeil. Il est dit, par exemple, dans Saint Mathieu, que l'Ange de Dieu apparut en songe à Joseph. Et autre part aussi: car les Mages après avoir rendu leurs hommages, & présentè leurs offrandes à Dieu naissant, & cou-

H h h 2

ché

ché sur un peu de paille, après avoir adoré Jesus-Christ, furent avertis de retourner chez eux par un autre chemin. Il y a dans l'Ancien Testament plusieurs exemples de cette vision Prophetique. Enfin Job fait voir ce que c'est, quand il dit : *dans l'horreur de la vision nocturne, lorsque le sommeil tombe sur les hommes, la Discipline enseignante les instruit : & cette espece de vision, qui est comme la quatrieme, s'appelle la vision de nuit.*

Je trouve encore deux autres genres de Propheties : l'un se communique par l'expression de la voix : telle fut celle de Moïse sur le mont Sina, d'Abraham, de Jacob, de Samuel, & de la plûpart des Prophètes de l'Ancienne loi : dans la nouvelle Alliance, les Apôtres, & les Disciples du Sauveur furent tous enseignés de la vive, & vraie voix du Fils de Dieu. L'autre espece de Prophetie arrive par la secousse, & l'agitation de l'esprit : c'est quand l'ame saisie, & possédée par quelque Intelligence spirituelle, lui étant alors attachée, & comme arrachée de l'homme animal, cet esprit étranger la remplit

plit de conoissance, & de sagesse, ou de savoir, au de là de toute portée, de toute force, de toute capacité humaine; ce saisissement, cette possession se fait, non seulement par la puissance d'un Ange, mais même quelque fois par l'Esprit du Seigneur: car nous lisons de Saül, ce Monarque réprouvé, que l'Esprit du Seigneur sauta, fondit sur lui, qu'il Prophetisa, qu'il fut metamorphosé en un autre homme, & qu'enfin, on le mit au nombre des Prophetes. Et dans les Actes des Apôtres le Saint Esprit, comme une flamme de feu, fondit sur les Bâtisez, & souvent ce même Saint Esprit vient se loger tout d'un coup, & par une saillie imprevüe, voire tout à fait inespérée, vient, dis-je, se loger, se placer dans une ame sale, bourbeuse, & empestée de gros pechez mortels.

Les gentils ont eu aussi leurs Prophetes: Cassandre, Helenus, Calchas, Tirefias, Mopsus, Amphiloque, Polibius, Corinthus, ou qui peut-être étoit de Corinthe. *Item* Galanus né Indien, Socrate, Diotime, Anaximandre, Epimenide de Crete. *Item*, les

Mages de Perse, les Brachmanes d'Asie, les Gimnosophistes d'Ethiopie, les devins de Memphis, les Druides des Gaulois, & les fameuses Sibilles, tous ces gens-là ont excellé, à leur manière, dans la Theologie Prophetique, & consequemment, ils étoient tous les Theologiens, & les Prophètes du Diable. Quelque fois certaines ceremonies préambulaires, l'autorité de l'office, & la communion des choses sacrées, contribuent beaucoup à cette violente agitation de l'esprit. C'est de quoi l'Ecriture nous donne un joli exemple dans l'Anc parlant, & prophetique de Balaam. Ailleurs cela paroît par l'application de l'Ephod. Et un Evangeliste ne nous dit-il pas, que Caïphe Prophetisa, parceque cette année-là, il exerçoit la haute, & sublime charge de Pontife?

C'est de là, que les Mecubales des Hebreux ont eu aussi la hardiesse de contrefaire l'artifice de prophetiser. Je passe sous silence ce que les Theologiens Hebreux, par une profonde meditation disent *des trente deux sentiers de l'Intelligence*. Je supprime aussi les reflexions

xions de Saint Augustin sur *les Degrez.* Je me tais sur le beau detail, que Albert le Grand à fait dans *la Reception des Formes*, comptant six manieres differentes pour la vision en songe, & autant pour l'apparition en veillant. Je me contenterai de vous donner sur tout cela, Messieurs, un avertissement de la dernière importance, afin que si le cœur vous en dit pour la Prophetie, vous n'y soiez point trompez.

Vous saurez donc, que les Intelligences divines ne se presentent pas toujours en dehors aux Prophetes, soit pour leur parler, soit seulement pour leur paroître- cela se fait le plus souvent en dedans : c'est quand l'esprit du Prophète conçoit la lumiere celeste, dont *l'illustration*, se répandant par ses raions, à travers chaque milieu, jusque sur ce corps terrestre, & materiel, elle communique aussi aux sens une partie de la felicité. Ainsi cette clarté passant de l'entendement par la raison, par l'imagination, & se dispersant çà, & là dans l'ame tout entière, elle avance interieurement jusqu'aux instru-

H h h 4 mens

mens organiques, & remuant chaque sens selon sa condition naturelle, elle devient en eux un objet, soit nuit, soit lumiere, soit vision, soit conversation. Si tout cela vous paroît un franc galimatias, c'est que vous n'entendez rien au *jargon* Prophetique. Il n'en est pas moins vrai, constant, indubitable, que tout ce que je viens de vous dire, est arrivé à plusieurs Prophètes: aux uns, bien éveillez, & aux autres, lors qu'ils dormoient profondément. C'est sur ce pié-là, comme nous le lisons chez Platon, & Procule, que Socrate étoit inspiré, non seulement par une influence intelligible; mais aussi par la voix, & par la langue. Après tout, il faut demeurer d'accord, que le sommeil est le vrai tems pour prophetiser. Mais sortons de cette matiere embarrassante de reverie misterieuse, & rentrons dans nôtre chemin.

La Theologie Prophetique est donc celle, qui moiennant *l'inspiration intuitive*, enseigne la parole de Dieu dans son vrai sens. Or l'autorité, les argumens, les preuves, qui font la force, la solidité inbranlable de cette Theologie, ce

ne

ne sont pas les opinions des hommes, les anciennes coutumes, les interpretations inventées par les sages, & les sçavans: ce ne sont pas les Decrets magnifiques des sectes, les fillogismes, les entimêmes, les inductions, les obligations, les conséquences dénouables: ce sont les oracles divins, uniformes, reçus par un consentement unanime, & stable de la Sainte Eglise, approuvez, confirmez par les miracles, les prodiges, & les oeuvres surnaturelles: fortifiez par toutes sortes de vertu, de Sainteté dans les différentes conditions de la vie; mais sur tout par l'effusion du précieux sang des Martirs.

Les principaux Docteurs de cette Theologie Prophetique sont Moise, Job David, Salomon, presque tous les Ecrivains, & Prophètes canoniques de l'ancien Testament. Nous avons pour les premiers herauts de la nouvelle Alliance les Apôtres, & les Evangelistes. Mais, que ce que je vais vous dire, mes Freres, n'allarme point vos consciences, ne blesse point la delicateffe de vôtre foi! quoique tous ces Fondateurs du Christianisme aient été remplis du

Hh. h. s. sans

saint Esprit, tous néanmoins se sont éloignés en quelque chose de la vérité; tous ont parlé faussement sur certains Articles. Je ne veux pas dire, qu'ils ont menti par ruse, & par malice, le bon Dieu veuille bien m'en préserver! cela seroit horrible, & une telle erreur seroit plus dangereuse, que les hérésies d'Arius, & de Sabellius: car enfin, par là je renverserois, je détruirois, je saperois l'Autorité de toute l'Écriture Canonique. Ce fut pourtant dans cette erreur affreuse, que le Docteur Jérôme, ce si grand, & si Saint Personnage, eut le malheur de tomber. Ce pieux Lion disputant contre Saint Augustin, vrai Agneau, sur la vigoureuse résistance de Paul à Pierre, avoit eu la temerité d'avancer, que Saint Paul avoit menti par une mauvaise finesse. Si on avoit laissé passer cette effroyable proposition, si une fois on avoit cru un des principaux Inspirez capable de trahir malignement la vérité, toute l'Infaillibilité, toute la certitude de l'Écriture tomboit, & s'en alloit à rien; c'étoit la remontrance de Saint Augustin. Le bon Saint Jérôme soutint la gageure.

ca.

en excellent Theologien, c'est à dire avec une chaleur enflammée, avec ce zèle, qui va jusqu'aux injures, & jusqu'à l'empyement: à la fin, après avoir chicané long tems le terrain, & s'être epuisé en fausses raisons pour defendre sa cause, il baissa la lance, il ceda le champ de bataille, enfin il chanta la Palinodie, ce qui est le dernier effort entre de tels champions. Cependant, je m'aperçois, que Saint Jérôme m'a fait faire un furieux ecart, je retourne sur mes pas.

Quand je dis donc, que les *Scribes* du Saint Esprit ont avancé des mensonges, pour parler plus correctement, des faussetez, je ne prétens pas, qu'ils aient erré volontairement, & de leur bon gré: j'entens, qu'ils se sont trompez, ou par foiblesse humaine, tout homme étant faillible; ou, parce que Dieu, qui a raison par tout, aiant changé de résolution, ces *Ecrivains* sacrez n'ont pas toujours rencontré juste dans leurs Oracles, & dans leurs prédictions: en voici des exemples: Moise tint il sa parole? s'étant engagé d'honneur, & sous caution divine, au peuple d'Israël,

H h h 6 que,

que, l'ayant tiré d'Egipte, il l'introduiroit lui même dans la terre promise; il executa le premier point, mais pour l'autre? Il ne savoit guere ce qu'il disoit. Jonas declara positivement aux Ninivites, que leur ville seroit bouleversée au bout de quarante jours, & néanmoins ils obtinrent une lettre de Répit.

Elie predict au Roi Achab, qu'il seroit malheureux pendant sa vie, il ne le fut pourtant, qu'à la mort. Isaie annonça à Ezechias, qu'il mourroit le lendemain, & ce lendemain ne dura pas moins de quinze bonnes années. Il en est de même des autres Prophètes, & leur Propheties se trouvent, ou manquées, ou du moins suspenduës. Voions maintenant si les Inspirez de la loi nouvelle sont plus infallibles: non sans doute: car Saint Pierre, & Saint Mathieu se font trompez, l'un quand Saint Paul lui tint tête, & lui prêta le collet; & l'autre, lors qu'il a dit, que le Redempteur avoit déjà expiré, quand on lui porta le coup de lance.

Mais, prenez y bien garde, Messieurs, toutes ces méprises n'arrivent pas
par.

par la faute du saint Esprit: c'est la faute du Prophète, qui n'a pas la vûe de l'entendement assez bonne, pour discerner avec la dernière justesse ce, que l'esprit lui suggere, & ce qui lui est marqué dans la *vision*, ou de quelque changement survenu dans le sujet de sa Prophetie; par le quel changement l'exécution de l'oracle a dû de toute nécessité être changée, ou renvoïée à une autre fois. Il arrive de là, que tous les Prophètes, & tous les Ecrivains inspirés paroissent mentir en certaines choses, ce qui confirme la sentence de l'Écriture, *tout homme est menteur.*

Effectivement, l'homme Dieu est le seul, qu'on n'a jamais trouvé, & qu'on ne trouvera jamais en mensonge, ni en fausseté; ses paroles ne changeront point, & ne sauroient manquer: lui seul, exempt de mensonge, & d'erreur, a prononcé des oracles, qui auront tous jours un plein, & entier effet: c'est de quoi il nous assure lui même par ces paroles, que vous devez graver en caractères ineffaçables dans le fond du cœur, *le Ciel, & la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.*

H h h 7

D'a

D'ailleurs, comme toute verité est par le Saint Esprit, il n'appartient proprement qu'au Sauveur de dire vrai : car lui seul possède fortement, *inamissiblement* le Saint Esprit : cette troisieme personne de la Sainte, & ineffable Trinite demeure en Jesus Christ, elle repose en lui, &, par l'union Hypostatique il est absolument impossible que le Saint Esprit se separe jamais de notre diuin Redempteur. Ce n'est pas de même dans les autres, oh qu'il s'en faut bien ! l'Esprit fut donné à Moïse, mais on le lui ota, lors qu'il s'agissoit de fraper sur la pierre. Il descendit sur Aaron, mais se renvola dans la conjoncture criminellement enorme du veau d'or : il entra dans la tête d'Anne, leur bonne sœur ; mais, des qu'il la vit *murmuratrice*, il la laissa-là : le Saint Esprit a logé chez Saül, chez David, chez Salomon, chez Isaïe, & chez un grand nombre d'autres : mais il n'y tenoit pas domicile, il n'y repositoit pas. Les Prophetes, *les voïans*, les predisans, ce ne sont pas là des emplois à vie, & pour toujours : la Prophetie n'est pas une habitude continue ;

elle; c'est un Don, une passion, un esprit passager, & comme tout mortel est pécheur, aussi n'y a-t-il point de Prophète, que le Saint Esprit ne quite, au moins pour quelque tems; il va, & vient chez les hommes, & les stations sont longues, ou courtes, suivant qu'il est content, ou mécontent de ses hôtes, & de ses Secrétaires. Mais pour Jesus-Christ nôtre Seigneur? le Saint Esprit ne sort jamais de cette tête divine, & privilégiée. C'est pourquoi il fut dit de lui à Jean Bâliste: *celui sur qui tu verras l'Esprit descendant, & demeurant en lui, celui-là est le Fils de Dieu, & le quel Bâlise au Saint Esprit: j'ajoute, qu'il a le pouvoir de le donner aux autres.*

Ainsi, comme, suivant la pensée de Simonide, Dieu seul a l'honneur d'être METAPHISICIEN, nous pouvons dire aussi, que le seul Jesus-Christ a l'honneur d'être le seul THEOLOGIEN. Qu'aucun de cette nombreuse, & illustre Assemblée, n'aille pourtant pas Messieurs, prendre pié là dessus pour s'imaginer que les Ecrits de l'Ancien Testament, de puisque, comme par
un

un accouchement spirituel, & mystique, Jesus Christ a tiré d'eux son saint, & divin Evangile, que depuis cela, dis-je, ces mêmes Ecrits ont perdu toute leur force; & qu'on doit les regarder comme morts: non, je vous en assure, cette premiere Revelation est aussi vivante, que jamais, & elle conserve toujourns son Autorité souveraine. C'est par elle, que les Apôtres ont prouvé leur Doctrine; n'ayant rien avancé que sur son témoignage: Jesus-Christ, lui même, nous renvoie à cette ancienne Revelation; il nous dit de nous enquerir soigneusement, & loin de l'avoir aboli par son Evangile, il l'a accompli jusqu'au moindre mot. Mais je ne vous quite point Messieurs, que je n'aie traité cette matiere là à fond; & vous avez beau bailler, il faudra bien que vous m'ecoutiez.

Auparavant, j'ai encore une remarque à vous faire: toute l'Ecriture même, ce gros livre, qui contient plusieurs volumes, est defectueuse, & rien n'est plus facile, que de le prouver par la Bible même. Moïse ne cite-t-il pas les livres des guerres du Seigneur? Josué

sué parle du livre des Justes ; Esther fait mention du livre des choses mémorables ; les Machabées nomment un je ne sai quel Saint livre de Sparciate : dans les Paralipomenes on voit les livres des lamentations, les livres de Samuel *le voiant*, de Nathan, de Gad, de Se-meia, de Haddon, d'Aia, de Silonite, & de Jesu fils d'Hammon, tous se mêlant de prophetiser. *Item* Saint Jude, dans son Epitre Canonique, cite le livre d'Henoeh, & des Auteurs dignes de foi, mettent au nombre des productions inspirées, le livre du Patriarche Abraham : toutes ces Ecritures-là sont pourtant annéanties, & on ne les trouve nulle part : quelle peine perdue pour le Saint Esprit, pour ses Interprètes, & quel gain manqué, *lucrum cessans, & non emergens*, pour la Bibliothèque de l'Epouse du Sauveur !

Maintenant ce que nous mêmes avons entre les mains, j'entens les Ecrits du nouveau Testament, n'est rien moins que pesé dans une juste balance : Saint Denis nomme un Evangile de Saint Barthelemi ; Saint Jérôme fait mention d'un autre Evangile selon les Nazaréens ;

ens; & Saint Luc dans la preface de son Evangile, dit, que plusieurs ont entrepris d'écrire des Evangiles, qui ont tous péri, & qui ne sont plus. Entre ces Ecrits-là, plusieurs. aiant été de-pravez par les Heretiques, ou publiez par des Auteurs suspects, & incertains, les Saints Péres n'ont pas voulu les recevoir, ni l'Eglise les approuver.

Je ne dis rien des faux Prophètes: ce sont ces intrus, qui ont voulu passer pour les Organes du Saint Esprit, Prophetisant, non ce que ce Divin Esprit a suggeré, ou inspiré, mains certains mensonges inouïs; & cela par un motif d'orgueil, & de vanité. Ces gens-là, ne parlant point selon l'Ecriture, ne disant rien, qui tende à l'Unité de l'Esprit, ni à la paix de l'Eglise, introduisent des sectes, &, par une temerité insolente, s'erigeant en Conseillers du tres-Haut, ils ont l'impudence de prendre par leur bouche, de se mettre sur la langue le Testament du Seigneur; & d'écrire des Propheties, & des Evangiles, qui tous sont heretiques, ou apocriphes, n'étant point inferez dans le sacré Canon, comme cela paroît ma-
ni-

nifestement par les Canons des Saints Apôtres. Et même les Cantiques de Salomon ne furent inferez dans le sacré Canon des Hebreux, qu'après avoir passé par la correction, & reçu l'approbation du Prophète Isaie.

De tout ce qui j'ai dit sur ce sujet essenciel, sur cette divine matiere, il s'en suit evidemment, Messieurs, que la vraie Theologie même, c'est a dire la Sainte Ecriture, est privée de plusieurs volumes, qui lui apartenoient; qu'elle peut, en quelque maniere, nous sembler tronqué, estropiée, manchote, & que d'un grand nombre d'ouvrages, il en reste peu de vrais, de certains pour composer, pour établir le Canon sacré du livre de vie.

CHA-

CHAPITRE CENTIEME,
 DE LA
 PAROLE DE DIEU.

A present, Messieurs, vous avez
 oui combien toutes les Disciplines
 sont douteuses, comment elles ont deux
 faces: je vous ai fait voir amplement,
 & sur tout avec encore plus de mots
 que de bon sens, je vous ai, dis-je, mon-
 tré, que les Sciences, & les Arts sont pleins
 d'incertitude, & de peril. Ainsi, tant
 que nous ne nous apuions, que sur les
 conoissances naturelles, nous ne savons
 à quoi nous en tenir; & tombant ne-
 cessairement dans une espèce de Pir-
 rhonisme, nous sommes contraints d'a-
 vouer nôtre ignorance, & de nous é-
 erier, *o verité! si tu n'es pas au fond
 d'un puits, si tu es encore sur la terre,
 viens donc nous apprendre, ou tu repose, &
 ou tu demeure.*

Vous l'avez vû, mes Freres; & la
 chose

chose n'est que trop vraie ; ce doute universel se répand jusque sur la Theologie, & conséquemment sur l'affaire essentielle, & unique du salut Eternel. C'est principalement sur ce point-là, qu'on peut dire : l'Armoire de la vérité est fermée, elle est barricadée, verrouillée d'une infinité de mysteres ; les sages, les savans, les Philosophes, que dis-je ? les Saints même, non toutes ces Ames superieures, & distinguées de la foule, avec toutes leurs lumieres, avec toutes leurs vertus ne sauroient ouvrir cette Armoire-là. Consolons nous pourtant, Messieurs dans cette nuit affreuse, dans ces épaisses ténèbres, il y a une clef, avec la quelle nous pouvons nous procurer l'entrée du rare, & incomprehensible trésor de la Verité, c'est *la clef de la Science, & du Discernement.*

Or qu'est ce que c'est, que cette precieuse clef ? rien autre chose, que *la parole de Dieu* ; elle seule nous fait distinguer toute la force, & l'apparence des mots ; & ce qui vient d'une adresse sophistique. Par la vertu de cette divine parole, nous jugeons de ce, qui n'est
point

point vrai, mais qui n'a, que la ressemblance du vrai : par elle nous conoissons quel discours a, non le dehors, non le fard de la verité, mais qui la renferme, qui la possède *en être, & en raison, in esse, & ratione.* La parole de Dieu triomphe de tout art de malice, & de mensonge; & ni les argumens, ni les Sillogismes, ni les Sophismes enfin, la subtilité, la chicane, toute la grosse, & menue Artellerie de l'*Ergotisme*, ou de l'Ecole, ne sauroient tenir contre elle; toutes ces Armes blanchissent devant la parole de Dieu. Ceux, qui ne la croient point, ceux qui pensent autrement que ce qu'elle dit, tous ces malheureux là sont, comme dit Saint Paul, des orgueilleux, des Ignorans, des gens, qui ne savent *ni A ni B.*

C'est donc par la parole de Dieu, que nous devons examiner toutes les Disciplines des sciences, & toutes les opinions: il faut que ce soit nôtre pierre de touche pour examiner l'or de la verité. Nous devons recourir à cette pierre entierelement solide, chercher, par elle la verité de toutes choses; juger par elle, je le repete, afin de vous
le

le bien inculquer, oui, juger par elle, de toutes les Disciplines, des opinions & des Imaginations sur toute sorte de sujets, car, comme le grand Pape Gregoire le remarque tres-judicieusement, tout ce qui n'est point autorisé par la parole de Dieu, nous le meprisons aussi facilement, que nous l'approuvons.

Or qu'est ce qui nous a enrichi de cette Science de la parole divine? ce n'a été aucune secte, aucune Ecole des Philosophes, ce n'est point non plus au genie penetrant des Scolaſtiques, que nous en sommes redevables: Dieu seul par Jesus Christ son Fils unique, & par le Saint Esprit nous à fait present de ce Trésor inestimable, dans ces Ecritures, qu'on apelle Canoniques, & auxquelles, conformément au divin précepte, il n'est pas permis de rien ajouter, ni de rien retrancher, & quiconque l'aura fait, fût ce un Ange du Ciel, des là, il est Anathème, & maudit par la Loi du Seigneur.

Cette Ecriture révélée a tant de majesté, tant d'energie, & de force, qu'elle ne souffre ni les commentaires étrangers, ni les Gloses Angeliques, ou
hu-

humaines : elle n'est pas comme un morceau de cire, qui se laisse manier, flechir, & tourner comme on veut : absolument independante, & tout à fait au dessus de nôtre portée, elle n'est susceptible d'aucun autre sens, que le sien, ce n'est pas un Prothée de la Fable, pour prendre telle forme, telle figure, qu'on juge à propos de lui donner, mais suffisante à soi même, elle s'explique, elle s'interprète par sa propre clarté, & jugeant tout le monde, personne n'est en droit de la juger. Comme dit Saint Augustin, l'Écriture Sainte, & une Puissance absolüe, & infiniment supérieure à toute la sagacité de l'esprit humain : la lettre sacrée renferme un sens, qui est un certain, simple, Saint : en lui consiste la vérité, & c'est uniquement avec cette armelà, qu'on peut entrer en lice, & en sortir victorieux.

Hors le vrai sens de l'Écriture tous, les autres sens moraux, mystiques, cosmologiques, typiques, anagogiques, tropologiques, & allegoriques, tous ces sens-là, dis-je, par les quels nous peignons de couleurs étrangères, & dif-

differentes la Sainte Parole de Dieu, sont bons pour enseigner, pour persuader, & pour edifier le peuple, mais pour prouver l'Ecriture, pour la confirmer, pour combattre, ou detruire une proposition dans la controverse ? c'est ce, qu'ils ne sauroient faire, leur vertu ne s'étend point jusque là, car enfin, qu'on nous apporte quel-cun de ces sens étrangers, qu'on nous cite l'Ecrivain le plus grave, qui en soit l'Auteur qu'on allègue un des plus habiles Interpretes, qu'on nous presente la glose la plus fine, & la plus solide; enfin qu'on nous oppose l'explication du plus grand Saint Docteur, qu'il y ait en paradis, rien de tout cela ne nous lie, ne nous serre, ne nous attache assez pour nous mettre dans l'impossibilité de resister. Mais de la lettre de l'Ecriture de ses traits, de ses caracteres, de son enchainure, & de son ordre, il se forme des liens, qu'on ne sauroit rompre, & aux quels on ne peut echaper. Au contraire, l'Ecriture, dissipant, & mettant en poudre toutes les machines de *l'Argumentation*, du *Raisonnement scolastique*, nous force

à faire de cœur, & de bouche cette confession decisive: *c'est ici le doigt de Dieu: Jamais homme n'a parlé de même: car cette parole n'est pas comme celle des Scribes, & des Pharisiens: elle porte en soi l'efficace, & le pouvoir.*

Les Auteurs de cette parole divinement inspirez, nous ont fait par une autorité tres-salutaire un Canon si sublime, & si magnifique, que nous sommes contraints de nous y rendre, & generalement tout ce que l'Ecriture a prononcè, & enseigné, il faut le croire fermement, il faut que ce soit pour nous une chose Sainte, & sacrée: c'est ainsi que Saint Augustin s'en explique: *j'honore seulement, dit-il, ces livres qu'on nomme Canoniques, & j'ai pour eux tant de deference, & de soumission, que je suis tres-persuadé, qu'aucun de ces divins Ecrivains n'a erré. Pour tous les autres de quelque doctrine, de quelque sainteté qu'ils soient remplis, ie me garde bien d'y ajouter foi, à moins qu'ils ne me fassent voir evidemment, car une raison fondée sur les lettres sacrées, qu'ils ne disent rien que de conforme à la verité. C'est à ce Canon-là, que Jesus Christ nous renvoie quand*

quand il nous enseigne de lire attentivement les Ecritures. C'est par elles que l'Apôtre nous ordonne d'examiner tout, afin de retenir le bon, & d'éprouver les esprits pour conoître, s'ils sont de Dieu. C'est par cette parole inspirée, qu'on peut rendre raison de toutes choses: par elle nous reprenons ceux qui la contestent, qui la contredisent, & ainsi devenant des hommes spirituels, nous jugeons de tout, & personne n'est en droit de nous juger.

Or la vérité, l'intelligence des Ecritures, Canoniques, s'entend, dependent uniquement de l'autorité de Dieu, qui nous les communique par la lumiere de la revelation; & cette lumiere invisible ne peut se comprendre, par aucun jugement des sens, par aucun effort de la raison, par aucun fillogisme demonstratif, par aucune science, par aucune speculation, par aucune contemplation; enfin, par aucunes forces humaines: mais par la seule Foi en Jesus Christ, répandue dans nôtre ame par Dieu le Pere, & par le Saint Esprit. Et cette Foi-là l'emporte en superiorité, & en stabilité sur la cre-

dulité de toutes les sciences humaines, autant que Dieu lui même est plus sublime, & plus véritable que les hommes, que dis-je *plus véritable*? Dieu seul est véritable, & tout homme est menteur, Ainsi tout ce qui n'est point de cette vérité-là est erreur, comme tout ce qui n'est point de la Foi est péché. Car Dieu seul contient la source de la vérité, & il faut nécessairement puiser à cette source essentielle, & générale, quand on veut savoir certainement quelque chose, puisque nous ne saurions rien conoître des secrets de la nature, des substances séparées, de Dieu même qui en est l'Auteur, à moins qu'il ne soit divinement révélé. Car on ne touche point les choses divines par les forces naturelles, & les objets de la nature échappent à tout moment à nôtre conoissance, d'où il arrive, que ce que nous prenons pour une vraie science, n'est qu'une erreur, & qu'une fausseté.

C'est ce que le Prophète Isaïe reproche aux Philosophes, & aux sages des Chaldéens, en leur disant: *Ta sagesse, & ta science t'ont trompé; tu t'es*
trou-

trouvé court dans la quantité de tes inventions.

Au reste, mes Freres, le Grammairien s'applique de toute son attention, à ne pas commettre dans un discours la moindre faute de stile; il prend garde tres-soigneusement, qu'il ne lui échappe dans la phrase quelque mot barbare, & qui soit tant soit peu contre le *purisme*: mais pendant ce tems-là, il méprise les ordures de sa vie, il negligé de nettoier sa conscience, infecte des pechez, dont elle est chargée. Le Poëte aussi aime mieux clocher en conduite, que de faire un vers boiteux. l'Historien se donne bien de la peine pour écrire, & pour transmettre à la posterité les actions des Princes, & des grans hommes, les événemens curieux, l'ordre, & la suite des tems: mais il ne fait point d'attention sur ses mœurs, & s'il en fait, il ne veut pas le dire, il a honte de le confesser, l'orateur abhorre plus une faute contre l'eloquence, que la difformité d'une vie licentieuse. Le Dialecticien renoncera plus volontiers à une verité, qu'il voit clairement que de céder à son Antagoniste la mo-

indre conséquence d'un petit argument. Les Arimeticiens, & les Geometres calculent tout, mesurent tout, mais ils negligent les nombres, & les mesures de la bonne, & saine morale. Les Musiciens s'occupent aux accords des sons, & à chanter methodiquement: mais ils comptent pour rien les mouvemens, & la dissonance de l'esprit: sur cela Diogene de Sinope citoit cette sorte de gens, qui étoient des plus habiles à accorder un Luth, ou quelque autre instrument de Musique, & qui avoient eu une conduite tres-discordante, & fort dereglée.

Les Astrologues par la contemplation des Cieux, & des Astres, predisent aux autres ce qui doit arriver dans le monde, mais ils ne savent ce que c'est que de réfléchir sur des choses qui les interessent eux mêmes, & qu'ils ont tous les jours devant les yeux. Les Cosmometres, & les Geographes donnent la conoissance des pais, ils nous apprennent la forme des montagnes, le cours des rivieres, & les limites des Provinces: mais tout cela ne nous rend ni meilleurs, ni plus sain. Les Phi-
lo-

Philosophes sourcilleux se font un grand mérite d'aller à la decouverte de la nature, ils fouillent dans le sein de cette mere, commune pour trouver les causes & les principes de toute production; & ils negligent, ils ignorent Dieu, qui est & l'Auteur, & le conducteur de l'Univers.

Il n'y a point de paix entre les Princes, ni entre les Magistrats, & pour un leger interêt l'un court à la ruine de l'autre. Les Medecins mettent toute la force de leur art, souvent meurtrier, à guerir les corps, & ils abandonnent leurs propres ames à la maladie des passions, & à la mort du péché. Les *juristes*, ou les gens de Droit font de la derniere exactitude sur l'observation des lois humaines & ils ne se font point un scrupule de transgresser, de violer les commandemens de Dieu : aussi dit-on en Proverbe : *le medecin mene une méchante vie*, & le Juriste fait une mauvaise mort : le fondement de ce beau *Rebus*, aussi vrai que tout ce qui est aujourd'hui sorti de ma bouche, c'est que les Medecins sont un genre de mortels abîmez dans l'in-

temperance, & que les Legistes sont des maîtres scelerats : touchant les derniers, nous voions, & Balde, un d'entre eux, qui n'est pas du plus bas étage de reputation entre les Interpretes du droit, Balde, dis-je, en convient, nous voions continuellement, que ces Juristes vont souvent en poste à l'autre monde, & qu'ils meurent de mort subite. Quant aux venerables Theologiens, ce sont des tonnerres dans leurs Declamations, ou Sermons pour nous exhorter à croire les dogmes, & à pratiquer la morale de l'Evangile : mais font-ils ce qu'ils disent ? je vous en fais juges, Messieurs : n'est il pas vrai qu'ils aiment beaucoup mieux passer pour eclairez dans la conoissance de Dieu, & des misteres, que pour echauffez dans l'Amour Divin.

Ainsi qu'un homme sache parler, & ecrire congrûment, pertinemment sur toute sorte de sujets : qu'il entende la force, & la beauté d'un poëme, la revolution des siecles, les manieres d'argumenter, les ornemens du discours les couleurs specieuses, le faux brillant de l'eloquence, qu'il ait la memoire

far-

farcie d'une infinité de choses, les proportions, & les sorts des nombres, l'harmonie de toutes les voix, les différentes especes de danse, les mesures de toutes les quantitez; les inflexions, reflexions, & refractions de la lumiere, les diverses situations de la terre, & de la mer, les grandeurs, & hauteurs des edifices, les diverses structures des machines, les combats, & les batailles dans la métier sanguinaire de la guerre, la culture des campagnes, les captures des animaux, les moïens de les faire paître, & de les engraisser, & tous les differens genres de l'Agriculture: que cet homme univèrsel possède aussi toute l'industrie des Arts mechaniques, & *manuels*, la peinture, la stutuaire, la fonderie, la fabrique, le trafic, & la navigation: que par la science des astres, & du cours des Planetes, ils conoisse leurs influences sur nôtre monde, faisant par là des predictions ingenieuses dans le livre obscur, & fermé des destinées, pouvant faire des découvertes dans l'avenir, & deviner tous les *futurs contingens*: qu'il soit versé dans les prodiges inexpugn-

bles, & invincibles de la Magie, dans les Misteres de la Cabale, plus que sorciere, dans les causes de toutes les choses naturelles, dans les sieges, & les naturelles plus élevées, les plus sublimes des choses transcendantes. Qu'en politique consommé, il conoisse à fond les censures des mœurs, les différentes administrations de la Republique, & les disciplines domestiques. Qu'en excellent medecin, il sache les remedes des maladies, les forces, les vertus des medicamens, leurs mélanges, & leurs compositions. Qu'en habile cuisinier il n'ignore rien de tout ce, qui peut contenir la passion de *gueule*, & flâter ou irriter la delicateffe du goût. Qu'en bon chimiste, & en bon distillateur il ait l'adresse de changer les especes des matieres, & de tirer les essences, de faire les extraits de tout ce qu'il y a de spiritueux dans le monde. Qu'il soit profondément instruit, & éclairé dans l'un, & l'autre Droit, dans la chicane tragique de la plaidoirie, & du Barreau, dans les pieuses traditions des Saints Peres sur les choses divines, sur les
 affai

affaires du culte, & sur celles de l'autre monde.

Celui, dis-je, qui fait tout cela, & encore autre chose, si je n'ai pas tout dit dans cette belle, & *doctissime* énumération, que je viens de vous faire, il est pourtant vrai, Messieurs, qu'il est un franc ignorant, & qu'il ne fait absolument rien, s'il ne fait pas ce que Dieu nous ordonne dans sa parole; & s'il ne pratique pas ce que cette divine Parole nous prescrit. Un homme qui a tout appris hors ce point-là, s'est donné bien de la peine inutilement, en vain sa cervelle est elle un repertoire vivant de toutes choses, en vain son erudition embrasse-t-elle toutes les connaissances possibles; enfin, il est aussi avancé, que s'il ne savoit rien.

La parole Dieu est le chemin, qu'il faut suivre, la règle, à la quelle on doit se conformer le seul but, où nous sommes obligés de tendre dans la recherche du vrai, parce que elle seule peut nous faire découvrir la vérité. Qui veut éviter l'erreur, & n'apprendre rien que d'infaillible, & que de certain, qu'il étudie la parole de Dieu.

Toutes les autres sciences sont sujettes au tems, & à l'oubli. Bien plus : non seulement ces sciences, & ces Arts, mais même ces lettres, ces caractères, ces langues, dont nous nous servons à présent, periront, & il en viendra d'autres en leur place : peut-être y a-t-il eu déjà souvent mort, & resurrection sur ce point-là. Il n'y a pas jusqu'à l'Ortographe, qui n'ait ses alterations, & ses changemens, n'étant pas toujours la même chez toute une nation, ni pendant un siècle entier. On ne trouve non plus en aucun endroit la vraie prononciation de la langue latine. Les premiers, & anciens caractères des Hebreux, où sont ils, je vous prie ? oh vraiment, il y a long tems, qu'ils se sont envolés, on en a même perdu le souvenir, & ce fut Esdras, qui en inventa de nouveaux. La Langue Hebraïque fut toute gâtée, toute corrompue par les Chaldéens : tel est aussi le sort de presque toutes les autres langues : à peine s'en trouve-t-il aujourd'hui quelques unes qui reconnoisse, ni qui entende son origine, & son antiquité : les nouveaux mots naissent à leur tour ;

on

on rejette les vieux; & ensuite on les reprend: tant il est vrai, que dans les langues, comme en toutes choses, il n'y a rien de fixe, rien de stable, rien qui dure toujours. Enfin c'est une sentence du comique Latin, il ne se dit rien à present, qu'on n'ait dit auparavant: & peut être pourrions nous ajouter, qu'il ne se fait rien, qu'on n'ait déjà fait. Par exemple les armes à feu, dont presque tous les auteurs attribuent l'invention à nos bons Alemans, hé bien & quelques Ecrivains, & entre autres Volaterran, croient que la *Bombarde* étoit en usage dans le vieux. C'est ce qu'ils prétendent prouver par ces vers de Virgile:

*Vidi, & crudeles dantem Salmoneæ
pœnas:*

*Dum flammam fovis, & sonitus imita-
tur Olimpi,*

*Quatuor hic invehit equis, & lampa-
da quassans,*

*Pro Graium populos, mediæque per E-
lidis urbem*

*Ibat ovans, divumque sibi poscebat ho-
norem,*

De

*Demens, qui nimbos, & non mutabile
fulmen*

*Aëro quadrupedum cursu simularet equo-
rum:*

J'ai vu le Roi Salmonée recevoir un cruel châti- ment, quand il avoit l'impie, & sacrilege audace de contrefaire la flamme de Jupiter le Foudroiant, & le tintamarre de l'Olimpe. Ce Monarque porté sur un char à quatre chevaux, & lançant des lampes allumées, ou plutôt des brandons de feu, marchoit, comme en triomphe, chez les peuples de la Grèce, traversoit dans ce farieux équipage le beau milieu de la ville d'Elide, & vouloit qu'on le crût Dieu, & que comme tel, on l'adorât, & qu'on lui fit les honneurs divins! quel fous! Il prétendoit par le bruit de l'Airain, & par la rapide vitesse de son attelage, imiter les nuées orageuses, & la foudre inimitable du maître de l'Univers.

N'est ce pas précisément ce que Salomon veut dire dans son Ecclesiaste? qu'est ce qui a été? les mêmes choses, que celles qui se font actuellement, & qui se feront tant que le monde durera. Rien de nouveau sous le Soleil, & personne ne peut dire, voici ce qui n'étoit jamais ar-
ri-

rivé : car cela a déjà été dans les siècles précédens. Le passé est enseveli dans l'oubli, & le souvenir de tout ce qui arrivera, ne subsistera point non plus chez la generation suivante, chez ceux qui viendront les derniers. Et un peu au dessous, le Sage dit : le savant, & l'ignorant meurent de la même maniere.

Que conclure de tout cela, mes chers Freres? c'est que toutes les sciences, & tous les Arts sont sujets à l'oubli, & à la mort : le savoir ne demeurera point toujours dans l'âme, mais il perira par la separation du corps d'avec l'esprit. Vous devriez croire cela comme un Article de Foi : car Jesus Christ dit : *toute plante, que le Pere celeste n'a point planté, sera deracinée, & on l'envoira, on la jettera au feu éternel.* Il s'en faut donc beaucoup, que l'erudition soit utile pour l'immortalité. Mais pour la parole de Dieu? oh celle-là demeure éternellement. La conoissance de cette divine parole nous est si necessaire, que quiconque la méprisera, la negligera, ou ne l'écouterà point, Dieu comme elle le declare elle même dans les divins Oracles, Dieu fera tomber.

ber sur lui *malediction, perdition, & jugement. eternel.*

N'allez donc pas, Messieurs, vous mettre dans l'esprit, que la science, & l'étude de la parole de Dieu ne regarde que les Theologiens: non sans doute, tout le genre humain y est interresse, chaque mortel, suivant la grace de capacité, qu'il a recû, est obligé en conscience, de la reconoître, de la méditer, & de ne pas seulement s'en éloigner de l'épaisseur d'un fêtu. Par cet endroit-là il est ordonné dans l'ancienne loi: *ces paroles-là seront dans ton cœur tous les jours de ta vie; & tu les raconteras, & tu recommanderas à tes fils, & à tes neveux de les garder: tu les mediteras assis dans ta maison, & marchant dans le chemin, en dormant, & en te levant; & tu les lieras comme un signe à ta main, & elles seront, & se remue-ront devant tes yeux, & tu les écriras sur le pas, & sur la porte de ta maison.*

Sur ce pié-là, le General Josué lut devant toute la multitude, les femmes, & les étrangers toutes les paroles, & tout ce qu'on avoit écrit dans le gros volume de la loi. Et Esdras apporta le

le livre de la loi devant toute l'Assemblée des hommes, & des femmes, devant tous ceux, qui pouvoient entendre, & il lut à haute voix dans ce livre sacré. Et Jesus Christ, nôtre homme Dieu commande, qu'on prêche, qu'on annonce sa *bonne nouvelle*, ou son *Evangile*, à toute créature, par toute la terre, & cela, non dans les ténèbres, non à l'oreille, non à la sourdine, non dans les chambres, non devant quelques maîtres sequestrez, & devant des Scribes: mais à découvert, & en plein Soleil, sur les toits, aux peuples, & aux troupes. Car voici ce que le législateur de la Redemption & du grand salut dit à ses Apôtres: *ce que je vous dis, je le dis à tous; ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le au grand jour, & ce que vous avez oui à l'oreille, prêchez le sur les maisons.*

Saint Pierre dit dans les Actes: *Il nous est ordonné de prêcher au peuple.* Et Saint Paul veut, qu'on élève les enfans dans l'*Instruction*, & dans l'*Admonition de Christ*. Ce divin Sauveur lui même, gronda ses Disciples, de ce qu'ils empêchoient les enfans d'approcher de lui
nous,

nous voulant marquer par là, que, comme les enfans ont la simplicité, & l'humilité, leur esprit n'étant prévenu d'aucune mauvaise opinion, n'étant point enflé des sciences humaines, aussi une telle disposition d'ame est si nécessaire pour recevoir la semence céleste, qu'à moins de devenir comme un enfant, on n'est nullement propre au Roïaume de Dieu. Saint Chrisostome dans une Homelie exhorte à occuper principalement la Jeunesse à l'étude de l'Ecriture Sainte, recommandant en même tems aux peres, & aux merces d'en disputer ensemble dans leurs familles, & à s'efforcer de part, & d'autre pour rapporter, & chercher le sens des lettres sacrées. Le concile de Nicée fit tout exprès un decret pour obliger generalement tous les Chrétiens à avoir une Bible, ou du moins pour empêcher que quique ce soit en manquât.

Maintenant donc, mes Freres, qu'il vous soit *apert, notoire, & incontestable*, qu'il n'y a dans les Ecrits de la Revelation, rien de si difficile, rien de si profond, rien de si epineux, rien de si saint, qui n'appartienne à tous les fideles.

les de Jesus Christ. Bien plus : je soutiens même, que la Theologie doit être commune à tous les Chrétiens, mais à chacun suivant sa portée, & selon la mesure de grace, qu'il a reçu par le don du Saint Esprit. Car il est d'un bon, & sage Docteur, tel qu'est la troisième personne de la Trinité uniquement adorable, de distribuer sa lumiere, à proportion, que le disciple est susceptible d'illumination : à l'un, il ne donne que du lait ; il nourrit l'autre de viande solide : mais il ne prive personne de la pâture nécessaire, c'est à dire de la verité, qui est la porte du Paradis.

CHA-

CHAPITRE CENT, ET UNIE-
ME,
DES
MAITRES DES SCI-
ENCES.

Enfin, Messieurs, pour me recueillir après avoir parlé si long tems, & pour vous rapeller l'idée de mon ample, & prolixé Declamation, dans tout ce qui a été dit depuis le commencement jusqu'ici. Vous avez oui, que les Sciences, & les Arts ne sont autre chose, que des traditions humaines, les quelles nous avons reçu par une facilité à croire bonnement ceux qui les ont inventé. Vous avez vû, que toutes ces Disciplines ne consistent, qu'en des choses douteuses, qu'en des opinions incertaines, & qui n'ont que l'apparence de la Demonstration: enfin je vous, ai fait voir, que toute l'erudition hu-
mai-

maine n'est pas tant remplie de doute, & d'incertitude, que de tromperie, & d'imposture, allant même souvent jusqu'à l'impiété. C'est donc un blasphème, un sacrilège de s'imaginer que ces sciences puissent nous procurer tant soit peu le bonheur de la Divinité.

C'étoit là néanmoins autre fois la superstition des Païens: chez eux les Inventeurs des Arts, & des choses utiles; quand quel-cun se distinguoit de la foule, s'élevoit au dessus du commun par ses connoissances, & par ses lumieres, on lui rendoit les hommages divins, & l'insérant dans le catalogue des Dieux, on lui dedioit un Temple, on lui consacroit un Autel, on lui erigeoit une statue, enfin ces aveugles gentils adoroient sous différentes images ceux, qui par une sublimité de genie faisoient quelque découverte profitable au genre humain. Sur ce fondement là, Vulcain, le premier Philosophe des Egypciens, & qui raportoit au feu les principes de la nature, passa pour un Dieu chez cette nation naturellement plus superstitieuse, que les autres; & par succession
de

de tems on établit un culte à ce savant mortel, comme s'il eût été le Feu même. Suivant le temoignage de Celse, Esculape, pour avoir pratiqué un peu plus subtilement la Medecine, qui, de son tems étoit encore grossiere, & tres-imparfaite, fut compté parmi les Immortels.

Et voila, Messieurs, oui c'est-là, car il n'y en eut jamais d'autre, la *Divinisation*, la *Deification*, de la science, que cet ancien, & maudit Serpent du Paradis terrestre, lui qui est l'Artisan de ces sortes de divinitez, promettoit à nos premiers parens, quand il leur disoit, *vous serez comme des Dieux, sachant le bien, & le mal.* Ainsi que celui qui s'enfle de son savoir, & qui s'en glorifie, son orgueil au Serpent, c'est à dire au Diable, metamorphosé en Rep-tile parlant / car personne ne pourra posséder la science, sans la faveur de ce rusé, & malin Serpent, dont les dogmes ne sont que des prestiges, & qui ne vise qu'à faire du mal. C'est ce, qui a donné lieu au Proverbe : chez le vulgairs, *tous les savans sont fous.* Aristote est du même sentiment; & peut-être

tre en étoit- il lui même une assez bonne preuve: *point de grande science, di-t-il, sans un mélange de folie.* Saint Augustin lui même avouë, que l'envie de savoir a démonté plusieurs cervelles, & leur a fait perdre le bon sens.

Je le dis hardiment, mes Freres: rien de plus opposé au Christianisme, rien qui répugne d'avantage à la Foi en Jesus Christ, que l'erudition, croire religieusement, pieusement, & savoir par raison, & par demonstration, ce sont deux choses incompatibles, & dont l'une exclut necessairement l'autre. Aussi savons nous par l'Histoire Ecclesiastique, & l'experience l'à montré, qu'à mesure que la Religion chrétienne a fait des progrès, les sciences sont tombées; & tellement tombées, que la plus grande, & la meilleure partie *d'icelles*, c'est un terme mort, & je le ressuscite par ce que j'en ai besoin, encore une fois donc, que la plus grande, & la meilleure partie *d'icelles* ont absolument peri. Une preuve invincible de ce que j'avance, que sont devenus ces Arts *potentissimes* de la Magie? retournent chez le Diable leur pere, ils ont si bien dispa-

sparu, qu'il n'en reste pas la moindre trace. De tant de sectes de Philosophes, dont le monde étoit infecté, à peine l'Ecole Peripatheticienne a-t-elle tenu bon; encore n'est elle pas entiere.

Convendez en, Messieurs: jamais l'Épouse de Jesus-Christ ne s'est mieux portée, jamais elle n'a eu plus d'en bon point, jamais l'Eglise n'a eu plus de repos, ni n'a jouï d'une plus grande, ni plus sure tranquillité, que quand tout ce *fatras* de Sciences orgueilleuses, réduit à l'étroit, sembloit relancé dans un coin. Où sont-ils ces tems heureux, lorsque toute la grammaire étoit renfermée dans la seule tête d'un Alexandre Gaulois, quand un Pierre d'Espagne escrivoit seul, & dominoit sur la Dialectique; lors qu'un Laurent d'Aquilée fournissoit à toute la Rétorique; quand pour tout livre d'Histoire, les curieux se contentoient du vieux *Bouquin* intitulé *le Bouquet des tems*, lors qu'un Ecclesiastique de ce complure étoit l'oracle des Mathematiques; enfin, quand le seul Isidore suffisoit pour tout le reste, Helas! où est-il ce siecle d'or?

A pre-

A present que l'habilité des langues, les graces, & les ornemens du discours, le nombre des Auteurs commencent à revivre; à present que les ténèbres de l'Ignorance se dissipent, & qu'après une longue, & affreuse, mais salutaire nuit, les sciences, qui étoient comme mortes, & enterrées, se raniment, & reprennent vigueur, le trouble s'allume dans l'Eglise, & l'Enfer vomit je ne sai combien de nouvelles Hérésies. Qu'on me dise tout ce qu'on voudra, il est certain qu'il n'y a point de gens plus mal disposez à recevoir la doctrine Chrétienne, que ceux, qui sachant, ou croiant savoir raisonner, ont l'esprit prévenu d'opinions *scientifiques*, & rempli de ce que les Ignorans apellent les lumieres naturelles, & acquises d'un juste discernement.

Car ces soi disant sensez, éclairez, & partisans de la raison, sont si opiniâtres, si entêtez dans leurs sentimens, que le saint Esprit, trouvant toujours chez eux la porte fermée, n'entre dans leur ame, que comme par force, & que comme par la fenêtrre. Ces grans *Raisonneurs* s'apuiënt, & se fient tellement

K k k sur

sur leurs propres forces, sur leur propre genie, & sur la lumiere du bon sens, qu'ils refusent constamment de se rendre, ne voulant aquiescer à aucune proposition, comme veritable, à moins qu'ils ne puissent s'en convaincre par des sillogismes, & par un raisonnement, au quel il soit impossible de repliquer : tout ce qu'ils ne peuvent examiner, ni comprendre par leur capacité, par leur industrie, tout ce qui passe leur portée, les fait rire, & la monnoie, dont ils paient alors, c'est de vous dire, d'un air meprisant, & moqueur, *que vous me faites de pitié!* Aussi Jesus-Christ le Philosophe, & le Docteur de la Sainte, & adorable Trinité, cachant sa Philosophie, & la science aux sages, & aux prudens, la révèle aux petits, aux pauvres d'esprit, à ceux qui ne savent rien, & qui, loin de posseder aucun trésor d'erudition, n'entendent pas même la justesse, la force, le noeu du raisonnement : mais en récompense, ces simples ont le cœur pur, leur esprit n'est souillé d'aucune prévention, d'aucun préjugé de science, gens crédules, & qui cedent aveuglément
ames

ames pacifiques, point *Disputeurs*, point *chicaneurs*, ne sachant ce que c'est, que d'attaquer la Foi avec les puissantes armes de la raison, & d'ailleurs si fermes, si inébranlables dans leur persuasion, qu'ils sont toujours prêts à souffrir persécution pour la vérité, pour la Justice, faisant même gloire de toute la violence, qu'on exerce contre eux.

C'est ainsi, qu'autre fois à Athènes *Socrate* fut condamné au verre mortel, & mortifère de cique: *Anaxagore* subit la peine du dernier supplice: *Diagoras*, ennemi déclaré des Dieux, fut accusé, & cité en Jugement; mais celui-ci, plus fin, evita par la vitesse de ses jambes, la mort qu'il alloit endurer: Entre les Prophètes des Hebreux, *Jeremie* fut lapidé; *Ezechias* tué, *Daniel* condamné aux betes, *Amos* affronté à coups de bâton, *Michée* jette dans un precipice, *Zacharie* égorge devant l'Autel, *Elie* persécuté par la cruelle *Jesabel*, qui fit aussi perir plusieurs Prophètes. Même le Saint Patriarche *Abraham* ne fut-il pas jetté dans la fournaise de Chaldée?

Il en a été de même depuis le mystère inconcevable de la Redemption: les Apôtres de Jesus-Christ, & une infinité de Martirs, glorieux témoins de la divinité du sauveur, ont fini par divers tourmens, & pourquoi cela, Messieurs? c'est, qu'ils pensoient plus saintement de la divinité, que tous ces sages du monde. C'est ce genre de mortels, qui, vrais enfans par la pauvreté d'esprit, par la simplicité, par la pureté de cœur, par la paix de la conscience, & sur tout par l'humilité, ne demandent pas mieux, que de se sacrifier, que de donner jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour marquer qu'ils croient, tout à fait de bonne foi; ce sont, dis-je, ces Ames d'élite, & choisie de toute éternité, à qui on fait le précieux, & inestimable présent de cette sagesse vraie & *Desifiante*, qui nous transplante parmi les chœurs des Dieux bienheureux; & qui nous transforme en une pareille espèce d'Intelligences divines, & fortunées.

C'est ce que Jesus Christ, le Soleil, non moins de la vérité, que de la justice, nous enseigne, nous fait voir plus clair
clair

clair que le jour, quand il dit, — *Bienheureux les pauvres d'esprit, car à eux appartient le Roiaume de Dieu : Bienheureux les hommes de cœur net ; car ce sont ceux-là, qui verront Dieu : Bienheureux les Ames paisibles ; car elles jouiront de la vûe de Dieu : heureux ceux qui sont persecutè pour la justice, car le Roiaume celeste est pour eux.*

Oh qu'il vaut donc bien mieux, mes tres-chers freres ! oh qu'il est incomparablement plus utile de faire son passage sur la terre en idiot, en homme parfaitement ignorant, & croire par foi, par charité, & être fait enfant du Tout puissant, que par les subtilitez, & par l'enflure ou l'orgueil de la science, tomber en la possession du diable Serpent. Sur le plan de cette morale effencielle, le Sauveur fut reçu, suivi, honorè des idiots de la populace grossiere, de la foule du peuple ; enfin de ce qu'on appelle la canaille de la société humaine, & au contraire, les Princes des prêtres, les docteurs de la loi, les Scribes, les maîtres, ou Rabins, le rejettoient, le condamnoient, & ces illustres incredules haïssoient si fort

1304 De l'incertitude, & vanités

l'homme Dieu, qu'ils n'eurent ni repos, ni patience qu'ils ne l'eussent fait pendre. Jesus Christ, lui même, quand il a choisi les premiers herauts de la Redemption Evangelique, & les premiers *Convertisseurs* du Monde, en quel ordre, en quelle condition de mortel, les a-t-il pris? chez les grans, & chez les savans? vous le savez: il a cherché des gens d'un métier le plus grossier, le plus vil, & le plus méprisable, il les a crié dans la crasse, & dans la bourbe de la pêche: des idiots, des rustres, des gens qui ne savoient ni A., ni B. Enfin l'homme Dieu nôtre bon Seigneur, pour ses missionnaires, & ses Lieutenans, a employé des ANES, Messieurs.

CHA-

CHAPITRE CENT DEUXIEME,

ET DERNIER,

DIGRESSION POUR
L'ELOGE DE L'ANE.

Mais afin qu'aucun de vous, Chrétienne, & docte assemblée, ne se scandalise, & ne me fasse un crime de ce que j'ai donné aux saints Apôtres l'epithete odieuse de cette machine vivante, & à grandes oreilles, que nous nommons *un Ane*, je veux, pour mon Apologie, vous apprendre, & vous expliquer ici les misteres de cette grosse bête: la digression sera courte, mais elle viendra fort à propos.

Vous saurez donc, Messieurs, que les docteurs des Hebreux nous proposent cet animal-là comme un symbole de force, d'une vigueur extraordinaire, de patience, & de douceur, ajoutant, que son influence dépend de *Sephirots*, ce qu'on appelle *Hochma*, c'est

K k k 4 à

à dire sagesse. Car pour aquerir la science, la sagesse d'un bon disciple, il faut necessairement, & d'une necessité indispensable être un bon *Ane*: grand Paradoxe Messieurs! mais de la verité du quel vous allez pourtant convenir. Examinons un peu dans le détail la morale, & la conduite d'un *Ane*: 1. Il vit de fort peu de chose, & se contente de telle pâture, qu'on veut lui donner: 2. Sa patience est à toute épreuve, il souffre tranquillement la faim, le travail, les coups; se souciant peu, qu'on le néglige en manquant de l'étriller, de le froter, de le panser; enfin il n'y a point de mauvais traitement, qu'il n'endure avec constance, & avec edification. 3. La simplicité, & la pauvreté de son esprit, ou pour mieux dire, de son instinct machinal, sont au suprême degré, jusque là, qu'il ne peut pas même distinguer entre la laitüe, & le chardon. 4. L'*Ane* est tout à fait aimable par l'innocence, & pour la pureté de cœur, cette chere bête, plus doucc, qu'un mouton, vit en bonne intelligence avec tous les autres animaux; car elle
n'a

n'a ni bile, ni fiel; d'ailleurs recevant avec patience, & respect tous les fardeaux, dont on veut le charger, & les portant avec une gravité, avec une bonne grace, qui vous charme : aussi est il récompensé de ces belles qualitez, de ce mérite naturel, par une netteté, qui le met même au dessus de nôtre espèce, car l'Âne n'engendre jamais ni puce, ni poux. §. Et enfin, l'Âne est rarement malade, & il à la vie plus dure, que ne l'ont tous les autres animaux.

De plus: les Anes, dit Columelle, sont nécessaires à la campagne, & ils font plus qu'on ne leur demande, voire plus qu'ils ne peuvent dans les travaux de l'Agriculture, entendant à merveilles à fendre, à ouvrir la terre avec la charruë dans le labourage, & trainant des voitures d'une grande pesanteur. Pour le moulin, & la façon des farines, c'est en quoi nôtre Âne se surpasse, & si son travail la dessus, n'est pas une chose solennelle, & célèbre, il s'en faut bien peu. Enfin, on a toujours besoin de l'Âne dans la vie champêtre, c'est un instrument, dont on ne

K k k § sau-

faurois se passer, étant absolument nécessaire, par la facilité à porter sur le caù, ou sur le dos les denrées, & les ustenciles, qui entretiennent le commerce de la campagne avec la ville.

Mais dans les Augures, Messieurs, dans les Augures c'est là le bel endroit de l'An; c'est où il excelle: au rapport de Valere Maxime, ce Caius Marius, qui avoit Midi, & le Septentrion sous la puissance de Rome, aiant été déclaré enfin l'ennemi de la patrie, & étant vivement poursuivi par Silla, son compétiteur en tyrannie, & en oppression, aiant un An pour conseiller, & pour guide, échapa aux menaces de son concurrent, oui, un An fut l'auteur de la fuite, & du salut de ce fameux General.

Sous l'ancienne économie, Dieu, lui même fit voir sa bienveillance pour l'An, & l'honora d'un privilège singulier, du moins il le mit en parallèle avec nôtre espèce, quoique créée à son image, & ressemblance: car aiant ordonné, comme un hommage effenciel, & par droit de création, qu'on lui offrit en sacrifice sanglant, tous les premiers

miers nez des Animaux, la divine Majesté fit grace aux hommes, & aux Anes, permettant à l'homme, d'être racheté de prix, & voulant, pour sauver le précieux Individu de l'Ane, qu'au lieu de cette digne bête, on egorgeât une brebis.

Il passe pour certain, & qui auroit la hardiesse d'en douter? que l'homme Dieu voulut avoir un ane, pour un des temoins de sa naissance, & aparemment cet heureux Animal, pour reconoître une faveur si signalée, & en même tems pour saluer le divin Enfant, & lui souhaiter la bienvenue, ne manqua pas à braver de toute sa force. Ce fut un Ane qui sauva Jesus Christ de la persecution d'Herode, en quoi tout le genre humain ne sauroit avoir trop d'obligation à cette *bête Assine*, & à son espece: aussi est-ce une tradition presque aussi constante que l'Evangile, que le corps de ce bon Ane, qui eut la gloire de porter jusqu'en Egipte le Fils aîné de Dieu, & Dieu lui même, fut marqué, & consacré par l'impression miraculeuse d'une croix. Suivant le témoignage infallible des Evangélistes,

lorsque Jesus Christ fit son entrée solennelle à Jerusalem, où il étoit monté pour accomplir le grand ouvrage de la Redemption, son char de triomphe, c'étoit un Ane, & ce grand mystere avoit été prédit par l'oracle de Zacharie. Abraham, tout Pere des Elus, & des Croians qu'il étoit, n'alloit à cheval, que sur un Ane. Ainsi, quand on disoit anciennement, *l'Ane porte les Mysteres*, ce Proverbe là, comme vous voiez, étoit tres-bien fondé.

Sachés donc, ô vous illustres, & habiles Professeurs des sciences humaines, ou plutôt francs Anes de Gumes, sachez, que si en mettant bas cette charge d'erudition fausse, & passagere, & en depouillant cette peau, que avez emprunté du Lion, non surement de celui, qui domine sur la Tribu de Juda; mais de *ce lion rugissant, & qui rode, cherchant quelcun à devorer*, que si, dis-je, en faisant cela, vous ne retournez à la pure, & simple nature de l'Ane, vous êtes tout à fait, & plus que tout à fait incapables de porter les mysteres de la sagesse du tres-haut: & remarquez bien ceci, & faites, en vôtre

tre

tre profit, Engeance ongueilleuse de
Lutifer! Jamais cet Apulée de Mega-
re n'eût été admis aux sacrez misteres
de la Deesse Isis, s'il n'avoit pas été le
premier Philosophe, qui s'avisa de se
métamorphoser en anc.

Nous lisons quelques prodiges de plu-
sieurs animaux: selon Plutarque, un
Elephant escrivoit le Grec, & il étoit
en amour le rival du Grammairien A-
ristophane, un Dragon étoit amoureux
d'une fille d'Etholie, gardoit une fa-
veur, qu'il avoit pris à sa belle, & il
accouroit au simple son de sa voix. A
ce qu'on trouve chez Pline, un Aspie
venoit tous les jours manger familière-
ment, & sans façon à la table de
quel-cun: voiant qu'un de ses petits a-
voit tué le fils de la maison, pour van-
ger le violement de l'Hospitalité, il
tua à son tour le fruit de ses entra-
illes, & depuis cette triste, & cruelle
conjecture, il cessa par un principe
de honte de retourner chez son bien-
faicteur. S'il faut en croire le même
Ecrivain, un homme aiant delivré la
petite famille d'une Panthere, la quel-
le famille étoit tombé dans un excux,

la mème remercia tres-humblement, & tres-cordialement, auras qu'une Panthere en est capable, son liberateur, & le voiant egaré dans un desert, elle le remit dans le grand chemin. Qui ne fait, que Cirus, & les Fondateurs de Rome, lors qu'on les avoit exposez dans leur naissance, eurent pour nourrices, le premier une chienne, & les deux autres une louve.

Je supprime ici les miracles des Dauphins, les Lions penetrez d'une longue, & sçele reconnoissance envers des hommes, qui leur avoient rendu quelque bon office. Je ne dirai rien non de l'Ourse, & du Beuf sauvage, que Pithagore eut l'adresse d'apriivoiser. Enfin, je passe sous silence quantité d'autres merveilles semblables. Mais en voici une, qu'on ne sauroit assez admirer. Ammon Alexandria le premier Philosophe de son siècle, maître d'Origène, & de Porphyre, avoit, à ce que dit l'Histoire, un Anc pour étudiant, si bien que cette venerable bête avoit l'honneur d'être condisciple des deux grans hommes, que je viens de nommer. Bien plus, nous savons, par le temoignage même du
saint

Saint Esprit, qu'un ane fut une fois honoré du don de Prophetie: car Balaam, voyant, & membre du corps Prophetique, étant sorti tout exprès pour maudire le peuple d'Israel, n'apercevoit point l'Ange du Seigneur: mais l'Ane, qui avoit les yeux meilleurs; vit, & reconnut fort bien le messager du Ciel; & parlant distinctement au Cavalier, qu'il portoit, lui demanda, s'il étoit aveugle.

C'est ainsi, mes Freres, c'est ainsi, qu'un simple, & grossier Idiot, ce qui arrive le plus souvent, de couvrir des choses, qu'un Docteur d'Ecole, gâté par les sciences humaines, ne sauroit voir. Preuve de cela, Messieurs, ne fût ce pas dans la machoire d'ane, dans la mandibule d'un Anon, que le fameux Sanson frapa, & défit les gens des Philistins? D'ailleurs, ce heros, à force plus que gigantesque, ayant soif, pria Dieu, & le Seigneur, ouvrant une dent molaire dans la machoire de l'Ane, il en sortit des eaux vives, dont Sanson aiant bu tout son soûs, il répara ses esprits, & ses forces, il redevint le même homme qu'au paravant. Pourquoi

remonter si haut? Jesus Christ, dans la gueule de ses Anes, c'est à dire, par la bouche de ses Apôtres, & de ses Disciples, gens simples, grossiers, ignorans, n'a-t-il pas vaincu, & frapé tous les Philosophes des Païens, n'a-t-il pas terrassé, aneanti les savans de la loi Judaïque, & toute la sagesse humaine? nous offrant de la machoire de ses anes, à nous desalterer par les eaux de la vie & de la sagesse éternelles, qu'il en fait sortir.

Maintenant, dans l'Histoire Ecclesiastique, & dans les Actes des Saints, nous voions bien, qu'en faveur des ames à miracles, par leurs prieres, & par leur credit, Dieu a accordé à differens animaux plusieurs graces miraculeuses: mais on ne voit que le seul Ane, qui ait été ressuscité des morts: ce fut le bienheureux Germain Evêque de Bretagne, qui rendit la vie à un de ces Animaux, du quel Miracle nous avons lieu de conclure, qu'en l'autre monde, les Anes participent aussi à l'Immortalité; qu'ils ont leur Paradis, & leur Enfer.

De tout ce que vous venez d'entendre, Messieurs; il *conste*, mais avec u-

nc

ne clarté, qui effaçeroit celle du Soleil, qu'il n'es point de bête plus susceptible de la divinité, que l'Ane, & que si par une metamorphose spirituelle, nous ne sommes changez en cette bête Evangelique, nous ne pourrons jamais *porter les misteres*. Dans les premiers siecles de l'Eglise, les Romains apelloient les Chrétiens, *les Asinares*, & ils peignoient ordinairement Jesus Christ avec des oreilles d'ane, je vous nomme ma caution, c'est Tertullien.

Ainsi, Messieurs, que nos Pontifes, nos Prelats, & nos Abbez ne se fâchent point, qu'ils ne s'imaginent pas, qu'on les plaïsante, qu'on les tourne en ridicule, si chez ces Elephans gigantesques des sciences humaines, on dit qu'ils sont de bons anes, & si on leur en donne le nom. Que le commun des Chrétiens ne s'étonne point si chez ces conducteurs des Eglises, chez les ministres de nos sacres Misteres, plus quel-cun est savant, moins on en fait de cas: car le chant, & la melodie du Rossignol ne chatouille point les oreilles de l'Ane, & comme dit le Proverbe, *Asinus ad Liram*, le braire desagreable, & rien

rien moins que musical de l'Ane n'a nul rapport avec le luth. Cependant, des os de l'Ane, quand on en a ôté le moëlle, se font les meilleures flutes, & comme cet instrument-là, lors qu'on en jouë bien, surpasse les plus jolis ramages des oiseaux, & l'emporte de beaucoup sur tous les autres Instrumens de Musique, de même, ces Idiots de la Religion, par leur retentissement *Asein*, par leur braire, abbatent, renversent, font taire les Sophistes les plus babillards, & les plus subtils.

C'est ce qui prouve la verité de certains faits Historiques: quelques Philosophes païens étant venus, pour discuter avec saint Antoine, ce bon moine les mit si bas avec quelques mots de son *Anerie* ou *Spiritualité*, car c'est la même chose, que ces savans Raisonneurs se retirèrent pleins de honte, & de confusion. Un certain mortel fut *jadis*, aussi neuf dans la science, aussi étranger dans la Philosophie, & dans toute la littérature humaine, qu'un enfant d'un jour: cet Ignorant, cet Idiot, cet ane de l'Evangile, entreprend la conversion d'un Heretique, qui sa-

savoit tout, & qui d'ailleurs avoit de l'esprit comme un démon, voire comme quatre. Hé bien! la bête dévote vint à bout de son dessein; elle eut la consolation de convaincre cette Brebis égarée, & de la ramener au Bercaïl. Vous noterez, Messieurs, que plusieurs peres du Concile de Nicée, Prélats tres-doctes, & des mieux ferrez dans la controverse, aiant auparavant employé contre le même Heretique toutes les machines, tous les ressorts d'une offensive extrêmement pressante, y avoit perdu leur Grec, ou leur Latin. Les amis du converti, surpris de son changement, lui en demandent la raison, se peut-il disoient ils, que vous qui avez tenu ferme contre tant de puissans agresseurs, aiez tout d'un coup baissé la lance devant un Idiot? n'en soiez point surpris, répond nôtre homme; ces Evêques, avec tout leur savoir, ne me donnant que des paroles, il m'étoit facile de les paier en même monnoie, mais cet Ignorant ne me battoit pas avec les Armes de la sagesse humaine, c'étoit le saint Esprit, qui me parloit par sa bouche; comment donc aurois-je pu résister?

LA

LA PERORATION, OU LA CON-
CLUSION,

DE

L' O U V R A G E.

Vous donc, ò trop heureux Anes, qui à present avec vos chers Anons, par l'ordre de Jesus Christ, & par les Apôtres, Messagers, & Interpretes de la vraie sagesse dans son saint Evangile, vous, *bêtes Asines*, qui avez été delivrez des ténèbres de la chair, & du sang, si l'envie vous tient d'acquérir cette vraie, & divine sagesse non du Bois, ou arbre de la science du bien, & du mal, mais du Bois de vie, qui est la croix, laissant-là, rejetant bien loin les sciences humaines, toutes les recherches vaines, & curieuses de la chair, & du sang, de quelque nature qu'elles soient, sur quelques objets que la raison se promène, soit sur la grammaire, sur l'eloquence, sur les diffé-
ren-

rentes manieres de parler, & discourir; soit à l'apfondissement des causes, soit à la contemplation des ouvrages, & des effets, enyoiant, dis-je, promener tout cela, n'entrez plus dans les ecoles des Philosophes, fuiez les Colleges des Sophistes, mais entrez dans vôtre propre entendement, allez y à l'Ecole, & alors vous pourrez tout savoir.

Car on vous a confié la science Universelle, &, quoique les Pirrhoniens puissent dire, il n'y a rien de plus certain. Suivant les lettres sacrées, Dieu à tiré du neant generalement tous les Etres, or il n'a rien fait que de tres-bon, aiant donné à chaque chose le degré de perfection, que sa nature demandoit, & qu'elle pouvoit avoir. Ainsi ce même Artisan, qui créa les arbres pleins de fruits, avoit aussi crée l'ame, ou l'arbre raisonnable, pleine de formes, & de conoissances: mais par la grosse sotise, par le péché de nôtre premier Père, oh! à quoi pensoit-il, lui qui avoit toute la lumiere possible? par son péché, dis-je, tout à été voilé, & l'oubli, le pere, & la
four-

source de l'Ignorance, s'empara de l'esprit humain.

Otez donc à présent, mes chers Freres, car la chose est en vôtre pouvoir, ôtez ce voile épais, qui couvre vôtre entendement, vous qui êtes ensevelis dans les tenebres de l'Ignorance. Rejetez, vomissez, rendez jusqu'à la dernière goutte ce vilain bruvage du Fleuve infernal de Léthé, qui vous a enivré d'oubli. Vous qui êtes charmez, enchantez, ensorcellez par le sommeil, qui détruit la raison, reveillez vous à la vraie lumière, & tout aussi tôt à face découverte vous passerez, vous monterez de clarté en clarté : car comme dit Saint Jean, *vous êtes les frottez, les oints du SAINT ; & vous savez tout.* Cet Apôtre dit encore : *vous n'avez pas besoin de maître ; car son onction vous enseigne tout : car c'est lui seul, qui donne la bouche, & la sagesse.*

Au reste, Messieurs, David, Isaïe, Ezechiel, Jeremie, Daniel, Jean Bâ-tiste, presque tous les Prophètes, les Apôtres même, ces gens là avoient-ils étudié ? Je ne sai s'ils avoient seulement appris à lire, & à écrire : mais toujourn
est

est il bien vrai, que de Bergers rustiques, que de pêcheurs grossiers, enfin que de pauvres, & pitoyables Idiots, ils sont devenus savans jusqu'à ne rien ignorer. Salomon dans un seul reve pendant la nuit reçut une pleine, & entiere connoissance de tout ce qui existe la haut au Ciel, & ici bas sur la terre: on lui donna en même tems une prudence consommée pour l'action, & pour la conduite, prudence, non obstant la quelle, il faisoit quelque fois d'étranges écarts: n'importe, ce Monarque: tout en dormant, fut fait un si grand prodige de science, & de savoir faire, que jamais il n'a eu son pareil entre les simples mortels. Cependant, ces Prophetes, ces Apôtres, ces Salomons, enfin ces vrais savans étoient des hommes comme vous, *coincidentus* de la même espèce, & sujets au péché, comme tous les heritiers d'Adam.

Oh mais, direz vous! ce bonheur là n'est arrivé, qu'à un tres-petit nombre d'hommes: vous ne manquerez pas de me dire avec Virgile.

Pauci quos æquus amavit.

Ju-

1342 *De l'incertitude, & vanités*

*Jupiter, aut ardens evexit ad aethera
virtus,*

Dys geniti potuère:

*Peu de gens, qui ont été dans les bonnes
graces de l'Equitable Jupiter, dont ils é-
toient les mignons, & les favoris, ou quel-
ques hommes de race Divine, qui, par
une vertu ardente, se sont élevé jusqu'au
Ciel, ont pu parvenir à une telle fortu-
ne.*

Mais bon courage, mes Freres! Il ne faut point desesperer: le bras de l'Eternel n'est point racourci, & ne se racourcira jamais, quand on l'invoque, quand on le sert fidelement, comme vous & moi nous tâchons de faire. Antoine, & l'Esclave Barbare Chrétien, obtinrent, à ce que saint Augustin nous conte, la science une universelle, après une priere de trois jours.

Pour vous, qui, entre ceux qui m'écoutent, n'avez pas l'esprit assez ouvert pour decouvrir clairement, & d'un regard de révélation, ces grandes veritez, avec les Prophètes, les Apôtres, avec tous les saints personnages, que je vous ai nommé, procurez vous cette intelligence là, en vous adressant à ces
ames

ames predestinées, qui aiant le privilege de puiser à la source de la vraie lumière, ont tout vû clairement, distinctement, & sans le moindre nuage d'incertitude, & d'obscurité, la seule route, que vous devez chercher dans vos ténèbres, pour en sortir, c'est, comme dit saint Jérôme à Rufin, que ce que le saint Esprit a suggeré aux Prophètes, & aux Apôtres, vous tâchiez de vous le procurer, & de l'apprendre par l'étude des lettres. Je n'entens pas ces lettres, que l'esprit humain a inventé: si! ôtez moi celles-là; loin d'eclairer l'entendement, elles ne font que le rendre plus ténébreux: je parle donc de ces lettres, qui nous été données par les oracles de Dieu; par les organes du saint Esprit, & que l'Eglise, d'un consentement unanime a reconu pour divinement inspirez, & conséquemment pour superieures à la raison.

Il faut donc recourir, mes Freres en Christ, & en l'esperance du salut, il faut recourir à Moïse, aux Prophètes à Salomon, aux Evangelistes, aux Apôtres, enfin, à tous ces Scribes du saint Esprit, qui, brillant, de toute

maniere, en doctrine, en sagesse, en bonnes mœurs, (pas toujours pourtant, il s'en faut bien) en langues, en prédictions, en oracles, en prodiges, & en sainteté, ont parlé des choses divines, par révélation, & des choses d'ici-bas, au dessus de la portée, humaine, & nous ont découvert, par une vive, & claire lumière, généralement tous les secrets de Dieu, & de la Nature. Car tous les secrets de Dieu, & de la Nature, toute l'instruction des mœurs & des loix, toute la connoissance du passé, du present, & de l'avenir, tout cela est renfermé dans le corps de la Bible, la Bible est le livre de l'Univers, & qui la possède bien, est Docteur, & professeur EN TOUT.

Où vas tu donc te precipiter, pauvre aveugle? toi, qui cherche la science chez des gens, qui, eux mêmes, courent après elle, & se flatant ridiculement de la trouver, ont consumé toute leur vie, ont perdu tems, industrie, travail, & n'ont jamais pu découvrir aucune verité. O toi également fou, & impie! qui, negligant les dons du saint Esprit, te donne tant de peine, pour

pour apprendre des perfides Philosophes, des maîtres de l'erreur, ce que tu ne devrois savoir, que par Jesus-Christ, & par le *Paraclet*, ou Consolateur, qu'il à envoié. Es tu donc assez simple pour croire, que tu pourras t'éclairer, & t'instruire par l'ignorance de Socrate? Tireras tu, dis mon pauvre Frère, tireras tu de la clarté des ténèbres d'Anaxagore? la vertu, ou plutôt, la vérité du puits de Democrite? la prudence, de la Folie d'Empedocle? la piété du tonneau de Diogène? le bon sens de la stupidité de Carneade, & d'Archefilas? etudieras tu en sagesse sous l'impie Aristote, & sous l'infidèle Averroes? enfin, sera-ce dans l'Ecole visionnaire, & superstitieuse de Platon, que tu apprendras à croire sans raisonner, & à te soumettre à l'autorité absolue de la Foi? oh que tu te trompe! tous ces maîtres-là te plongeront dans l'erreur; & comment pourroient-ils nous mettre dans le chemin du vrai, puisque, se trompant toujours eux mêmes, ils n'ont jamais eu l'honneur de voir la face de la vérité?

Quant à vous, Messieurs, qui faites

profession d'aimer la vérité, & qui la souhaitez de bonne foi, rentrez en vous mêmes, sortez, décendez de ces gros brouillards des traditions humaines, sechez vous à la lumière de la vérité. J'entens une voix du Ciel; oui, je l'entens: la voici qui vient d'en haut tout exprès pour vous enseigner; & tout ce que elle vous dit, est plus clair que le Soleil. Pourquoi êtes vous si injustes envers vos propres personnes? pourquoi tardez vous à recevoir la sagesse? écoutez l'Oracle de Baruch: *Dieu est, dit-il; & on n'en conoitra point d'autre auprès de lui.*

C'est ce Dieu, qui a trouvé toute voie de discipline; & qui l'a donné à Jacob son garçon, & à Israel son bien aimé, donnant une loi, & des preceptes, & ordonnant le culte, & le Ceremonial des sacrifices. En suite, il a paru sur la terre, il a conversé avec les hommes, à savoir s'étant fait chair; & enseignant à bouche ouverte, ce qu'il avoit donné, en figure, & en énigme, dans la loi, & par ses Prophètes. Et afin que vous ne vous imaginiez pas, que cela, ne regardant que les

Its choses Divines, n'a aucun raport avec les secrets, & les misteres de la Nature, rélargissez vos oreilles pour entendre ce que le Serpent temoigne de soi : *lui même, dit-il, m'a donné la vraie science des etres, qui existent, pour m'apprendre à fond, comme j'ai fait, les dispositions du Globe terrestre, & les vertus des Elemens; le commencement, la consommation, le milieu, & les revolutions des tems, le cours de l'Année; les situations des Astres, les Natures des Animaux la colere des bêtes, la force des vents, les pen'ées des hommes, les differences des Arbrisseaux, les vertus des racines; & j'ai appris tout ce qu'il y a de caché, tout ce qui arrive d'imprevu: car c'est l'Artisan de toutes choses, qui m'a enseigné la sagesse. Car cette science divine est inepuisable; rien ne lui echape; elle n'apprend rien de nouveau; enfin, elle comprend tout, elle embrasse tout, & par un seul coup d'oeuil il n'y a quoique ce soit, qui ne lui soit present.*

Maintenant donc, mes Freres, il ne tient qu'à vous de devenir savans: non par une etude longue, assidue, & laborieuse, mais par une humilité d'e-

Esprit, & en croiant fermement tout ce qui est inconcevable; & d'ailleurs aiant le cœur degagé de toute souillure, & de toute impureté. Ce n'est pas une belle, & somptueuse Bibliothèque, ce n'est pas le grand nombre des volumes, qui donne l'erudition, c'est un entendement purgé, & attaché à la vérité, uni ajusté avec elle, & qui y tient comme avec des clous, ou du moins comme avec de la cire. Car la quantité de livres ne fait que charger la memoire de l'étudiant; elle ne l'enseigne, elle ne l'instruit pas; & celui qui suit beaucoup d'Auteurs, se fait mener par beaucoup d'aveugles; c'est un ignorant, qui se trompe, qui erre avec plusieurs maîtres d'erreur. Je vous le redis pour la dernière fois, Messieurs; le sacré volume de la Bible est le livre de la science Universelle: tout y est contenu; tout nous y est donné: mais à une condition; c'est qu'il n'y a que les *Illuminez*, que les *Eclairez*, qui entendent ce gros amas d'Oracles pour tous les autres? ce livre est plein d'enigmes, de paraboles, de choses, & de faits, qui paroissent véritablement combattre la raison,

son, & le bon sens: oui, Messieurs; otez moi du genre humain les trop heureux *croians*, qui ne font, néanmoins, qu'une tres-petite partie de nôtre espece, tout le reste des hommes ne voient goutte dans le livre de la vraie lumiere; ils n'y comprennent rien; tout ce qu'on y propose, tout ce qu'on y établit, tout ce qu'on y narre souleve, confond leur raisonnement naturel, pour peu qu'ils en aient: enfin nôtre sainte, & sacrée Bible est, tout au moins pour les deux tiers & demi des mortels, tous malheureux, tous francs ignorans, quelque doctes, quelque habiles, qu'ils puissent être, cette Bible, dis-je, est pour eux un livre fermé à plusieurs cachets.

Elevez donc vos cœurs, Freres bien aimez! invoquez, priez le Seigneur Dieu, en foi, & en toute certitude, afin que l'Agneau de la tribu de Juda vienne, & vous ouvre ce livre si bien cacheté: cet Agneau Dieu est le seul saint, & le seul veritable; lui seul à la clef de la science, & du discernement: c'est lui *qui ouvre, & personne ne ferme, qui ferme, & qui que ce soit ne sauroit*

roit ouvrir. C'est ce Jesus Christ, le verbe, & le Fils de Dieu le Pere; il est la sagesse Deifiante, le vrai maître; il s'est fait un mortel, comme nous sommes, afin de nous rendre parfaitement les enfans de Dieu, comme il est. A lui soit gloire, & benediction aux siecles des siecles. Mais je m'aperçois, que le sable s'est écoulé: ne voulant donc pas pousser vôtre patience à bout, ni vous prêcher autant que je pourrois, j'arrête tout d'un coup le torrent de ma declamation, & je décens de chaire: Adieu, Messieurs, en vous remerciant de vos oreilles, & de vôtre longue, & rare attention.

F I N.

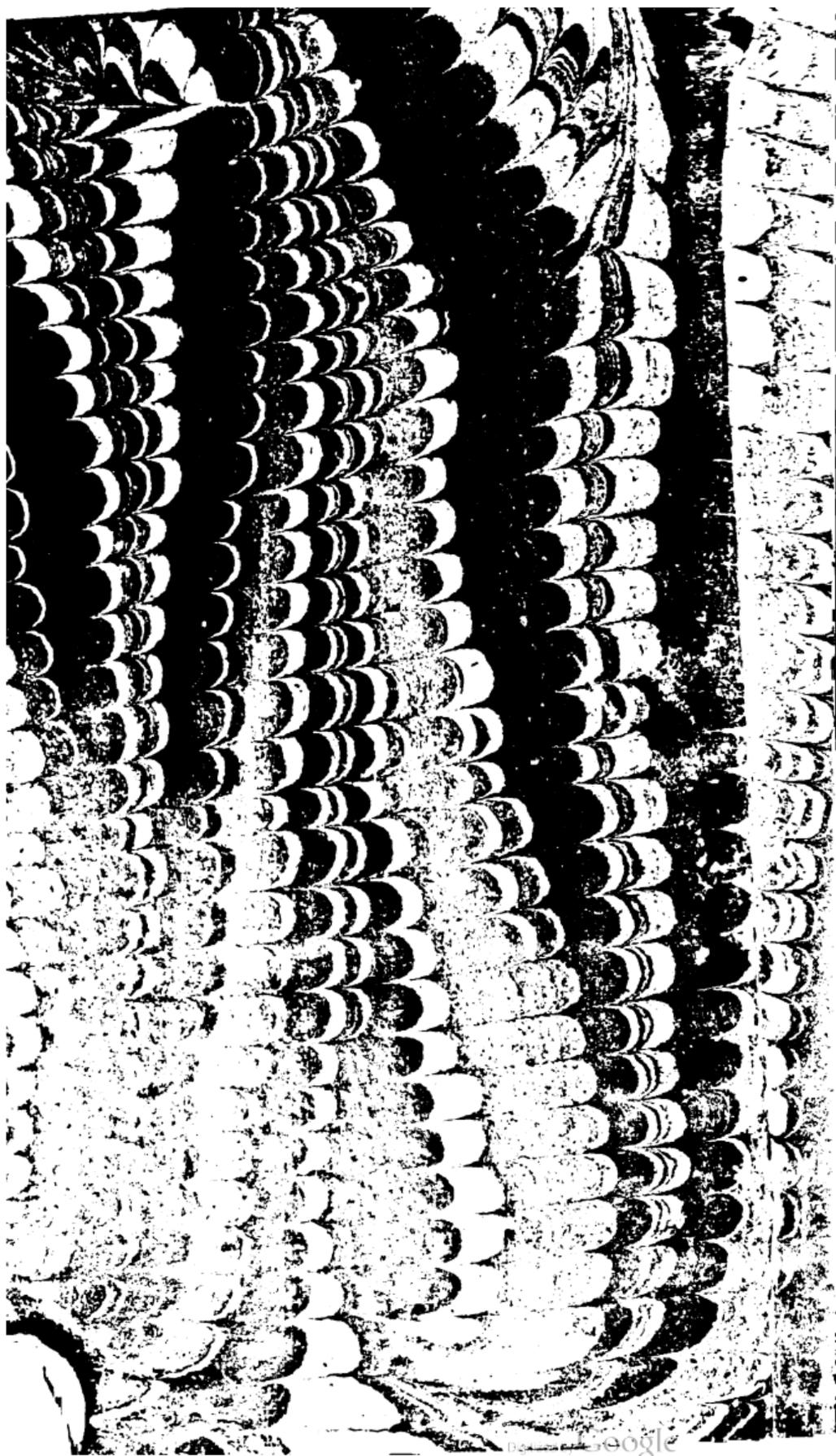


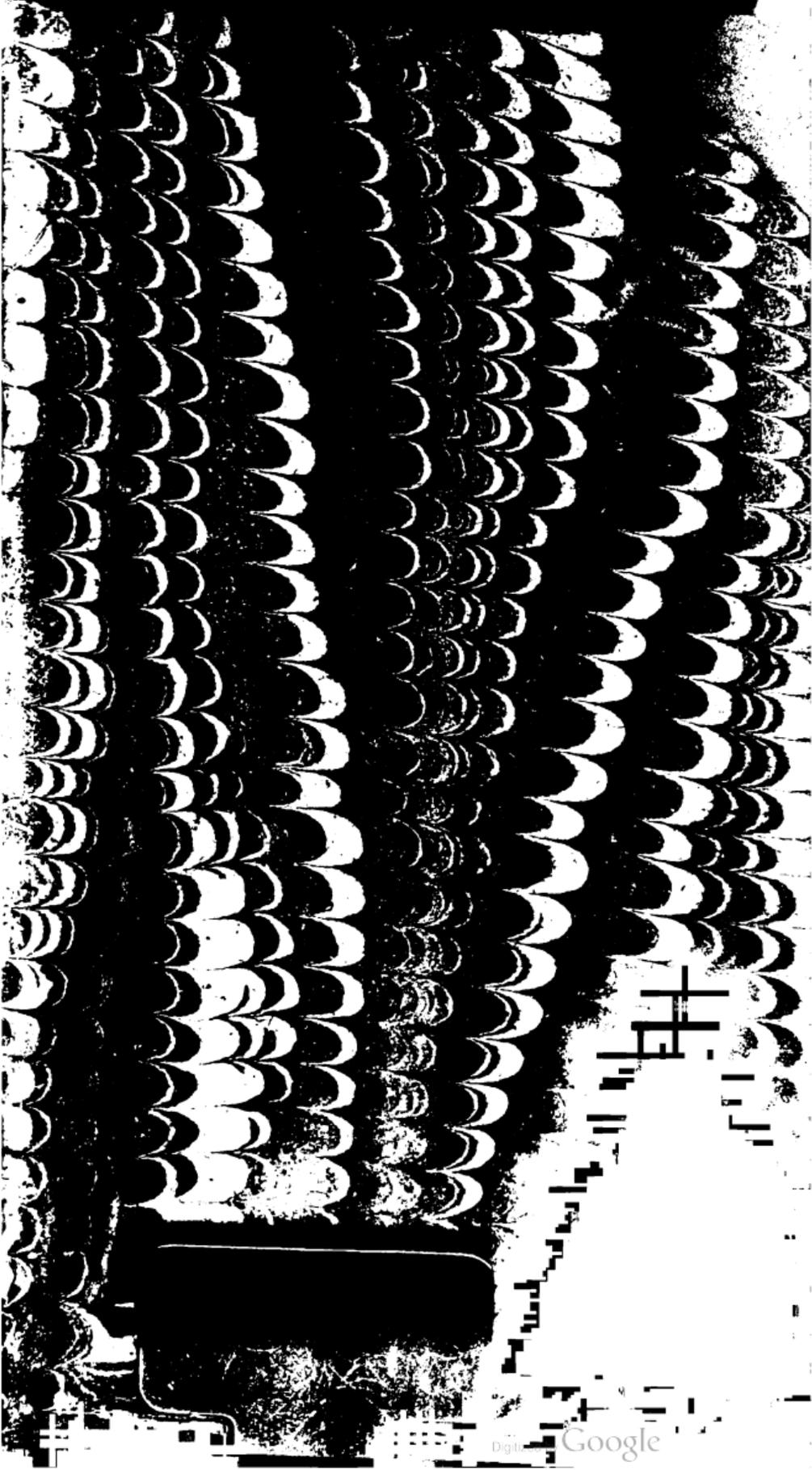
Table des chapitres contenus dans ce 3^e volume,

le. 1^{er}. page 911... du comerce,
 le. 2... page 926... de la questure.
 le. 3... page 930... de l'agriculture,
 le. 4... page 932... du paturage...
 le. 5... page 937... de la pesche...
 le. 6... page 939... de la chasse...
 le. 7... page 954... de l'agriculture...
 le. 8... page 966... de l'art militaire...
 le. 9... page 982... de la noblesse...
 le. 10... page 1055... de l'art heraldique ^{ou Blason}
 le. 11... page 1070... de la medecine en general
 le. 12... page 1081... de la medecine pratique,
 le. 13... page 1134... de l'apothicairie...
 le. 14... page 1145... de la chirurgie...
 le. 15... page 1148... de l'anatomie...
 le. 16... page 1150... de la veterinaire...
 le. 17... page 1153... de la dieterie...
 le. 18... page 1157... de la cuisine...
 le. 19... page 1172... de la chimie...
 le. 20... page 1186... du droit, et des Loix...
 le. 21... page 1199... du droit canonique...
 le. 22... page 1212... de la plaidoirie, ou des avocats,
 le. 23... page 1216... des notaires, et des procureurs,
 le. 24... page 1219... de la jurisprudence...
 le. 25... page 1224... de l'art des inquisiteurs...
 le. 26... page 1240... de l'athéologie scolastique...
 le. 27... page 1255... de l'athéologie interpretative...
 le. 28... page 1266... de l'athéologie prophétique...
 le. 29... page 1290... de la parole de Dieu...
 le. 30... page 1314... des maîtres des sciences...
 le. 31... A d'vriw 1325... digression pour l'éloge de Sare

La conclusion de tout l'ouvrage des 3 volumes







HE

